This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

The Drawing of the
Statue the Original
Of by Lady Brooke Pickel
The 2 Vol of Original
Letters to be the Inheritance
of her Daughter
Frances Pickell

UNS 168 i. 16

Presented by Miss M. Irvine

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME
DE SEVIGNÉ.
TOME PREMIER.

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME LA MARQUISE
DE SÉVIGNÉ,
A MADAME LA COMTESSE
DE GRIGNAN, SA FILLE.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & privilege du Roi.

The Irving of the
Theatre de Grignan
Ons by Lady Brookefield
The 8 Vols of Evelyn's
Letters to be the Inheritance
of her Daughter
Frances Pickell

UNS 168 .i. 16

Presented by Mrs M. Irvine

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME
DE SEVIGNÉ.
TOME PREMIER.

qui oblige quelque fois Madame de Sévigné à se taire sur des matieres si relevées. Voici, en effet, comme elle parle au sujet d'un livre qu'elle avoit dessein de lire (1); » Je vous manderai, *dit-elle à sa fille*, s'il » est à la portée de mon intelligence : s'il » n'y est pas, je le quitterai humblement, » renonçant à la sotte vanité de faire l'é- » claitée, quand je ne le suis pas». Mais si par hasard, comme entraînée par son sujet, elle s'éleve & prend l'essor, c'est d'une maniere sublime & lumineuse, & ce qu'on ne peut assez admirer, c'est toujours sans s'écarter des bons principes.

Les Lettres de la mere à la fille ont encore l'avantage que, n'ayant été écrites que pour Madame de Grignan toute seule, & sans que Madame de Sévigné pût s'imaginer qu'elles seroient un jour entre les mains de tout le monde, elles surpassent pour le naturel, & même pour l'agrément toutes celles qu'elle a écrites à

(1) Voyez la Lettre du 15 Juin 1680, tom. V. page 153.

d'autres personnes. On peut en juger par ses lettres au Comte de Bussi. Quelqu'admirables qu'elles soient, on s'apperçoit qu'elle *écrit* à son cousin; au lieu qu'en lisant celles-ci, nous croyons qu'elle *parle* à sa fille : c'est une véritable conversation.

Les seules réflexions qu'on trouvera ici sur le style de Madame de Sévigné, sont empruntées d'elle-même. » Est-il possi-» ble, *dit-elle* (a), que mes Lettres vous » soient agréables au point que vous me » le dites? Je ne les sens point telles en » sortant de mes mains; je crois qu'elles » le deviennent en passant par les vôtres: » enfin, c'est un grand bonheur que vous » les aimiez; vous en êtes accablée de » maniere, que vous en seriez fort à » plaindre, si cela étoit autrement. M. de » Coulanges est bien en peine de savoir » laquelle de vos Madames y prend goût; » nous trouvons que c'est un bon signe

(a) Voyez la Lettre du 23 Décembre 1671, Tome I.

» pour elle ; car mon ſtyle eſt ſi négligé, » qu'il faut avoir un eſprit naturel & du » monde pour pouvoir s'en accomoder.

Elle dit ailleurs : « Vous ſavez que je n'ai » qu'un trait de plume, ainſi mes Lettres » ſont fort négligées ; c'eſt mon ſtyle, & » peut-être qu'il ſera autant d'effet qu'un » autre plus ajuſté..... Mes Lettres » ſont écrites d'un trait ; vous ſavez que » je ne reprends gueres que pour faire » plus mal..... Si vous trouvez mille » fautes dans cette Lettre, excuſez-les, » car le moyen de la relire » (3) ?

Ce n'eſt donc qu'en liſant les Lettres dont il s'agit, qu'on pourra ſe former une idée bien juſte des véritables béautés d'un ſtyle qui ne ſera jamais repréſenté qu'imparfaitement, & qui eſt regardé avec raiſon comme le modele du genre épiſtolaire.

J'aurois ſouhaité pouvoir raſſembler des

(3) La plupart des Lettres de Madame de Sévigné étoient ſi longues, qu'elle n'avoit guère le tems de les relire.

mémoires assez détaillés, pour qu'il ne manquât rien à l'éloge historique de Madame de Sévigné; mais quelques recherches que j'aie faites, voici le peu de faits que j'ai été en état de recueillir.

Marie de Rabutin, Dame de Chantal & de Bourbilli, naquit le 5 Février 1626 de Celse-Bénigne de Rabutin, Chevalier, Baron de Chantal, Bourbilli, &c. chef de la branche aînée de Rabutin; & de Marie de Coulanges.

Le Baron de Chantal son pere étoit fils de Christophe de Rabutin, & de Jeanne-Françoise Frémiot (4). Il fut tué (5) le 22 Juillet 1627 à la descente des Anglois en l'Isle de Rhé, où il commandoit l'escadron des Gentilshommes volontaires; ensorte que Marie de Rabutin, âgée d'un an & quelques mois, demeura

(4) Fondatrice de l'Ordre de la Visitation, & connue depuis sous le nom de la *Bienheureuse Mere de Chantal.*

(5) On assure que le Baron de Chantal fut tué de la propre main de Cromwel. *Voyez la vie de Cromwel, par Gregorio Léti.*

ſeule héritiere des biens de cette branche de Rabutin. Marie de Coulanges ſa mere, & Chriſtophe de Coulanges ſon oncle, prirent un ſoin particulier de ſon enfance, & s'appliquerent à faire valoir, par une éducation ſage & chrétienne toutes les heureuſes diſpoſitions qu'elle avoit reçues de la nature. Elle apprit le Latin, l'Eſpagnol & l'Italien, dont elle ſavoit aſſez pour lire les bons Auteurs, & même les Poëtes de chacune de ces Langues.

A l'âge de dix-huit-ans, elle épouſa (6) Henri, Marquis de Sévigné (7), d'une des plus anciennes Maiſons de Bretagne. Elle en a eu un fils & une fille. Son mari naturellement inconſtant, lui fit de fréquentes infidélités, à quoi elle fut très-ſenſible; mais quoiqu'il n'eût pas eu pour elle tout l'attachement dont elle étoit ſi digne, elle ne laiſſa pas de le regretter ſincérement à ſa mort, arrivée le 2 Fé-

(6) Le premier Août 1644.

(7) Il étoit Maréchal des Camps & Armées du Roi, & Gouverneur de Fougeres.

vrier 1651, dans un combat ſingulier contre le Chevalier d'Albret.

La tendreſſe de Madame de Sévigné pour ſes enfans, lui fit porter ſes vues non-ſeulement ſur leur éducation, mais ſur le rétabliſſement des affaires de leur maiſon. Elle y fut aidée, à la vérité, des conſeils d'un oncle (8), homme de mérite & d'une grande habileté, lequel après la mort de M. de Coulanges, grand-pere maternel de Madame de Sévigné, ſe trouva chargé de la tutele de ſa niece (9), & conçut pour elle une ſi grande amitié, que la mort ſeule fut capable de l'en ſéparer : il faut ajouter auſſi que rien ne fut égal à l'attachement & à la reconoiſſance de la niece pour l'oncle, & qu'ils vécurent dans une liaiſon qui fit honneur à tous les deux. Mais ce qu'on ne peut trop louer dans Madame de Sévigné, c'eſt l'application continuelle qu'elle eut à remplir tous les

(8) Chriſtophe de Coulanges, Abbé de Notre-Dame de Livri.

(9) En 1633.

devoirs qu'elle s'étoit prescrits, en sorte qu'étant demeurée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, & avec tout ce qui pouvoit d'ailleurs la faire rechercher, elle n'eut pas même la pensée de se remarier.

Une conduite si louable eut tout le succès qu'elle en devoit attendre. Charles, Marquis de Sévigné, son fils (10), se distingua par tout ce qui contribue à faire une réputation agréable dans le monde ; & Françoise-Marguerite de Sévigné, sa fille, y parut avec de grands avantages. Déjà le bruit de son esprit, de sa beauté, de sa sagesse, l'avoit annoncée à la Cour, lorsque Madame de Sévigné l'y mena pour la premiere fois en 1663.

On sait que la Cour de Louis XIV étoit en ce tems-là le centre des plaisirs, & d'une ingénieuse galanterie. Mademoiselle de Sévigné y représenta une

(10) Né en Mars 1647.

Il fut Sous-Lieutenant des Gendarmes Dauphins, & Lieutenant de Roi au Comté Nantois.

Voyez la note de la page *Tome I.*

Bergere dans le Ballet royal des Arts. Voici les vers que Benſérade fit pour elle dans cette occaſion.

» Déjà cette beauté fait craindre ſa puiſſance ;
» Et pour nous mettre en but à d'extrêmes
» dangers,
» Elle entre juſtement dans l'âge où l'on com-
» mence
» A diſtinguer les loups d'avecque les Bergers ».

Dans une autre Fête (11) que le Roi donna en 1664, elle repréſenta un Amour déguiſé en Nymphe maritime.

» Vous traveſtir ainſi, c'eſt bien être ingenu ;
» Amour, c'eſt comme ſi pour n'être pas connu,
» Avec une innocence extrême
» Vous vous déguiſiez en vous-même ».
» Elle a vos traits, vos feux & votre air enga-
» geant,
» Et de même que vous ſourit en égorgeant ;
» Enfin, qui fit l'un à fait l'autre,
» Et juſques à ſa mere, elle eſt comme la vô-
» tre ».

En 1665 elle repréſenta Omphale dans

(11) Ballet des Amours déguiſés.

le Ballet royal de la naiſſance de Vénus.

» Blondins, accoutumés à faire des conquêtes,
» Devant ce jeune objet ſi charmant & ſi doux,
» Tout grands Héros que vous êtes,
» Il ne faut pas laiſſer pourtant de filer doux.
» L'ingrate foule aux pieds Hercule & ſa maſ-
» ſue ;
» Quelle que ſoit l'offrande, elle n'eſt point
» reçue :
» Elle verroit mourir le plus fidele amant,
» Faute de l'aſſiſter d'un regard ſeulement.
» Injuſte procédé, ſotte façon de faire,
» Que la pucelle tient de Madame ſa mere ;
» Et que la bonne Dame au courage inhumain,
» Se laſſant auſſi peu d'être belle que ſage,
» Encore tous les jours applique à ſon uſage,
» Au détriment du genre humain ».

Toute les qualités aimables qui pouvoient rendre la fille ſemblable à ſa mere, ſe trouvoient réunies dans ſa perſonne, & dès-là qui pouvoit mieux qu'elle inſpirer une exceſſive tendreſſe à Madame de Sévigné, & remplir toute la capacité du cœur le mieux fait & le plus ſenſible qui fut jamais? « Si vous êtes mon préſerva-

» tif, *dit la mere à ſa fille* (12), je vous » ſuis trop obligée, & je ne puis trop *ai-* » *mer l'amitié* que j'ai pour vous ».

Mademoiſelle de Sévigné fut mariée le 29 Janvier 1669 à François de Caſtellane-Adhémar de Monteil, Comte de Grignan, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général au Gouvernement de Provence, & des Armées de Sa Majeſté.

Madame de Sévigné s'étoit flattée qu'en faiſant le mariage de ſa fille avec un homme de la Cour, elle paſſeroit ſa vie avec elle, & n'avoit pas même prévu que Madame de Grignan, dont l'eſprit, la jeuneſſe & la beauté étoient ſi propres à orner la Cour de Louis XIV, pouvoit s'en voir éloignée par cette même raiſon. Quoi qu'il en ſoit, M. de Grignan reçut, à quelque tems de-là, un ordre du Roi pour ſe rendre en Provence, où dans la ſuite il commanda preſque toujours en l'abſence de M. le Duc de Vendôme, qui en étoit

(12) Voyez la Lettre du 13 Novembre 1675, *Tome III.*

Gouverneur. Cette circonſtance obligea Madame de Grignan à faire de fréquens voyages en Provence, & devint pour Madame de Sévigné la ſource des plus grandes inquiétudes. Elle fut ſi exceſſivement touchée de cette ſéparation, qu'on eût dit que ſon amitié pour ſa fille en étoit encore plus vive. Toutes ſes penſées ne tournoient alors que ſur les moyens de la revoir, tantôt à Paris où ſa fille venoit la trouver, & tantôt en Provence où elle alloit chercher ſa fille. Il étoit cependant impoſſible que dans les intervalles, il n'y eût des abſences aſſez longues, pour donner lieu à un commerce des Lettres, ſuivi de part & d'autre avec la derniere exactitude. Les Lettres de la mere, qui ont été ſoigneuſement conſervées, ne contribuent pas peu à nous faire regretter la perte des réponſes de la fille. En effet, rien ne pouvoit être plus agréable que d'entendre parler Madame de Grignan, après avoir été préſens, comme nous ſommes en quelque ſorte, à la converſa-

tion de Madame de Sévigné; mais nous devons, ce me semble, nous trouver encore très-heureux du partage qui nous est échu.

Ce fut vers la fin de Mai 1694, que Madame de Sévigné fit son dernier voyage à Grignan. Elle y fut présente au mariage du Marquis de Grignan, son petit-fils, avec Mademoiselle de Saint-Amant: on peut voir la jolie description qu'elle fait de cette nôce dans une Lettre a M. de Coulanges, du 3 Février 1695 (13). Elle parle dans une autre lettre au même, du 15 Octobre 1695 (14), d'une maladie de Madame de Grignan en ces termes: » Il » y a trois mois que ma fille est accablée » d'une sorte de maladie, qu'on dit qui » n'est point dangereuse, & que je trouve » la plus triste & la plus effrayante de » toutes celles qu'on peut avoir. Je vous » avoue, mon cher cousin, que je m'en » meurs, & que je ne suis pas la maî-

(13) Voyez le Recueil des Lettres choisies.
(14) *Ibidem.*

„ treſſe de ſoutenir toutes les mauvaiſes „ nuits qu'elle me fait paſſer. Enfin, ſon „ dernier état a été ſi violent, qu'il en a „ fallu venir à une ſaignée du bras; étran- „ ge remede qui fait répandre du ſang, „ quand il n'y en a déjà que trop de ré- „ pandu; c'eſt brûler la bougie par les „ deux bouts; c'eſt ce qu'elle nous diſoit; „ car, au milieu de ſon extrême foibleſſe „ & de ſon changement, rien n'eſt égal „ à ſon courage & à ſa patience, &c. „. Dans ces circonſtances, il eſt aiſé d'imaginer ce que ſouffrit Madame de Sévigné: elle ne pouvoit craindre ſix mois durant, comme elle fit, pour les jours de ſa fille, ſans que cela prît beaucoup ſur ſa ſanté; elle ſe relevoit les nuits pour aller voir ſi ſa fille dormoit, & s'oublioit ainſi elle-même, pour ne ſonger qu'à l'état de Madame de Grignan. Excédée enfin de ſoins & de fatigues, elle tomba malade le 6 Avril 1696, d'une fievre continue, qui l'emporta le quatorzieme jour, à l'âge de ſoixante-dix ans & deux mois. Une fin pareille

pareille étoit bien digne de la tendresse qu'elle eut pour sa fille ; mais les grands sentimens de Religion qui lui firent demander & recevoir les derniers Sacremens le cinquieme jour de sa maladie, ne permettent pas de douter, qu'en faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, elle n'ait fait encore celui de sa tendresse même.

Les regrets de Madame de Grignan furent proportionnés à la grandeur de la perte qu'elle venoit de faire ; & rien ne paroît moins fondé que l'opinion de ceux qui ont cru que la mere mourut brouillée avec la fille ; il n'y eut tout au plus, dans le cours de leur vie, que quelques légers nuages que la seule tendresse avoit formés ; & quel autre sujet de plainte pouvoit donc avoir Madame de Grignan contre sa mere, si ce n'étoit d'en être aimée (15)?

Madame de Sévigné se peint si bien elle-même dans ses Lettres, que, n'ayant pas voulu dérober au Lecteur le plaisir de

(15) ... *Quid enim nisi se quæreretur amatam ?* Ovid. Métam.

l'entendre s'expliquer sur ce qui la touche; je n'ai rien dit de plusieurs circonstances de sa vie, dont elle s'entretient avec sa fille. Qu'il me soit permis seulement d'observer qu'il y auroit de l'injustice à juger du caractere de Madame de Sévigné sur l'idée que nous en a laissé le Comte de Bussi, son cousin, dans son *Histoire amoureuse des Gaules* (16), où tout le bien qu'il est comme forcé de dire de Madame de Sévigné, est terni avec autant d'affectation, que les plus légers défauts qu'il croit appercevoir en elle, sont malignement exagérés. On sait qu'il n'aimoit pas sa cousine en ce tems-là, & que dans la suite il chanta la palinodie, & dans ses Lettres & dans ses Mémoires. Mais à ce portrait infidele de Madame de Sévigné n'oublions pas d'opposer celui qu'en fit autrefois, sous le nom d'*un inconnu*, Madame de la Fayette (17), une de ses meil-

(16) Ecrite en 1659.

(17) Marie Madelaine de la Vergne, Comtesse de la Fayette, Auteur de plusieurs Ouvrages aussi estimés pour l'agrément du style, que pour la délicatesse des sentimens.

leures amies, & un des plus beaux esprits du siecle passé.

" Tous ceux qui se mêlent de peindre
» les belles, se tuent de les embellir pour
» leur plaire, & n'oseroient leur dire un
» seul mot de leurs défauts. Pour moi,
» Madame, graces au privilege d'*inconnu*
» dont je jouis auprès de vous, je m'en
» vais vous peindre bien hardiment, &
» vous dire vos vérités tout à mon aise,
» sans crainte de m'attirer votre colere.
» Je suis au désespoir de n'en avoir que
» d'agréables à vous conter; car ce me se-
» roit un grand plaisir, si, après vous avoir
» reproché mille défauts, je me voyois
» cet hiver aussi bien reçu de vous, que
» mille gens qui n'ont fait toute leur
» vie que vous importuner de louanges.
» Je ne veux point vous en accabler, ni
» m'amuser à vous dire que votre taille
» est admirable, que votre teint a une
» beauté & une fleur qui assurent que
» vous n'avez que vingt-ans; que votre
» bouche, vos dents & vos cheveux sont

„ incomparables ; je ne veux point vous
„ dire toutes ces choſes, votre miroir
„ vous le dit aſſez : mais comme vous ne
„ vous amuſez pas à lui parler, il ne peut
„ vous dire combien vous êtes aimable,
„ quand vous parlez ; & c'eſt ce que je
„ veux vous apprendre. Sachez donc,
„ Madame, ſi par haſard, vous ne le ſa-
„ vez pas, que votre eſprit pare & embel-
„ lit ſi fort votre perſonne, qu'il n'y en
„ a point ſur la terre de ſi charmante,
„ lorſque vous êtes animée dans une con-
„ verſation dont la contrainte eſt bannie.
„ Tout ce que vous dites à un tel charme,
„ & vous ſied ſi bien, que vos paroles
„ attirent les ris & les graces autour de
„ vous ; & le brillant de votre eſprit
„ donne un ſi grand éclat à votre teint &
„ à vos yeux, que, quoiqu'il ſemble que
„ l'eſprit ne dût toucher que les oreil-
„ les, il eſt pourtant certain que le votre
„ éblouit les yeux ; & que quand on vous
„ écoute on ne voit plus qu'il manque quel-
„ que choſe à la régularité de vos traits,
„ & l'on vous cede la beauté du monde

» la plus achevée. Vous pouvez juger
» que ſi je vous ſuis inconnu, vous ne
» m'êtes pas inconnue, & qu'il faut que
» j'aie eu plus d'une fois l'honneur de
» vous voir & de vous entendre, pour
» avoir démêlé ce qui fait en vous cet
» agrément dont tout le monde eſt ſur-
» pris. Mais je veux encore vous faire
» voir, Madame, que je ne connois
» pas moins les qualités ſolides qui ſont
» en vous, que je fais les agréables dont
» on eſt touché. Votre ame eſt grande,
» noble, propre à diſpenſer des tréſors,
» & incapable de s'abaiſſer aux ſoins d'en
» amaſſer. Vous êtes ſenſible à la gloire
» & à l'ambition, & vous ne l'êtes pas
» moins aux plaiſirs: vous paroiſſez née
» pour eux, & il ſemble qu'ils ſoient
» faits pour vous: votre préſence augmen-
» te les divertiſſemens, & les divertiſſe-
» mens augmentent votre beauté, lorſ-
» qu'ils vous environnent. Enfin, la joie
» eſt l'état véritable de votre ame, & le cha-
» grin vous eſt plus contraire qu'à qui que

„ ce ſoit. Vous êtes naturellement tendre
„ & paſſionnée; mais à la honte de
„ notre ſexe, cette tendreſſe vous a été inu-
„ tile, & vous l'avez renfermée dans le
„ vôtre, en la donnant à Madame de la
„ Fayette. Ah, Madame! s'il y avoit
„ quelqu'un au monde d'aſſez heureux
„ pour que vous ne l'euſſiez pas trouvé in-
„ digne du tréſor dont elle jouit, &
„ qu'il n'eût pas tout mis en uſage pour
„ le poſſéder, il mériteroit de ſouffrir
„ ſeul toutes les diſgraces à-quoi l'amour
„ peut ſoumettre tous ceux qui vivent
„ ſous ſon empire. Quel bonheur d'être
„ le maître d'un cœur comme le vôtre,
„ dont les ſentimens fuſſent expliqués
„ par cet eſprit galant que les Dieux
„ vous ont donné! Votre cœur, Mada-
„ me, eſt ſans doute un bien qui ne peut
„ ſe mériter : jamais il n'y en eut un ſi
„ généreux, ſi bien fait & ſi fidele. Il y
„ a des gens qui vous ſoupçonnent de ne
„ pas le montrer toujours tel qu'il eſt;
„ mais au contraire, vous êtes ſi accou-

„ tumée à n'y rien ſentir qui ne vous ſoit
„ honorable, que même vous y laiſſez
„ voir quelquefois ce que la prudence
„ vous obligeroit de cacher. Vous êtes
„ la plus civile & la plus obligeante per-
„ ſonne qui ait jamais été; & par un air
„ libre & doux, qui eſt dans toutes vos
„ actions, les plus ſimples complimens
„ de bienſéance paroiſſent en votre bou-
„ che des proteſtations d'amitié; & tous
„ les gens qui ſortent d'auprès de vous,
„ s'en vont perſuadés de votre eſtime &
„ de votre bienveillance, ſans qu'ils puiſ-
„ ſent ſe dire à eux-mêmes quelle marque
„ vous leur avez donnée de l'un & de
„ l'autre. Enfin, vous avez reçu des gra-
„ ces du Ciel, qui n'ont jamais été don-
„ nées qu'à vous; & le monde vous eſt
„ obligé de lui être venu montrer mille
„ agréables qualités, qui juſqu'ici lui
„ avoient été inconnues. Je ne veux point
„ m'embarquer à vous les dépeindre
„ toutes, car je romprois le deſſein que
„ j'ai fait de ne pas vous accabler de

„ louanges ; & de plus, Madame, pour
„ vous en donner qui fussent *dignes de*
„ *vous, & dignes de paroître, il fau-*
„ *droit être votre Amant, & je n'ai pas*
„ *l'honneur de l'être* (18) „.

(18) Allusion aux derniers vers de la pompe funebre de Voiture, par Sarasin.

Fin de la Préface.

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE DE GRIGNAN (1).

A Paris, mercredi 25 juin 1670.

Vous m'avez écrit la plus aimable lettre du monde : ma réponſe l'auroit ſuivie de plus près, ſans que j'ai ſu que vous couriez par votre Provence. Je voulois d'ailleurs vous envoyer les motets que vous m'aviez demandés : je n'ai pu encore les avoir ; de ſorte qu'en attendant, je veux

(1) M. de Grignan étoit depuis peu en Provence, où le ſervice du Roi l'avoit obligé de ſe rendre. Madame de Grignan étoit demeurée à Paris, à cauſe de ſa groſſeſſe.

vous dire que je vous aime toujours très-tendrement ; & que si cela peut vous donner quelque joie, comme vous me le dites, vous devez être l'homme du monde le plus content. Vous le serez sans doute beaucoup du commerce que vous avez avec ma fille : il me paroît très-vif de sa part ; je ne crois point qu'on puisse plus vous aimer qu'elle vous aime. Pour moi, j'espere que je vous la rendrai saine & entiere avec un petit enfant de même, ou j'y brûlerai mes livres. Il est vrai que je ne suis pas habile ; mais je sais bien demander conseil, & le suivre ; & ma fille, de son côté, contribue fort à sa conservation.

J'ai mille complimens à vous faire de M. de la Rochefoucauld (2) & de son fils (3) ; ils ont reçu tous les vôtres. Madame de la Fayette (4) vous rend mille graces de votre souvenir, aussi bien que ma tante (5) & mon abbé (6) qui aime

(2) François, duc de la Rochefoucauld, auteur des *Maximes*.

(3) Le prince de Marsillac.

(4) Marie-Magdeleine de la Vergne, comtesse de la Fayette.

(5) Henriette de Coulanges, marquise de la Trousse, sœur de Marie de Coulanges, mere de Madame de Sévigné.

(6) Christophe de Coulanges, oncle de Ma-

votre femme de tout ſon cœur : ce n'eſt pas peu ; car ſi elle n'étoit pas bien raiſonnable, il la haïroit le plus franchement du monde.

Si l'occaſion vous vient de rendre quelque ſervice à un gentilhomme de votre pays, qui s'appelle ***, je vous conjure de le faire : vous ne me ſauriez donner une marque plus agréable de votre amitié. Vous m'avez promis un canonicat pour ſon frere ; vous connoiſſez toute ſa famille. Ce pauvre garçon étoit attaché à M. Fouquet (7) ; il a été convaincu d'avoir ſervi à faire tenir à Madame Fouquet une lettre de ſon mari ; ſur cela il a été condamné aux galeres pour cinq ans : c'eſt donc une choſe un peu extraordinaire ; vous ſavez que c'eſt un des plus honnêtes garçons qu'on puiſſe voir, & propre aux galeres comme à prendre la lune avec les dents.

Brancas (8) eſt fort content de vous, & ne prétend pas vous épargner quand il au-

---

dame de Sévigné, abbé de Notre-Dame de Livri.

(7) Nicolas Fouquet, ſur-intendant des finances.

(8) Charles, comte de Brancas, chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche, & l'un des hommes de ſon tems le plus diſtrait.

ra beſoin de votre ſervice : il eſt perſuadé qu'il vous a donné une ſi jolie femme, & qui vous aime ſi tendrement, que vous ne pouvez jamais en faire aſſez pour vous acquitter envers lui. Adieu, mon très-cher comte, je vous embraſſe de toute la tendreſſe de mon cœur.

LETTRE II.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 6 août 1670.

Est-ce qu'en vérité je ne vous ai pas donné la plus jolie femme du monde ? Peut-on être plus honnête, plus réguliere ? Peut-on vous aimer plus tendrement ? Peut-on avoir des ſentimens plus chrétiens ? Peut-on ſouhaiter plus paſſionnément d'être avec vous ? Et peut-on avoir plus d'attachement à tous ſes devoirs ? Cela eſt aſſez ridicule que je diſe tant de bien de ma fille : mais c'eſt que j'admire ſa conduite comme les autres ; & d'autant plus que je la vois de plus près, & qu'à vous dire vrai, quelque bonne opinion que j'euſſe d'elle ſur les choſes principales, je ne croyois point du tout qu'elle dût être exacte ſur toutes les autres au point qu'elle l'eſt. Je vous aſſure

que le monde auſſi lui rend bien juſtice, & qu'elle ne perd aucune des louanges qui lui ſont dues. Voilà mon ancienne theſe qui me fera lapider un jour, c'eſt que le public n'eſt ni fou, ni injuſte; Madame de Grignan doit en être trop contente pour diſputer contre moi préſentement. Elle a été dans des peines de votre ſanté qui ne ſont pas concevables; je me réjouis que vous ſoyez guéri, pour l'amour de vous & pour l'amour d'elle. Je vous prie que ſi vous avez encore quelque bouraſque à eſſuyer de votre bile, vous en obteniez d'attendre que ma fille ſoit accouchée. Elle ſe plaint encore tous les jours de ce qu'on l'a retenue ici, & dit tout ſérieuſement que cela eſt bien cruel de l'avoir ſéparée de vous. Il ſemble que ce ſoit par plaiſir que nous vous ayons mis à deux cents lieues d'elle. Je vous prie ſur cela de calmer ſon eſprit, & de lui témoigner la joie que vous avez d'eſpérer qu'elle accouchera heureuſement ici. Rien n'étoit plus impoſſible que de l'emmener dans l'état où elle étoit; & rien ne ſera ſi bon pour ſa ſanté, ni même pour ſa réputation, que d'y accoucher au milieu de ce qu'il y a de plus habile, & d'y être demeurée avec la conduite qu'elle a. Si elle vouloit après cela devenir folle &

coquette, elle le ſeroit plus d'un an avant qu'on le pût croire, tant elle a donné bonne opinion de ſa ſageſſe. Je prends à témoin tous les Grignans qui ſont ici de la vérité de tout ce que je dis. La joie que j'en ai, a bien du rapport à vous; car je vous aime de tout mon cœur, & ſuis ravie que la ſuite ait ſi bien juſtifié votre goût. Je ne vous dis aucune nouvelle; ce ſeroit aller ſur les droits de ma fille. Je vous conjure ſeulement de croire qu'on ne peut s'intéreſſer plus tendrement que je fais à ce qui vous touche.

LETTRE III.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 15 août 1670.

Si je vous écris ſouvent, vous n'avez pas oublié que c'eſt à condition que vous ne me ferez point de réponſe; & dans cette confiance, je vous dirai que je me réjouis de tous les honneurs dont vous êtes accablé. Il me paroît que M. le Commandant n'y a pas plus de part que M. de Grignan; & je vois, ce me ſemble, un fonds pour vous qui ne ſeroit point pour un autre. Je vois un commerce ſi vif entre vous & une certaine Dame, qu'il ſeroit

ridicule de prétendre vous rien mander. Il n'y a pas seulement la moindre espérance de vous apprendre qu'elle vous aime : toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse vous le disent assez. Je suis fort délicate en amitié, & ne m'y connois pas trop mal. Je vous avoue que je suis contente de celle que je vois, & que je n'en souhaiterois pas davantage. Jouissez de ce plaisir, & n'en soyez pas ingrat. S'il y a une petite place dans votre cœur, vous me ferez un plaisir extrême de me la donner, car vous en avez une très-grande dans le mien. Je ne vous dis point si j'ai soin de votre chere moitié, si j'ai la derniere application pour sa santé, & si je souhaite que toute la barque arrive à bon port : si vous savez aimer, vous jugerez aisément de tous mes sentimens. Plût à Dieu que votre pauvre femme fût aussi heureuse que la petite Deville ! elle vient d'accoucher d'un garçon qui paroît avoir trois mois. Ma fille disoit tout à l'heure : ah ! que je suis fâchée ! la petite Deville a pris mon garçon ; il n'en vient point deux dans une même maison. Je lui ai donné, c'est-à-dire, à ma fille, un livre pour vous ; vous le trouverez d'une extrême beauté ; il est

de l'ami intime (1) de Paſchal ; il ne vient rien de-là que de parfait : liſez-le avec attention. Voilà auſſi de très-beaux airs, en attendant des motets. N'abandonnez point votre voix, n'abandonnez point votre taille ; enfin ne ceſſez point d'être aimable, puiſque vous êtes aimé.

LETTRE IV.

AU MÊME.

A Paris, vendredi, 12 ſeptembre 1670.

Ce n'eſt point pour entretenir un commerce avec vous ; j'en ferois ſcrupule, ſachant de quelle ſorte vous êtes accablé de celui de Madame de Grignan. Je vous plains d'avoir à lire de ſi longues lettres : je n'ai jamais rien vu de ſi vif, & je crois que pour en être délivré, vous voudriez qu'elle fût avec vous ; c'eſt à quoi vous réduit ſon importunité. Elle eſt préſentement ſéparée de nous au coin de ſa chambre, avec une petite table & une écritoire à part, ne trouvant pas que M. de Coulanges, ni moi, nous ſoyons dignes d'approcher d'elle. Elle a été au déſeſpoir que vous m'ayez écrit : je n'ai jamais vu une

(1) M. Nicole.

femme si jalouse, ni si envieuse: elle a beau faire, je la défie d'empêcher notre amitié. Vous avez une grande part aux soins que j'ai de sa santé; & quand je songe au plaisir que vous aurez d'avoir une femme & un enfant gais & gaillards, je redouble toute l'application que j'ai à vous donner cette joie. J'espere que tout ira bien: il nous semble même que depuis quelques jours cet enfant est devenu un garçon. Adieu, mon très-cher. Je vous défends de m'écrire; mais je vous conjure de m'aimer.

Monsieur de Coulanges (1).

au même.

Vous avez beau dire & beau faire, si faut-il que je vous dise ici, Monsieur, que je suis très-aise que vous soyez content de l'Intendant & de l'Intendante de Lyon (1). Ils sont charmés de vous l'un & l'autre; il n'est pas jusqu'à ma petite

(1) Philippe Emmanuel de Coulanges, maître des requêtes, si connu par l'agrément de son esprit, & par le talent singulier qu'il avoit pour des chansons de société. Il étoit cousin germain de Madame de Sévigné.

(2) Monsieur & Madame du Gué-Bagnols, dont la fille aînée étoit femme de M. de Coulanges.

belle-ſœur (3) qui ne nous écrive mille belles choſes de vous. Ne vous mettez jamais en peine de me faire réponſe : ſouffrez ſeulement que, me trouvant ici quand on vous écrit, je vous aſſure toujours que vous n'avez point de ſerviteur qui vous ſoit plus acquis que moi.

Madame votre femme eſt belle comme un ange ; Madame votre femme vit comme un ange ; &, s'il plaît à Dieu, elle accouchera heureuſement d'un ange. Voilà tout ce que j'ai à vous dire pour aujourd'hui. Puiſque vous êtes content de ma belle-ſœur, trouvez-lui un peu quelque bon parti dans votre province : elle eſt niece de M. le Tellier, & couſine germaine de M. de Louvois.

LETTRE V.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 19 novembre 1670.

MADAME de Puiſieux (1) dit que ſi vous avez envie d'avoir un fils, vous

(3) Mademoiſelle du Gué-Bagnols, qui fut mariée depuis à M. du Gué-Bagnols, intendant de Flandre, ſon couſin.

(1) Charlotte d'Eſtampes-Valançai, marquiſe de Puiſieux.

preniez la peine de le faire : je trouve ce discours le plus juste & le meilleur du monde. Vous nous avez laissé une petite-fille, nous vous la rendons. Jamais il n'y eut un accouchement si heureux. Vous saurez que ma fille & moi nous allâmes samedi dernier nous promener à l'arsenal ; elle sentit de petites douleurs ; je voulus au retour envoyer quérir Madame Robinet ; elle ne le voulut jamais. On soupa, elle mangea très-bien : M. le coadjuteur (2) & moi nous voulûmes donner à cette chambre un air d'accouchement ; elle s'y opposa encore d'une façon qui nous persuadoit qu'elle n'avoit qu'une colique de fille. Enfin, comme j'allois envoyer, malgré elle, quérir la Robinet, voilà des douleurs si vives, si extrêmes, si redoublées, si continuelles, des cris si violens, si perçans, que nous comprîmes très-bien qu'elle alloit accoucher. La difficulté, c'est qu'il n'y avoit point de sage-femme : nous ne savions tous où nous en étions ; j'étois au désespoir. Ma fille demandoit du secours & une sage-femme ; c'étoit alors qu'elle la souhaitoit ; ce n'étoit pas sans raison ; car comme nous eûmes fait

(2) Jean-Baptiste Adhémar de Monteil, coadjuteur d'Arles, frere de M. de Grignan.

venir en diligence la ſage-femme de la Deville, elle reçut l'enfant un quart-d'heure après. Dans ce moment Pequet arriva, qui aida à la délivrer. Quand tout fut fait, la Robinet arriva un peu étonnée; c'eſt qu'elle s'étoit amuſée à accommoder Madame la ducheſſe, penſant en avoir pour toute la nuit. D'abord, *Helene* (3) me dit : Madame, c'eſt un petit garçon. Je le dis au coadjuteur; & puis quand nous le regardâmes de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une petite-fille. Nous en ſommes un peu honteuſes; quand nous ſongeons que tout l'été nous avons fait *des béguins au Saint-Pere* (4), & qu'après de ſi belles eſpérances, *la ſignora met au monde une fille*. Je vous aſſure que cela rabaiſſe le caquet. Rien ne conſole que la parfaite ſanté de ma fille; elle n'a pas eu la fieve de ſon lait. Sa fille a été baptiſée & nommée *Marie-Blanche* (5); M. le coadjuteur pour M. d'Arles (6), & moi pour moi. Voilà un

(3) Une des femmes de Madame de Sévigné.

(4) Voyez *le comte de l'Hermite*, par la Fontaine.

(5) La même qui, dans la ſuite, fut religieuſe aux dames de Sainte-Marie d'Aix, & y mourut âgée de ſoixante-deux ans.

(6) François Adhémar de Monteil, archevê-

détail qu'on haïroit bien pour des choſes indifférentes, mais on l'aime fort pour celles qui tiennent au cœur. M. le premier préſident de Provence (7) eſt revenu exprès de Saint-Germain pour faire ſon compliment ici; jamais je n'ai vu de ſi grandes apparences d'une véritable amitié. Que vous dirai-je encore? Oſerai-je le dire? Je crois que la ſanté de votre chere épouſe vous en conſolera: c'eſt que notre aimable ducheſſe de Saint-Simon (8) a la petite vérole ſi dangereuſement, que l'on craint pour ſa vie. Adieu, mon cher; je laiſſe à votre pauvre cœur à démêler tous ces divers ſentimens; vous ſavez les miens il y a long-tems ſur votre ſujet. Les médiſans diſent que Blanche d'Adhémar ne ſera pas d'une beauté ſurprenante; & les mêmes gens ajoutent qu'elle vous reſſemble; ſi cela eſt, vous ne doutez pas que je ne l'aime fort.

---

que d'Arles, commandeur des ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

(7) M. de Forbin d'Oppede.

(8) Diane-Henriette de Budos, ducheſſe de Saint-Simon.

LETTRE VI.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 21 novembre 1670.

Vous avez une lettre de votre chere femme ; n'eſt-ce pas une folie de ſe mêler de vous écrire ? Ce n'eſt auſſi que pour vous dire que Madame la ducheſſe de Saint-Simon eſt hors de tout danger. Le jour que je vous écrivis, elle avoit reçu tous ſes ſacremens, & l'on ne croyoit pas qu'elle dût vivre deux jours. Préſentement vous pouvez ſentir toute la joie que vous donne la bonne ſanté de ma fille. Elle a reçu tantôt une nouvelle qui lui donne beaucoup de déplaiſir ; elle croyoit que le petit de Noirmoutier (1) dût être aveugle ; elle avoit fait là-deſſus toutes ſes réflexions morales & chrétiennes ; elle en avoit eu toute la pitié que méritoit un tel accident : tout d'un coup on vient lui dire qu'il verra clair, & que ſes pauvres yeux que la fluxion avoit mis hors de la tête, y étoient rentrés heureuſement, comme ſi de rien n'étoit ;

(1) Antoine-François de la Tremoille, duc de Noirmoutier.

là-dessus elle demande ce qu'on veut qu'elle fasse de ses réflexions, & dit qu'on vient lui déranger ses pensées; qu'on a bien peu de considération pour elle de lui dire cette nouvelle avant que les neuf jours soient passés. Enfin nous avons tant ri de cette folie, que nous avions peur qu'elle ne fût malade.

M. le Grand & le maréchal de Bellefond coururent lundi dans le bois de Boulogne sur des chevaux vîtes comme des éclairs; il y a trois mille pistoles de pari pour cette course.

* LETTRE VII.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 28 novembre 1670.

Ne parlons plus de cette femme, nous l'aimons au-delà de toute raison; elle se porte très-bien; & je vous écris en mon propre & privé nom. Je veux vous parler de M. de Marseille (1), & vous conjurer, par toute la confiance que vous pouvez avoir en moi, de suivre mes conseils

(1) Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Marseille, depuis évêque & comte de Beauvais, cardinal & grand-aumônier de France.

ſur votre conduite avec lui. Je connois les manieres des provinces, & je ſais le plaiſir qu'on y prend à nourrir les diviſions ; en ſorte qu'à moins que d'être toujours en garde contre les diſcours de ces Meſſieurs, on prend inſenſiblement leurs ſentimens ; & très-ſouvent c'eſt une injuſtice. Je vous aſſure que le tems ou d'autres raiſons ont changé l'eſprit de M. de Marſeille. Depuis quelques jours il eſt fort adouci ; & pourvu que vous ne vouliez pas le traiter comme un ennemi, vous trouverez qu'il ne l'eſt pas. Prenons-le ſur ſes paroles, juſqu'à ce qu'il ait fait quelque choſe de contraire ; rien n'eſt plus capable d'ôter tous les bons ſentimens que de marquer de la défiance ; il ſuffit ſouvent d'être ſoupçonné comme ennemi pour le devenir ; la dépenſe en eſt toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire ; on eſt touché de la bonne opinion des autres, & on ne ſe réſout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, deſſerrez votre cœur, & vous ſerez peut-être ſurpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans ſon cœur, avec toutes les démonſtrations qu'il nous fait, & dont il ſeroit honnête d'être la dupe

dupe plutôt que d'être capable de le soupçonner injuſtement. Suivez mes avis, ils ne ſont point de moi ſeule; pluſieurs bonnes têtes vous demandent cette conduite, & vous aſſurent que vous n'y ſerez pas trompé; votre famille en eſt perſuadée; nous voyons les choſes de plus près que vous; tant de perſonnes qui vous aiment, & qui ont un peu de bon ſens, ne peuvent gueres s'y méprendre.

Je vous mandai l'autre jour que M. le premier préſident de Provence étoit venu de Saint-Germain exprès auſſi-tôt que ma fille fut accouchée, pour lui faire ſon compliment; on ne peut témoigner plus d'honnêteté, ni prendre plus d'intérêt à ce qui vous touche. Nous l'avons revu aujourd'hui; il nous a parlé le plus franchement & le mieux du monde ſur l'affaire que vous ferez propoſer à l'aſſemblée (*des États de Provence*): il nous a dit qu'on vous avoit envoyé des ordres pour la convoquer, & qu'il vous écrivoit pour vous faire part de ſes conſeils, que nous avons trouvés très-bons. Comme on ne connoît d'abord les hommes que par les paroles, il faut les croire juſqu'à ce que les actions les détruiſent; on trouve quelquefois que les gens qu'on croit ennemis ne le ſont point; on eſt alors fort honteux de s'être

trompé ; il suffit qu'on soit toujours reçu à se haïr, quand on y est autorisé. Adieu, mon cher comte, je me fonde en raison, & je vous importune.

Madame de Coulanges (2) m'a mandé que vous m'aimiez. Quoique ce ne me soit pas une nouvelle, je dois être fort aise que cette amitié résiste à l'absence & à la Provence, & qu'elle se fasse sentir dans les occasions.

J'ai bien à vous remercier des bontés que vous avez eues pour *** ; il m'en est revenu de grands complimens. Le Roi a eu pitié de lui ; il n'est plus sur les galeres (3), il n'a plus de chaîne, & demeure à Marseille en liberté. On ne peut trop louer le Roi de cette justice & de cette bonté.

LETTRE VIII.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 3 décembre 1670.

HÉLAS ! c'est donc à moi à vous mander la mort de Madame la duchesse de Saint-

(2) Madame de Coulanges étoit à Lyon dans ce tems-là.

(3) Voyez la lettre premiere, *page* 5.

Simon ? Après dix-huit jours de petite vérole, tantôt ſauvée, tantôt à l'extrêmité; enfin elle mourut hier, & ſa mort laiſſe preſque tout le monde affligé de la perte d'une ſi aimable perſonne. Pour moi, j'en ſuis touchée au dernier point : vous ſavez l'inclination naturelle que j'avois pour elle : ſi vous en aviez conſervé autant, vous ſeriez fâché d'apprendre une ſi triſte nouvelle.

Au reſte, le pere Bourdaloue prêche divinement bien aux Tuileries (1). Nous nous trompions dans la penſée qu'il ne joueroit bien que dans ſon tripot; il paſſe infiniment tout ce que nous avons oüi.

Adieu, mon très-cher comte ; votre frere a prêché tantôt avec une approbation générale & ſincere.

LETTRE IX.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 10 décembre 1670.

MADAME de Coulanges m'a mandé plus de quatre fois que vous m'aimiez de

(1) C'eſt-à-dire, à la Cour, qui étoit alors au palais des Tuileries.

tout votre cœur, que vous parliez de moi, que vous me ſouhaitiez. Comme j'ai fait toutes les avances de cette amitié, & que je vous ai aimé la premiere, vous pouvez juger à quel point mon cœur eſt content d'apprendre que vous répondez à cette inclination que j'ai pour vous depuis ſi longtems. Tout ce que vous écrivez de votre fille eſt admirable; je n'ai point douté que la bonne ſanté de la mienne ne vous conſolât de tout. J'aurois eu trop de joie de vous apprendre la naiſſance d'un petit garçon; mais c'eût été trop de biens à la fois; & ce plaiſir que j'ai naturellement à dire de bonnes nouvelles eût été juſqu'à l'excès. Je ſerai bientôt dans l'état où vous me vîtes l'année paſſée; il faut que je vous aime bien pour vous envoyer ma fille par un ſi mauvais tems. Quelle folie de quitter une ſi bonne mere, dont vous m'aſſurez qu'elle eſt ſi contente, pour aller chercher un homme au bout de la France! Je vous aſſure qu'il n'y a rien qui choque tant la bienſéance que ces ſortes de conduites. Je crois que vous aurez été touché de la mort de cette aimable ducheſſe; j'étois ſi affligée moi-même, que j'aurois eu beſoin de conſolation en vous écrivant.

Ma fille me prie de vous mander le

mariage de M. de Nevers (1) : ce Monſieur de Nevers ſi difficile à ferrer, ce Monſieur de Nevers ſi extraordinaire, qui gliſſe des mains alors qu'on y penſe le moins ; il épouſe enfin, devinez qui ? Ce n'eſt point Mademoiſelle d'Houdancourt, ni Mademoiſelle de Grancei ; c'eſt Mademoiſelle de Thianges (2), jeune, jolie, modeſte, élevée à l'Abbaye-aux-Bois. Madame de Monteſpan en fait les noces dimanche ; elle en fait comme la mere, & en reçoit les honneurs. Le Roi rend à M. de Nevers toutes ſes charges ; de ſorte que cette belle qui n'a pas un ſou, lui vaut mieux que la plus grande héritiere de France. Madame de Monteſpan fait des merveilles par-tout. Je vous défends de m'écrire : écrivez à ma fille, & laiſſez-moi la liberté de vous écrire, ſans vous embarquer dans des réponſes qui m'ôteroient le plaiſir de vous mander des bagatelles. Aimez-moi toujours, mon chef comte, je vous quitte d'honorer ma grande maternité ; mais il faut m'aimer,

(1) Philippe-Julien Mazarini-Mancini, duc de Nevers.

(2) Diane-Gabrielle de Damas, fille de Claude-Léonor, marquis de Thianges, & de Gabrielle de Rochechouart-Mortemar, ſœur de Madame de Monteſpan.

& vous assurer que vous n'êtes aimé en nul lieu du monde si cherement qu'ici.

Ne manquez pas d'écrire à Madame de Brissac (3); je l'ai vue aujourd'hui; elle est très-affligée : elle m'a parlé du déplaisir qu'elle croit que vous aurez en apprenant la mort de sa mere.

M. de Foix est quelquefois à l'extrêmité, quelquefois mieux; je ne répondrai point cette année de la vie de ceux qui ont la petite vérole.

Il y a ici un jeune fils du Landgrave de Hesse, qui est mort de la fievre continue sans avoir été saigné : sa mere lui avoit recommandé en partant de ne point se faire saigner à Paris; il ne s'est point fait saigner, il est mort.

Noirmoutier est aveugle sans ressource. Madame de Grignan peut reprendre toutes les vieilles réflexions qu'elle avoit faites là-dessus. La cour est ici, & le Roi s'y ennuie à tel point qu'il ira toutes les semaines trois ou quatre jours à Versailles.

Le maréchal de la Ferté dit ici des choses nompareilles : il a présenté à sa femme le comte de Saint-Paul (4) & le *petit*

(3) Gabrielle-Louise de Saint-Simon, duchesse de Brissac, fille de Claude, duc de Saint-Simon, & de Diane-Henriette de Budos.

(4) Depuis duc de Longueville.

Bon (5), en qualité de jeunes gens qu'il faut préſenter aux dames. Il fit des reproches au comte de Saint Paul d'avoir été ſi long-tems ſans l'être venu voir. Le comte a répondu, qu'il étoit venu pluſieurs fois chez lui, qu'il falloit donc qu'on ne le lui eût pas dit.

LETTRE X.

A M. DE COULANGES.

A Paris, lundi 15 décembre 1670.

JE m'en vais vous mander la choſe la plus étonnante, la plus ſurprenante, la plus merveilleuſe, la plus miraculeuſe, la plus triomphante, la plus étourdiſſante, la plus inouie, la plus ſinguliere, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus ſecrete juſqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une choſe dont on ne trouve qu'un exemple dans les ſiecles paſſés, encore cet exemple n'eſt-il pas juſte; une choſe que nous ne ſaurions croire à Paris; comment la pourroit-on

(5) Le comte de Fieſque.

croire à Lyon une choſe qui fait crier? miſéricorde à tout le monde ; une choſe qui comble de joie Madame de Rohan & Madame d'Hauterive ; une choſe enfin qui ſe fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue ;* une choſe qui ſe fera dimanche, & qui ne ſera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me réſoudre à vous la dire ; devinez-la, je vous le donne en trois; *jettez-vous votre langue aux chiens ?* Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun (1) épouſe dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en ſix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : voilà qui eſt bien difficile à deviner ; c'eſt Madame de la Valiere. Point du tout, Madame. C'eſt donc Mademoiſelle de Retz ? Point du tout ; vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment, nous ſommes bien bêtes, dites-vous, c'eſt Mademoiſelle Colbert. Encore moins. C'eſt aſſurément Mademoiſelle de Crequi. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouſe dimanche au Louvre, avec la permiſſion du Roi, Mademoiſelle, Mademoiſelle de..... Mademoiſelle, devinez le nom ; il épouſe Ma-

(1) Antonin Nompar de Caumont, marquis de Puiguilhem, depuis duc de Lauzun.

demoiſelle

demoiſelle, la grande Mademoiſelle, Mademoiſelle, fille de feu MONSIEUR (2), Mademoiſelle, petite-fille de HENRI IV, Mademoiſelle d'Eu, Mademoiſelle de Dombes, Mademoiſelle de Montpenſier, Mademoiſelle d'Orléans, Mademoiſelle, couſine germaine du Roi, Mademoiſelle deſtinée au trône, Mademoiſelle, le ſeul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau ſujet de diſcourir. Si vous criez, ſi vous êtes hors de vous-même, ſi vous dites que nous avons menti, que cela eſt faux, qu'on ſe moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela eſt bien fade à imaginer; ſi enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raiſon; nous en avons fait autant que vous. Adieu, les lettres qui ſeront portées par cet ordinaire vous feront voir ſi nous diſons vrai ou non.

LETTRE XI.

AU MÊME.

A Paris, vendredi 19 décembre 1670.

CE qui s'appelle tomber du haut des nues, c'eſt ce qui arriva hier au ſoir aux

(2) Gaſton de France, duc d'Orléans, frere de Louis XIII.

Tuileries ; mais il faut reprendre les choſes de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux tranſports, aux raviſſemens de la princeſſe & de ſon bienheureux amant. Ce fut donc lundi que la choſe fut déclarée, comme je vous l'ai mandé. Le mardi ſe paſſa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le mercredi, Mademoiſelle fit une donation à M. de Lauzun, avec deſſein de lui donner les titres, les noms & les ornemens néceſſaires pour être nommé dans le contrat de mariage qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre duchés : le premier, c'eſt le comté d'Eu, qui eſt la premiere pairie de France, & qui donne le premier rang ; le duché de Montpenſier, dont il porta hier le nom toute la journée ; le duché de Saint-Fargeau ; le duché de Châtellerault : tout cela eſtimé vingt-deux millions. Le contrat fut dreſſé enſuite ; il y prit le nom de Montpenſier. Le jeudi matin, qui étoit hier, Mademoiſelle eſpéra que le Roi ſigneroit le contrat, comme il l'avoit dit ; mais ſur les ſept heures du ſoir, la Reine, Monſieur & pluſieurs barbons firent entendre à Sa Majeſté que cette affaire faiſoit tort à ſa réputation ; enſorte qu'après avoir fait venir Mademoiſelle &

M. de Lauzun, le Roi leur déclara, devant M. le Prince, qu'il leur défendoit absolument de songer à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le respect, toute la soumission, toute la fermeté & tout le déſeſpoir que méritoit une ſi grande chûte. Pour Mademoiſelle, ſuivant ſon humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes exceſſives; & tout le jour elle a gardé ſon lit, ſans rien avaler que des bouillons. Voilà un beau ſonge; voilà un beau ſujet de roman ou de tragédie; mais ſurtout un beau ſujet de raiſonner & de parler éternellement; c'eſt ce que nous faiſons jour & nuit, ſoir & matin, ſans fin, ſans ceſſe; nous eſpérons que vous en ferez autant: *e frà tanto vi bacio le mani.*

LETTRE XII.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 24 décembre 1670.

Vous ſavez préſentement l'hiſtoire romaneſque de Mademoiſelle & de M. de Lauzun; c'eſt le juſte ſujet d'une tragédie dans toutes les regles du théatre; nous en diſpoſions les actes & les ſcenes l'autre jour; nous prenions quatre jours

au lieu de vingt-quatre heures, & c'étoit une piece parfaite. Jamais il ne s'eſt vu de tels changemens en ſi peu de tems, jamais une émotion ſi générale, jamais vous n'avez ouï une ſi extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué ſon perſonnage en perfection; il a ſoutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, & pourtant une douleur mêlée d'un profond reſpect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu eſt ſans prix; mais les bonnes graces du Roi qu'il a conſervées ſont ſans prix auſſi, & ſa fortune ne paroît pas déplorée. Mademoiſelle a fort bien fait auſſi, elle a bien pleuré; elle a recommencé aujourd'hui à rendre ſes devoirs au Louvre, dont elle avoit reçu toutes les viſites. Voilà qui eſt fini. Adieu.

LETTRE XIII.

AU MÊME.

A Paris, mercredi 31 décembre 1670.

J'AI reçu vos réponſes à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'eſt paſſé depuis le 15 juſqu'au 20 de ce mois: le ſujet le méritoit bien. J'admire auſſi votre bon eſ-

prit, & combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourroit pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce que j'ai dit & pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche, & je voulus parier, quoique tout respirât la noce, qu'elle ne s'acheveroit point. En effet, le jeudi le tems se brouilla, & la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi j'allai dès neuf heures du matin chez Mademoiselle, ayant eu avis qu'elle alloit se marier à la campagne, & que le coadjuteur de Reims (1) faisoit la cérémonie ; cela étoit ainsi résolu le mercredi au soir ; car pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi. Mademoiselle écrivoit, elle me fit entrer ; elle acheva sa lettre ; & puis, comme elle étoit au lit, elle me fit mettre à genoux dans sa ruelle ; elle me dit à qui elle écrivoit, & pourquoi, & les beaux présens qu'elle avoit faits la veille, & le nom qu'elle avoit donné ; qu'il n'y avoit point de parti pour elle en Europe, & qu'elle vouloit se ma-

(1) Charles-Maurice le Tellier.

rier ; elle me conta une converſation mot à mot qu'elle avoit eue avec le Roi ; elle me parut tranſportée de la joie de faire un homme bienheureux ; elle me parla avec tendreſſe du mérite & de la reconnoiſſance de M. de Lauzun ; & ſur tout cela je lui dis : « Mon dieu, Mademoiſelle, vous voilà bien contente ; mais » que n'avez-vous donc fini cette affaire » promptement dès lundi ? Savez-vous » bien qu'un ſi grand retardement donne » le tems à tout le Royaume de parler, » & que c'eſt tenter Dieu & le Roi que de » vouloir conduire ſi loin une affaire ſi » extraordinaire » ? Elle me dit que j'avois raiſon ; mais elle étoit ſi pleine de confiance que ce diſcours ne lui fit alors qu'une légere impreſſion. Elle retourna ſur les bonnes qualités & ſur la bonne maiſon de M. de Lauzun ; je lui dis ces vers de Polyeucte :

Du moins on ne peut la blâmer d'un mauvais choix :
Polyeucte a du nom, & ſort du ſang des Rois.

Elle m'embraſſa fort. Cette converſation dura une heure ; il eſt impoſſible de la réduire toute ; mais j'avois été aſſurément fort agréable durant ce tems, & je puis le dire ſans vanité, car elle étoit

aiſe de parler à quelqu'un, ſon cœur étoit trop plein. A dix heures elle ſe donna au reſte de la France qui venoit lui faire compliment; elle attendit tout le matin des nouvelles, & n'en eut point. L'après-dînée elle s'amuſa à faire ajuſter elle-même l'appartement de M. de Montpenſier. Le ſoir, vous ſavez ce qui arriva. Le lendemain qui étoit vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans ſon lit; elle redoubla ſes cris en me voyant; elle m'appella, m'embraſſa, & me mouilla toute de ſes larmes. Elle me dit: hélas! vous ſouvient-il de ce que vous me dites hier? Ah! quelle cruelle prudence! ah! la prudence! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y ſuis encore retournée deux fois; elle eſt fort affligée, & m'a toujours traitée comme une perſonne qui ſentoit ſes douleurs; elle ne s'eſt pas trompée. J'ai retrouvé dans cette occaſion des ſentimens qu'on n'a gueres pour des perſonnes d'un ſi haut rang. Ceci entre nous deux & Madame de Coulanges; car vous jugez bien que cette cauſerie ſeroit entiérement ridicule avec d'autres. Adieu.

LETTRE XIV.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16 janvier 1671.

HÉLAS! je l'ai encore cette pauvre enfant, & quoi qu'elle ait pu faire, il n'a pas été en ſon pouvoir de partir le 10 de ce mois, comme elle l'avoit eſpéré. Les pluies ont été & ſont encore ſi exceſſives, qu'il y auroit eu de la folie à s'y haſarder. Toutes les rivieres ſont débordées, tous les grands chemins ſont noyés, toutes les ornieres cachées; on peut fort bien verſer dans tous les gués. Enfin, la choſe eſt au point que Madame de Rochefort, qui eſt chez elle à la campagne, qui brûle d'envie de revenir à Paris, où ſon mari la ſouhaite, & où ſa mere l'attend avec une impatience incroyable, ne peut pas ſe mettre en chemin, parce qu'il n'y a pas de ſûreté, & qu'il eſt vrai que cet hiver eſt épouvantable. Il n'a pas gelé un moment, & il a plu tous les jours comme des pluies d'orage. Il ne paſſe plus aucun bateau ſous les ponts; les arches du Pont-neuf ſont quaſi comblées. Enfin, c'eſt une choſe étrange. Je vous avoue que l'excès d'un ſi mauvais temps fait que je me ſuis

opposée à son départ pendant quelques jours. Je ne prétends pas qu'elle évite le froid, ni les boues, ni les fatigues du voyage; mais je ne veux pas qu'elle soit noyée. Cette raison, quoique très-forte, ne la retiendroit pas présentement sans le Coadjuteur qui part avec elle, & qui est engagé de marier sa cousine d'Harcourt (1). Cette cérémonie se fait au Louvre; M. de Lionne est le procureur. Le Roi lui a parlé, je dis à M. le Coadjuteur, sur ce sujet; cette affaire s'est retardée d'un jour à l'autre, & ne se fera peut-être que dans huit jours. Cependant je vois ma fille dans une telle impatience de partir, que ce n'est pas vivre que le temps qu'elle passe ici présentement; & si le Coadjuteur ne quitte là cette noce, je la vois disposée à faire une folie, qui est de partir sans lui. Ce seroit une chose si étrange d'aller seule, & c'est une chose si heureuse pour elle d'aller avec son beau-frere, que je ferai tous mes efforts pour qu'ils ne se quittent pas. Cependant les eaux s'écouleront un peu. Je veux vous dire de plus que je ne sens point le plaisir de l'a-

(1) Marie-Angélique-Henriette de Lorraine, mariée le 7 février 1671 à Nugno Alvarès Péreira de Mello, duc de Cadaval en Portugal.

voir préſentement; je ſais qu'il faut qu'elle parte ; ce qu'elle fait ici ne conſiſte qu'en devoirs & en affaires : on ne s'attache à nulle ſociété, on ne prend aucun plaiſir, on a toujours le cœur ſerré ; on ne ceſſe de parler des chemins, des pluies, des hiſtoires tragiques de ceux qui ſe ſont haſardés. En un mot, quoique je l'aime, comme vous ſavez, l'état où nous ſommes à préſent, nous peſe & nous ennuie. Ces derniers jours-ci n'ont aucun agrément. Je vous ſuis très-obligée, mon cher Comte, de toutes vos amitiés pour moi, & de toute la pitié que je vous fais. Vous pouvez mieux que nul autre comprendre ce que je ſouffre & ce que je ſouffrirai. Je ſuis fâchée pourtant que la joie que vous aurez de la voir puiſſe être troublée par cette penſée. Voilà les changemens & les chagrins dont la vie eſt mêlée. Adieu, mon très-cher Comte, je vous tue par la longueur de mes lettres ; j'eſpere que vous verrez le fond qui me les fait écrire.

LETTRE XV.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 février 1671.

MA douleur seroit bien médiocre, si je pouvois vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chere fille, je ne la trouve plus, & tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie toujours pleurant & toujours mourant : il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur & l'ame; & en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de Madame du Housset, on me fit du feu; *Agnès* me gardoit sans me parler, c'étoit notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sanglotter, toutes mes pensées me faisoient mourir; j'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez Madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle étoit seule, & malade, & triste de la mort d'une sœur religieuse; elle étoit comme je la pouvois désirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la rai-

ſon que j'avois d'être touchée, & du deſſein de parler comme il faut à *Melluſine* (1). Je vous réponds qu'elle ſera bien relancée. D'Hacqueville vous rendra un bon compte de cette affaire. Je revins enfin à huit heures de chez Madame de la Fayette; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je ſentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrois toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, & votre petite fille qui me repréſentoit la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je ſouffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, & le matin je n'étois point avancée d'un pas pour le repos de mon eſprit. L'après-dînée ſe paſſa avec Madame de la Troche (2) à l'Arſenal. Le ſoir je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers tranſports, & ce ſoir j'acheverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles;

(1) Madame de Marans, ſœur de Mademoiſelle de Montalais, fille d'honneur & favorite de *Madame* (Henriette d'Angleterre).

(2) N.... de Varennes, veuve du marquis de la Troche, de la maiſon de Savoniere en Anjou. Elle avoit un fils maréchal de camp, qui fut tué le 18 ſeptembre 1691 au combat de Leuze; c'étoit un officier d'un très-grand mérite.

car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre seroit pleine de complimens, si je voulois.

Vendredi au soir.

J'ai appris chez Madame de Lavardin les nouvelles que je vous mande, & j'ai su par Madame de la Fayette qu'elle & Monsieur de la R. F. eurent hier une conversation avec *Melusine*, dont le détail n'est pas aisé à écrire; mais songez qu'elle fut confondue & poussée à bout par l'horreur de son procédé, qui lui fut reproché sans aucun ménagement. Elle est fort heureuse du parti qu'on lui offre, & dont elle est demeurée d'accord: c'est de se taire très-régulierement, moyennant quoi on ne lui dira plus rien. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur; je ne vois que des gens qui vous aiment & vous estiment beaucoup, & qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je n'ai voulu aller encore que chez Madame de la Fayette. On s'empresse fort de me chercher, & de me vouloir prendre, & je crains cela comme la mort. Je vous conjure, ma chere fille, d'avoir soin de votre santé; conservez-la pour l'amour de moi, & ne vous abandonnez pas à ces

cruelles négligences, dont il ne me semble pas qu'on puisse jamais revenir. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne sauroit avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres.

Le mariage de Mademoiselle d'Houdancourt & de M. de Ventadour a été signé ce matin. L'abbé de Chambonnas a été nommé aussi ce matin à l'évêché de Lodève. Madame la Princesse (3) partira le mercredi des cendres pour Châteauroux, où Monsieur le Prince désire qu'elle fasse quelque séjour. M. de la Marguerie a la place du conseil de M. d'Estampes, qui est mort. Madame de Mazarin arrive ce soir à Paris; le Roi s'est déclaré son protecteur, & l'a envoyée querir au Lis avec un exempt & huit gardes, & un carrosse bien attelé. Voici un trait d'ingratitude qui ne vous déplaira pas, & dont je veux faire mon profit, quand je ferai mon livre sur l'ingratitude. Le Maréchal d'Albret a convaincu Madame d'H*** non-seulement d'une bonne galanterie avec M. de Bethune, dont il avoit toujours voulu douter; mais d'avoir dit de lui & de Madame Scaron tous les maux qu'on peut s'imaginer. Il n'y a point de

(3) Claire-Clémence de Maillé-Brezé, princesse de Condé.

mauvais offices qu'elle n'ait tâché de rendre à l'un & à l'autre, & cela eſt tellement avéré, que Madame Scaron ne la voit plus, ni tout l'hôtel de Richelieu. Voilà une femme bien abymée ; mais elle a cette conſolation de n'y avoir pas contribué.

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 9 février 1671.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague, je fonds en larmes en les liſant ; il me ſemble que mon cœur veuille ſe fendre par la moitié : on croiroit que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous eſt arrivé quelque accident, & c'eſt tout le contraire ; vous m'aimez, ma chere enfant, & vous me le dites d'une maniere que je ne puis ſoutenir ſans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage ſans aucune aventure fâcheuſe ; lorſque j'apprends tout cela, qui eſt juſtement tout ce qui peut m'être le plus agréable, voilà l'état où je ſuis. Vous vous amuſez donc à penſer à moi, vous en parlez, & vous aimez mieux m'écrire vos ſentimens que vous n'aimez

à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils ſont reçus avec une ſenſibilité qui n'eſt compriſe que de ceux qui ſavent aimer comme je fais. Vous me faites ſentir pour vous tout ce qu'il eſt poſſible de ſentir de tendreſſe; mais ſi vous ſongez à moi, ſoyez aſſurée auſſi que je penſe continuellement à vous: c'eſt ce que les dévots appellent uue penſée habituelle; c'eſt ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, ſi l'on faiſoit ſon devoir: rien ne me donne de diſtraction; je vois ce carroſſe qui avance toujours, & qui n'approchera jamais de moi: je ſuis toujours dans les grands chemins; il me ſemble que j'ai quelquefois peur que ce carroſſe ne verſe; les pluies qu'il fait depuis trois jours, me mettent au déſeſpoir, le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux, je ſais tous les lieux où vous couchez: vous êtes ce ſoir à Nevers; vous ſerez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par Madame de Guénegaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres, peut-être que la troiſieme viendra: c'eſt la ſeule conſolation que je ſouhaite; pour d'autres, je n'en cherche pa[illegible] ſuis entiérement incapable de voir beaucoup de monde enſemble, cela viendra peut-être;

être ; mais il n'en eſt pas queſtion encore. Les ducheſſes de Verneuil & d'Arpajon veulent me réjouir ; je les en ai remerciées ; je n'ai jamais vu de ſi belles ames qu'il y en a dans ce pays-ci. Je fus ſamedi tout le jour chez Madame de Villars (1) à parler de vous, & à pleurer ; elle entre bien dans mes ſentimens. Hier je fus au ſermon de M. d'Agen (2) & au ſalut, & chez Madame de Puiſieux, & chez Madame du Pui-du-Fou, qui vous font mille amitiés. Aujourd'hui je m'en vais ſouper au fauxbourg tête-à-tête. (3) Voilà les fêtes de mon carnaval. Je fais tous les jours dire une meſſe pour vous ; c'eſt une dévotion qui n'eſt pas chimérique. Je n'ai vu Adhémar (4) qu'un moment ; je m'en-

(1) Marie de Bellefond, marquiſe de Villars, mere du feu maréchal duc de ce nom.

(2) Claude Joli, célebre prédicateur, depuis évêque d'Agen.

(3) Avec Madame de la Fayette.

(4) Joſeph Adhémar de Monteil, frere de M. de Grignan, connu d'abord ſous le nom d'*Adhémar*, fut appellé *le chevalier de Grignan*, après la mort de Charles-Philippe d'Adhémar ſon frere, arrivée le 6 février 1672 ; & s'étant marié dans la ſuite avec N..... d'Oraiſon, il reprit le nom de *comte d'Adhémar*. Il étoit en 1675 meſtre de camp d'un régiment de cavalerie, à la tête duquel il ſe ſignala en pluſieurs occaſions, & ſur-tout au combat d'Altenheim.

vre avec ſa compagnie ordinaire. Mademoiſelle ne voulut point venir à l'hôtel de Guiſe. Voilà tout ce que je fais.

Je veux voir le payſan de Sulli, qui m'apporta hier votre lettre; je lui donnerai de quoi boire; je le trouve bienheureux de vous avoir vue. Hélas! comme un moment me paroîtroit, & que j'ai de regret à tous ceux que j'ai perdus! Je me fais des *dragons* (6) auſſi-bien que les autres. Dirval (7) a ouï parler de *Melluſine:* il dit que c'eſt bien employé, qu'il vous avoit avertie de toutes les plaiſanteries qu'elle avoit faites à votre premiere couche, que vous ne daignâtes pas l'écouter, & que depuis ce temps-là il n'a point été chez vous. Il y a long-temps que cette créature-là parloit très-mal de vous; mais il falloit que vous en fuſſiez perſuadée par vos yeux. Et notre Coadjuteur, ne voulez-vous pas bien l'embraſſer pour l'amour de moi? N'eſt-il point encore *ſeigneur corbeau* pour vous? Je déſire avec paſſion que vous ſoyez remis, comme vous étiez. Hé, ma pauvre fille! hé! mon Dieu! a-t-on bien du ſoin de

(6) Expreſſion familiere entre la mere & la fille, pour dire *des chagrins, des inquiétudes.*

(7) Le comte d'Avaux.

vous ! Il ne faut jamais vous croire sur votre santé : voyez ce lit que vous ne vouliez point ; tout cela est comme Madame Robinet. Adieu, ma chere enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir & la douleur de ma vie.

LETTRE XVII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 11 février 1671.

Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres, qui me pénétrent le cœur ; il y en a une qui ne revient point : sans que je les aime toutes, & que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien : je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues : elles sont premierement très-bien écrites, & de plus si tendres & si naturelles, qu'il est impossible de ne pas les croire ; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractere de vérité que je maintiens toujours qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté & la menterie demeurent accablées sous les paroles sans pouvoir persuader ; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Vos paroles

ſont vraies, & le paroiſſent : elles ne ſervent qu'à vous expliquer, & dans cette noble ſimplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut réſiſter : voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru. Si mes paroles ont la même puiſſance que les vôtres, je ſuis aſſurée que mes vérités ont fait en vous leur effet ordinaire ; mais je ne veux point que vous diſiez que j'étois un rideau qui vous cachoit ; tant pis ſi je vous cachois ; vous êtes encore aimable quand on a tiré le rideau ; il faut que vous ſoyez à découvert pour être dans votre perfection, nous l'avons dit mille fois. Pour moi, il me ſemble que je ſuis toute nue, qu'on m'a dépouillée de tout ce qui me rendoit aimable ; je n'oſe plus voir le monde, & quoi qu'on ait fait pour m'y remettre, j'ai paſſé tous ces jours-ci comme un loup-garou, ne pouvant faire autrement : peu de gens ſont dignes de comprendre ce que je ſens ; j'ai cherché ceux qui ſont de ce petit nombre, & j'ai évité les autres. J'ai vu Guitaut & ſa femme ; ils vous aiment : mandez-moi un petit mot pour eux. Deux ou trois Grignans vinrent me voir hier matin. J'ai remercié mille fois Adhémar de vous avoir prêté ſon lit : nous ne voulûmes point examiner s'il n'eût pas été meilleur

pour lui de troubler votre repos, que d'en être cauſe; nous n'eûmes pas la force de pouſſer cette folie, & nous fûmes ravis de ce que le lit étoit bon. Il nous ſemble que vous êtes à Moulins aujourd'hui, vous y recevrez une de mes lettres: je ne vous ai point écrit à Briare; c'étoit ce cruel mercredi qu'il falloit écrire; c'étoit le propre jour de votre départ: j'étois ſi affligée & ſi accablée, que j'étois même incapable de chercher de la conſolation en vous écrivant. Voici donc ma troiſieme, & ma ſeconde à Lyon; ayez ſoin de me mander ſi vous les avez reçues: quand on eſt fort éloigné, on ne ſe moque plus des lettres qui commencent par *j'ai reçu la votre*, &c. La penſée que vous avez de vous éloigner toujours en-delà, eſt une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours, & enfin, comme vous dites, vous vous trouverez à deux cens lieues de moi; alors ne pouvant plus ſouffrir les injuſtices ſans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner auſſi de mon côté, & j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cens: ce ſera une belle diſtance, & ce ſera auſſi une choſe digne de mon amitié, que d'entreprendre de traverſer la France pour aller vous trouver. Je ſuis touchée du retour

de vos cœurs entre le Coadjuteur & vous : vous ſavez combien j'ai toujours trouvé que cela étoit néceſſaire au bonheur de votre vie ; conſervez bien ce tréſor ; vous êtes vous-même charmée de ſa bonté, faites-lui voir que vous n'êtes pas ingrate. Je finirai tantôt ma lettre : peut-être qu'à Lyon vous ſerez ſi étourdie de tous les honneurs qu'on vous y fera, que vous n'aurez pas le temps de lire tout ceci ; ayez au moins celui de me mander toujours de vos nouvelles, & ſi vous vous embarquez ſur ce diable de Rhône.

Mercredi au ſoir.

Je viens de recevoir tout préſentement votre lettre de Nogent : elle m'a été donnée par un fort honnête homme, que j'ai queſtionné tant que j'ai pu ; mais votre lettre vaut mieux que tout ce qui peut ſe dire. Il étoit bien juſte, ma fille, que ce fût vous la premiere qui me fiſſiez rire, après m'avoir tant fait pleurer. Ce que vous me mandez de M. Buſche eſt original ; cela s'appelle des traits dans le ſtyle de l'éloquence ; j'en ai donc ri, je vous l'avoue, & j'en ſerois honteuſe, ſi depuis huit jours j'avois fait autre choſe que pleurer. Hélas ! je le rencontrai dans la rue, ce M. Buſche, qui amenoit vos chevaux,

vaux, je l'arrêtai, & toute en pleurs je lui demandai ſon nom; il me le dit; je lui dis en ſanglottant, Monſieur Buſche, je vous recommande ma fille, ne la verſez point, & quand vous l'aurez menée heureuſement à Lyon, venez me voir pour me dire de ſes nouvelles, je vous donnerai de quoi boire: je le ferai aſſurément; ce que vous me mandez ſur ſon ſujet, augmente beaucoup le reſpect que j'avois déja pour lui. Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi; le chocolat vous remettra; mais vous n'avez point de chocolatiere, j'y ai penſé mille fois, comment ferez-vous? Hélas! mon enfant, vous ne vous trompez point, quand vous croyez que je ſuis occupée de vous. Si vous me voyez, vous me voyez chercher ceux qui en veulent bien parler; ſi vous m'écoutez, vous entendez bien que j'en parle. Je n'ai encore vu aucun de ceux qui veulent me divertir; en paroles couvertes, c'eſt qu'ils veulent m'empêcher de penſer à vous, & cela m'offenſe. Adieu, ma très-aimable, continuez à m'écrire & à m'aimer.

LETTRE XVIII.

A LA MÊME.

A Paris, jeudi 12 février 1671.

Ceci est un peu de provision; car je ne vous écrirai que demain; mais je veux vous écrire présentement ce que je viens d'apprendre.

Le président Amelot, après avoir fait hier mille visites, se trouva un peu embarrassé sur le soir, & tomba dans une apoplexie épouvantable, dont il est mort ce matin à huit heures. Je vous conseille d'écrire à sa femme; c'est une affliction extrême dans toute sa famille.

La duchesse de la Valiere manda au Roi par le maréchal de Bellefond, outre cette lettre que l'on n'a point vue: » Qu'elle auroit plutôt quitté la cour, » après avoir perdu l'honneur de ses bon- » nes graces, si elle avoit pu obtenir d'elle » de ne le plus voir; que cette foiblesse » avoit été si forte en elle, qu'à peine » étoit-elle capable présentement d'en » faire un sacrifice à dieu; qu'elle vou- » loit pourtant que le reste de la passion » qu'elle a eue pour lui, servît à sa péni- » tence, & qu'après lui avoir donné tou-

» te ſa jeuneſſe, ce n'étoit pas trop encore » du reſte de ſa vie pour le ſoin de ſon » ſalut ». Le Roi pleura fort, & envoya M. Colbert à Chaillot la prier inſtamment de venir à Verſailles, & qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite; le Roi a cauſé une heure avec elle, & a fort pleuré. Madame de Monteſpan fut au-devant d'elle les bras ouverts & les larmes aux yeux. Tout cela ne ſe comprend point; les uns diſent qu'elle demeurera à Verſailles & à la Cour, les autres qu'elle reviendra à Chaillot; nous verrons.

LETTRE XIX.

A LA MÊME.

Vendredi 13 février 1671, chez Monſieur DE COULANGES.

MONSIEUR de Coulanges veut que je vous écrive encore à Lyon: je vous conjure, ma chere enfant, ſi vous vous embarquez, de deſcendre au pont du Saint-Eſprit. Ayez pitié de moi, conſervez-vous, ſi vous voulez que je vive. Vous m'avez ſi bien perſuadée que vous m'aimez, qu'il me ſemble que dans la vue de me plaire, vous ne vous haſarderez

point. Mandez-moi bien comme vous conduirez votre barque. Hélas ! qu'elle m'eſt chere & précieuſe cette petite barque, que le Rhône m'emporte ſi cruellement ! J'ai ouï-dire qu'il y avoit eu un dimanche gras ; mais ce n'eſt que par ouï-dire, & je ne l'ai point vu. J'ai été farouche au point de ne pouvoir ſouffrir quatre perſonnes enſemble. J'étois au coin du feu de Madame de la Fayette. L'affaire de *Melluſine* eſt entre les mains de Langlade (1), après avoir paſſé par celles de Monſieur de la R. F. & de d'Hacqueville. Je vous aſſure qu'elle eſt bien confondue & bien mépriſée par ceux qui ont l'honneur de la connoître. Je n'ai pas encore vu Madame d'Arpajon ; elle a une mine ſatisfaite qui m'importune. Le bal du mardi gras penſa être renvoyé ; jamais il ne fut une telle triſteſſe ; je crois que c'étoit votre abſence qui en étoit cauſe. Bon dieu, que de complimens j'ai à vous faire ! que d'amitiés ! que de ſoins de ſavoir de vos nouvelles ! que de louanges l'on vous donne ! Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois nommer tous ceux & celles dont vous êtes aimée, eſtimée, adorée ; mais quand vous aurez mis tout cela enſem-

(1) Homme attaché à la maiſon de Bouillon, & depuis ſecretaire du cabinet.

ble, soyez assurée, ma fille, que ce n'est rien en comparaison de ce que je suis pour vous. Je ne vous quitte pas un moment, je pense à vous sans relâche, & de quelle façon ! j'ai embrassé votre fille, & elle m'a baisée, & très-bien baisée de votre part. Savez-vous bien que je l'aime cette petite, quand je songe de qui elle vient ?

LETTRE XX.

A LA MÊME.

A Paris, ce mercredi 18 février 1671.

Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux ; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service. Vous comprenez bien, ma belle, que de la maniere que vous m'écrivez, il faut que je pleure en lisant vos lettres. Joignez à la tendresse & à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, & jugez de l'excès de mes sentimens. Méchante ! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors ? Vous avez peur que je ne meure de joie : mais ne craignez-vous pas aussi que je meure du déplaisir de croire voir le contraire ?

Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois; mais quittons ces triſtes ſouvenirs, & laiſſez-moi jouir d'un bien ſans lequel la vie m'eſt dure & fâcheuſe. Ce ne ſont point des paroles, ce ſont des vérités. Madame de Guenegaud m'a mandé de quelle maniere elle vous a vue pour moi; je vous conjure d'en garder le fond; mais plus de larmes, je vous en prie, elles ne vous ſont pas ſi ſaines qu'à moi. Je ſuis préſentement aſſez raiſonnable, je me ſoutiens au beſoin, & quelquefois je ſuis quatre ou cinq heures tout comme une autre; mais peu de choſe me remet à mon premier état: un ſouvenir, un lieu, une parole, une penſée un peu trop arrêtée, vos lettres ſur-tout, les miennes mêmes en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma conſtance, & ces écueils ſe rencontrent ſouvent. Je vois Madame de Villars; je me plais avec elle, parce qu'elle entre dans mes ſentimens; elle vous dit mille amitiés. Madame de la Fayette comprend fort auſſi les tendreſſes que j'ai pour vous; elle eſt touchée de l'amitié que vous me témoignez. Je ſuis aſſez ſouvent dans ma famille, quelquefois ici le ſoir par laſſitude; mais rarement. J'ai vu cette pauvre

Madame Amelot : elle pleure bien, je m'y connois. Je vais aux ſermons des Maſcarons (1) & des Bourdaloue ; ils ſe ſurpaſſent à l'envi. Voilà bien de mes nouvelles, j'ai fort envie de ſavoir des vôtres, & comment vous vous ſerez trouvée à Lyon ; pour vous dire le vrai, je ne penſe à nulle autre choſe. Vous m'avez donné envie de m'informer de la maſcarade du mardi gras ; j'ai ſu qu'un grand homme, plus grand de trois doigts qu'un autre, avoit fait faire un habit admirable : il ne voulut point le mettre, & il ſe trouva par haſard qu'une Dame qu'il ne connoît point du tout, à qui il n'a jamais parlé, n'étoit point à l'aſſemblée. Du reſte, il faut que je diſe, comme Voiture, perſonne n'eſt encore mort de votre abſence, hormis moi : ce n'eſt pas que le carnaval n'ait été d'une triſteſſe exceſſive ; vous pouvez vous en faire honneur ; pour moi, j'ai cru que c'étoit à cauſe de vous ; mais ce n'eſt point aſſez pour une abſence comme la vôtre. J'envoie pour cette fois cette lettre en Provence ; j'embraſſe M. de Grignan, & je meurs d'envie de ſavoir de vos nouvelles. Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrois tout-à-l'heure une

(1) Jules Maſcaron, prêtre de l'Oratoire, nommé en 1671 à l'évêché de Tulle.

autre, je ne reſpire que d'en recevoir.

Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorenci, & de la beauté de Meſdemoiſelles de Valançai. Vous écrivez extrêmement bien, perſonne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y eſt formé, & cela compoſe un ſtyle parfait. J'ai fait vos complimens à Madame de la Fayette, & à M. de la Rochefoucauld, & à Langlade; tout cela vous aime, vous eſtime, & vous ſert en toute occaſion. Vos chanſons m'ont paru jolies, j'en ai reconnu les ſtyles. Ah ! mon enfant, que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embraſſer, vous voir paſſer, ſi c'eſt trop demander que le reſte ! Hé bien, par exemple, voilà de ces penſées à quoi je ne réſiſte pas. Je ſens qu'il m'ennuie de ne plus vous voir : cette ſéparation me fait une douleur au cœur & à l'ame, que je ſens comme un mal du corps. Je ne vous puis aſſez remercier de toutes les lettres que vous m'avez écrites ſur le chemin; ces ſoins ſont trop aimables, & font bien leur effet auſſi, rien n'eſt perdu avec moi : vous m'avez écrit de par-tout, j'ai admiré votre bonté; cela ne ſe fait point ſans beaucoup d'amitié; autrement on ſeroit plus aiſe de ſe repoſer & de ſe cou-

cher. L'impatience que j'ai d'avoir encore de vos nouvelles, & de Rouane & de Lyon, n'eſt pas médiocre; je ſuis en peine de votre embarquement, & de ſavoir ce que vous a paru ce furieux Rhône en comparaiſon de notre pauvre Loire, à laquelle vous avez tant fait de civilités : que vous êtes honnête de vous en être ſouvenue comme d'une de vos anciennes amies! Hélas! de quoi ne me ſouviens-je point? Les moindres choſes me ſont cheres; j'ai mille *dragons*. Quelle différence! je ne revenois jamais ici ſans impatience & ſans plaiſir; préſentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus, & comment peut-on vivre, quand on ſait que, quoi qu'on faſſe, on ne retrouvera plus une ſi chere enfant? Je vous ferai bien voir ſi je la ſouhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher.

M. le dauphin étoit malade, il ſe porte mieux. On ſera à Verſailles juſqu'à lundi. Madame de la Valiere eſt toute rétablie à la cour. Le Roi la reçut avec des larmes de joie; elle a eu pluſieurs converſations tendres : tout cela eſt difficile à comprendre, il faut ſe taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre. J'ai une infinité de complimens à vous faire. Je vois tous les jours votre

petite, je veux qu'elle ſoit droite, voilà mon ſoin : cela ſeroit plaiſant d'être votre fille & de M. de Grignan, & qu'elle ne fût pas bien faite ; je ſuis habile, j'ai même des précautions inutiles.

LETTRE XXI.

A LA MÊME.

Vendredi 20 février 1671.

Je vous avoue que j'ai une extraordinaire envie de ſavoir de vos nouvelles : ſongez, ma chere fille, que je n'en ai point eu depuis la Palice ; je ne ſais rien du reſte de votre voyage juſqu'à Lyon, ni de votre route juſqu'en Provence ; je ſuis bien aſſurée qu'il me viendra des lettres ; je ne doute point que vous ne m'ayez écrit ; mais je les attends, & je ne les ai pas : il faut ſe conſoler, & s'amuſer en vous écrivant. Vous ſaurez qu'avant-hier au ſoir mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges, où nous faiſons nos paquets les jours d'ordinaire, je ſongai à me coucher ; cela n'eſt pas extraordinaire ; mais ce qui l'eſt beaucoup, c'eſt qu'à trois heures après minuit, j'entendis crier au voleur, au feu, & ces cris ſi près de moi & ſi redoublés, que je ne doutai

point que ce ne fût ici ; je crus même entendre qu'on parloit de ma pauvre petite-fille, je m'imaginai qu'elle étoit brûlée : je me levai dans cette crainte ſans lumiere avec un tremblement qui m'empêchoit quaſi de me ſoutenir. Je courus à ſon appartement, qui eſt le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité ; mais je vis la maiſon de Guitaut toute en feu ; les flammes paſſoient par-deſſus la maiſon de Madame de Vauvineux : on voyoit dans nos cours, & ſur-tout chez M. Guitaut, une clarté qui faiſoit horreur : c'étoient des cris, c'étoit une confuſion, c'étoit un bruit épouvantable des poutres & des ſolives qui tomboient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au ſecours : M. de Guitaut m'envoya une caſſette de ce qu'il y a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, & puis je voulus aller dans la rue pour béer comme les autres ; j'y trouvai Monſieur & Madame de Guitaut quaſi nuds ; Madame de Vauvineux, l'Ambaſſadeur de Veniſe, tous ſes gens, la petite de Vauvineux (1) qu'on portoit toute endormie chez l'Ambaſſa-

(1) Charlotte-Eliſabeth de Cochefilet, mariée en 1679 à Charles de Rohan, prince de Guémené, duc de Montbaſon.

deur, plusieurs meubles & vaisselles d'argent qu'on sauvoit chez lui. Madame de Vauvineux faisoit démeubler : pour moi, j'étois comme dans une isle ; mais j'avois grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Guêton & son frere donnoient de très-bon conseils ; nous étions dans la consternation : le feu étoit si allumé, qu'on n'osoit en approcher, & l'on n'espéroit la fin de cet embrasement, qu'avec la fin de la maison de ce pauvre Guitaut : il faisoit pitié, il vouloit aller sauver sa mere qui brûloit au troisieme étage, sa femme s'attachoit à lui, & le retenoit avec violence ; il étoit entre la douleur de ne pas secourir sa mere, & la crainte de blesser sa femme grosse de cinq mois ; enfin il me pria de tenir sa femme ; je le fis ; il trouva que sa mere avoit passé au travers de la flamme, & qu'elle étoit sauvée. Il voulut aller retirer quelques papiers ; il ne put approcher du lieu où ils étoient : enfin, il revint à nous dans cette rue, où j'avois fait asseoir sa femme : des Capucins pleins de charité & d'adresse, travaillerent si bien, qu'ils couperent le feu. On jetta de l'eau sur le reste de l'embrasement, & enfin le combat finit, faute de combattans, c'est-à-dire, après que le premier & le second étage de l'anti-

chambre, & de la petite chambre, & du cabinet, qui ſont à main droite du ſallon, eurent été abſolument conſumés. On appella bonheur ce qui reſtoit de la maiſon, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte : car on compte de faire rebâtir cet appartement qui étoit peint & doré. Il y avoit pluſieurs beaux tableaux à M. le Blanc, à qui eſt la maiſon : il y avoit auſſi pluſieurs tables, miroirs, mignatures, meubles, tapiſſeries. Ils ont un grand regret à des lettres ; je me ſuis imaginée que c'étoient des lettres de M. le Prince. Cependant vers les cinq heures du matin, il fallut ſonger à Madame de Guitaut ; je lui offris mon lit ; mais Madame Guêton la mit dans le ſien, parce qu'elle a pluſieurs chambres meublées. Nous la fîmes ſaigner, nous envoyâmes querir *Boucher* : il craint bien que cette grande émotion ne lui cauſe une fauſſe couche. Elle eſt donc chez cette pauvre Madame Guêton ; tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'étoit mis à cette maiſon ; on n'en ſait rien, il n'y en avoit point dans l'appartement où il a pris ; mais ſi on avoit pu rire dans une ſi triſte occaſion, quels portraits n'auroit-on pas faits de l'état où nous étions tous ? Guitaut étoit nud en

chemiſe avec des chauſſes ; Madame de Guitaut étoit nues jambes, & avoit perdu une de ſes pantoufles ; Madame de Vauvineux étoit en petite jupe ſans robe de chambre ; tous les valets, tous les voiſins en bonnets de nuit : l'Ambaſſadeur étoit en robe de chambre & en perruque, & conſerva fort bien la gravité de la *Séréniſſime ;* mais ſon Sécrétaire étoit admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule, vraiment celle-ci étoit bien autre choſe, on la voyoit toute entiere : elle eſt blanche, graſſe, potelée, & ſur-tout ſans aucune chemiſe : car le cordon qui la devoit attacher, avoit été perdu à la bataille ; voilà les triſtes nouvelles de notre quartier. Je prie *Deville* (2) de faire tous les ſoirs une ronde, pour voir ſi le feu eſt éteint par-tout ; on ne ſauroit avoir trop de précautions pour éviter ce malheur. Je ſouhaite que l'eau vous ait été favorable ; en un mot, je vous ſouhaite tous les biens, & je prie Dieu qu'il vous garantiſſe de tous maux.

M. de Ventadour devoit être marié jeudi, c'eſt-à-dire, hier ; il a la fievre : la maréchale de la Motte a perdu pour cinq cens écus de poiſſon. L'autre jour à table

(2) Maitre d'hôtel de M. de Grignan.

chez M. du Mans, Courcelles dit qu'il avoit deux bosses à la tête, qui l'empêchoient de mettre une perruque : cette sottise nous fit tous sortir de table, avant qu'on eût achevé de manger du fruit, de peur d'éclater à son nez : un peu après d'Olonne arriva : Monsieur de la R. F. me dit : Madame, ils ne peuvent pas tenir tous deux dans cette chambre, & en effet Courcelles sortit.

Voilà bien des bagatelles, ma chere enfant ; mais toujours vous dire que je vous aime, que je ne songe qu'à vous, que je ne suis occupée que de ce qui vous touche, que vous êtes le charme de ma vie, que jamais personne n'a été aimée si chérement que vous, cette répétition vous ennuieroit.

LETTRE XXII.

A LA MÊME.

Mercredi 25 février 1671.

Je n'ai point encore reçu une lettre que je suis persuadée que vous m'avez écrite de Lyon avant que d'en partir ; je croirai difficilement qu'ayant pu m'écrire, & ayant écrit à M. de Coulanges, vous m'ayez oubliée ; je fais un grand bruit

pour retrouver ce paquet. J'ai reçu la premiere lettre que vous m'écrivîtes le lendemain que vous y fûtes arrivée. Je ne ſuis pas encore à l'épreuve de tout ce que vous me mandez; j'ai tranſi de vous voir paſſer de nuit cette montagne (1), que l'on ne paſſe jamais qu'entre deux ſoleils, & en litiere; je ne m'étonne pas ſi vos parties nobles ont été ſi culbutées. M. de Coulanges avoit mandé au ſecretaire de M. du Gué (2), qu'on envoyât une litiere à Rouane; ſi vous aviez écrit un mot du jour que vous croyiez arriver, vous l'auriez trouvée infailliblement. Jamais perſonne comme vous ne s'eſt conduite comme vous avez fait, & jamais auſſi on n'a laiſſé mourir de faim une pauvre femme; la prévoyance de la fourmi nous apprend qu'il faut faire des proviſions où l'on en trouve, pour quand on n'en trouve point. Ma chere enfant, comme vous avez été traitée! Si j'avois été là, il n'en

(1) La montagne de Tarare eſt ſur le grand chemin de Rouanne à Lyon; elle étoit autrefois très-difficile à paſſer; mais depuis quelques années, par les grands travaux qu'on y a faits, les voyageurs la paſſent avec moins d'incommodité.

(2) M. du Gué-Bagnols, intendant de Lyon, beau-pere de M. de Coulanges.

eût

eût pas été de même, & je n'aurois pas pris votre courage pour de la force, comme on a fait. L'aventure de Madame Robinet (3) m'auroit bien appris à ne pas vous consulter sur ce qui regarde votre personne. En un mot, vos fatigues ont été grandes; il n'en est plus question présentement; mais tout ce qui vous touche ne me passe pas légérement dans l'esprit. J'écris au coadjuteur sur sa bonne tête, qu'il vous montre ma lettre; en voilà une de Guitaut, qui vous réjouira. J'ai fait vos complimens à Mesdames de Villars & de Saint-Géran : la premiere vous aime tendrement, elle vous écrira. Faites mention dans vos lettres de ma tante, de la Troche & de la Vauvinette, & de la d'Escars; tout cela ne parle que de vous. Madame du Gué a mandé à M. de Coulanges que vous êtes belle comme un ange; elle est charmée de vous & de vos politesses; elle mande qu'elle vous a mise dans votre bateau par un tems & par un calme admirables; tout cela me donne de l'espérance; mais je ne serai tranquille qu'en apprenant que vous êtes arrivée à Arles. J'espere que Ripert vous aura fait descendre aux endroits périlleux; pour seigneur

(3) Voyez la lettre du 19 novembre 1670.

Corbeau (4), je ne m'y fie plus. Je n'ai point ſur le cœur de m'être divertie, ni même de m'être diſtraite pendant votre voyage; je vous ai ſuivie pas à pas; & quand vous étiez mal, je n'ai point été en repos. Je vous ſuis auſſi fidelle ſur l'eau que ſur la terre. Nous avons compté vos journées; il nous ſemble que vous arrivâtes dimanche à Arles. M. de la R. F. dit que je contente ſon idée ſur l'amitié avec toutes ſes circonſtances & dépendances. Il a eu encore des converſations avec *Melluſine*, qui ſont incomparables; on ne peut les écrire, mais en gros elles ſont comme vous les ſouhaitez. Votre enfant embellit tous les jours, elle rit, elle connoît; j'en prends beaucoup de ſoin. *Pecquet* vient voir la nourrice très-ſouvent; je ne ſuis point ſi ſotte ſur cela que vous penſez; je fais comme vous, quand je ne me fie à perſonne, je fais des merveilles. Votre frere revint avant-hier, je ne l'ai quaſi pas vu; il eſt à Saint-Germain; ſes yeux ſe portent bien; il nous faiſoit peur de ſa ſanté, parce qu'il s'ennuyoit à Nanci depuis le départ de Madame *Madruche*.

Je reçois donc votre lettre du mercre-

(4) M. le coadjuteur d'Arles.

di, que vous m'écrivîtes de Lyon un peu à la hâte ; mais cela fait plaisir ; il en coûte des renouvellemens de tendresse dont on est fort aise : je ne comprends point ceux qui veulent les éviter. Vous alliez vous embarquer, ma chere fille ; je recevrai de vos lettres de tous les endroits d'où vous pourrez m'écrire ; j'en suis persuadée. Mon Dieu ! que j'ai envie de savoir de vos nouvelles, & que vous m'êtes chere !

Le comte de Saint-Paul est présentement M. de Longueville ; son frere lui fit la donation de tout son bien lundi au soir, c'est environ trois cents mille livres de rente ; tous ses meubles, toutes ses pierreries, l'hôtel de Longueville ; en un mot, c'est le plus grand parti de France ; si Madame de Marans peut l'épouser, elle fera une très-bonne affaire. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan ; je ne fais point de réponse à sa derniere lettre ; a-t-il besoin de quelque chose, puisque vous êtes avec lui ? M. Vallot (5) est mort ce matin.

(5) Premier médecin du Roi.

LETTRE XXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 février 1671.

RIEN ne dure cette année jusqu'à la mort de M. Vallot que je vous reprends ; il se porte bien ; & au lieu de mourir, comme on me l'avoit dit, il a pris une pilule qui l'a ressuscité. Il a dit au Roi que le plus habile homme qu'il connût pour la médecine c'étoit M. du Chesnai du Mans. Madame de Mazarin partit il y a deux jours pour Rome ; M. de Nevers n'y doit aller que cet été avec sa femme. M. de Mazarin se plaignit au Roi qu'on envoyât sa femme à Rome sans son consentement ; que c'étoit une chose inouie qu'on ôtât ainsi une femme de la domination de son mari, & qu'on lui fît donner vingt-quatre mille livres de pension par an, & douze mille francs présentement pour un voyage qu'il n'approuvoit point, & qui le déshonoroit. Sa Majesté l'écouta ; mais tout étant reglé, & le voyage résolu, il n'en fut autre chose. Pour Madame de Mazarin, sur tout ce qu'on lui disoit ici pour l'obliger de se remettre avec son mari, elle répondoit tou-

jours en riant, comme pendant la guerre civile : *point de Mazarin, point de Mazarin.*

A l'égard de Madame de la Valiere, nous sommes au déſeſpoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot; mais elle eſt à la cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis long-tems; il faut vous réſoudre à l'y laiſſer. On appelle le Duc de Longueville l'abbé d'Orléans, & le comte de Saint-Paul duc de Longueville. M. de Duras a cette année, pendant le voyage de Flandre, le même commandement général qu'avoit M. de Lauzun l'année paſſée, & d'autant plus beau qu'il y avoit une fois plus de troupes. Le Roi a donné à Mademoiſelle de la Motte, fille de la Reine, deux cens mille francs; elle trouvera bientôt parti. M. de Lauzun a refuſé le bâton de maréchal de France que le Roi vouloit lui donner; il a dit qu'il ne le méritoit pas; & que s'il avoit ſervi, ce ſeroit un honneur qu'il tiendroit fort cher; mais qu'il ne vouloit l'avoir que par le bon chemin. D'Hacqueville, par ſes ſoins, a fait avoir à M. le cardinal de Retz ſix mille livres de rente ſur le même fonds qu'on a donné au cardinal de Bouillon, hormis qu'il n'en a pas l'obligation à MM. du clergé.

LETTRE XXIV.

A LA MÊME,

A Paris, vendredi au soir 27 février 1671.

Le Rhône, ma chere fille, me tient fort au cœur; je crois que vous êtes arrivée heureusement, mais j'aimerois bien à le savoir par vous; j'attends cette nouvelle avec une impatience digne de tout le reste. Il nous semble que vous arrivâtes samedi à Arles; il nous semble que M. de Grignan est venu au-devant de vous au Saint-Esprit; il nous semble qu'il a été ravi de vous revoir & de vous r'avoir; il nous semble que ce fut mercredi que vous fîtes votre entrée à Aix; & puis il nous semble que vous êtes bien lasse. Reposez-vous, au nom de Dieu, tenez-vous au lit, restaurez-vous, & contez-moi bien l'état où vous êtes. Savez-vous que votre souvenir fait ici la fortune de ceux que vous en favorisez? Les autres languissent après. Le petit mot pour ma tante ne peut se payer; on est encore fort loin de vous oublier. On m'a tantôt dit mille horreurs de cette montagne de Tarare; que je la hais! Il y a un autre certain chemin où la roue est en l'air, & l'on tient le carrosse

par l'impériale ; je ne soutiens pas cette idée ; mais il n'est plus question de tout cela.

Réponse à la lettre de Vienne.

Je la reçois présentement cette aimable lettre ; ne voyez-vous point comment je la reçois, & avec quelle tendresse je la lis ? Je crois que vous ne me demandez pas que je puisse être de sang-froid dans cette occasion. Il est vrai que la dignité de beauté où vous avez été élevée n'est pas d'une petite fatigue ; si vous n'étiez point belle, vous vous reposeriez : il faut choisir. Votre paresse me fait peur, ne la croyez pas sur ce choix ; il n'y a rien de si aimable que d'être belle, c'est un présent de Dieu qu'il faut conserver. Vous savez comme j'aime votre beauté, mon amour-propre m'y fait prendre intérêt ; je vous la recommande pour l'amour de moi. Il me semble qu'on va bien me trouver habile en Provence d'avoir fait un si joli visage, & si doux, & si régulier. Vous êtes fâchée que votre nez ne soit pas de travers ; & moi qui suis rangée, j'en suis ravie ; je ne comprends pas ce que peuvent faire avec moi mes paupieres bigarrées. Mais ne croyez-vous point que M. de Coulanges & moi nous sommes for-

ciers de deviner tout ce que vous faites ? Vous n'êtes point surprise des bords de votre Rhône ; vous les trouvez beaux, & ce fleuve n'est composé que d'eau comme les autres ; pour moi, j'en ai une idée extraordinaire, il me semble qu'on devroit dire :

Mille sources de sang forment cette riviere,
Qui traînant des corps morts & de vieux ossemens,
Au lieu de murmurer fait des gémissemens (1).

Langlade vous rendra compte de sa visite chez *Melluſine ;* en attendant, je puis vous dire que ce qu'il avoit à faire n'étoit autre chose que d'avoir le plaisir de lui laver sa cornette ; il l'a fait plus volontiers qu'un autre. Elle est, je vous assure, bien mortifiée & bien décontenancée : je la vis l'autre jour ; elle n'a pas le mot à dire. Votre absence a renouvellé la tendresse de tous vos amis ; mais il faut que cette absence ne soit pas infinie ; & quelque aversion que vous ayiez pour les fatigues d'un long voyage, vous ne devez songer qu'à vous mettre en état de les recommencer. J'ai dit à M. de la R. F. ce

(1) Vers de l'abbé de Cerisi, dans son *Temple de la mort.*

que

que vous trouvez des fatigues des autres, & l'application que vous en faites; il m'a chargée de mille amitiés pour vous; mais d'un si bon ton, & accompagnées de si agréables louanges, qu'il mérite d'être aimé de vous.

Je ferai vos complimens à Madame de Villars. Il y a presse à être nommé dans mes lettres: je vous remercie d'avoir fait mention de Brancas. Vous aurez vu votre tante (2) au Saint-Esprit, & vous aurez été reçue comme une reine. Ma fille, je vous conjure de me bien mander tout cela, & de me parler de M. de Grignan & de M. d'Arles (3). Vous savez que nous avons reglé que l'on hait autant les détails des personnes qui sont indifférentes, qu'on les aime de celles qui ne le sont pas; c'est à vous à deviner de quel nombre vous êtes auprès de moi. Mascaron, Bourdaloue me donnent tour à tour des plaisirs & des satisfactions qui doivent pour le moins me rendre sainte; dès que j'entends quelque chose de beau je vous souhaite; vous avez

(2) Anne d'Ornano, femme de François de Lorraine, comte d'Harcourt, & sœur de Marguerite d'Ornano, mere de M. de Grignan.

(3) François Adhémar de Monteil, archevêque d'Arles, commandeur des ordres du Roi, oncle de M. de Grignan.

part à tout ce que je penſe : j'admire en moi les effets naturels d'une extrême amitié. Je vous embraſſe tendrement, embraſſez-moi auſſi ; une petite amitié à mon coadjuteur ; pour M. de Grignan, il me ſemble qu'il eſt ſi glorieux de vous avoir qu'il n'écoute plus perſonne.

LETTRE XXV.

A LA MÊME.

A Paris, mardi 3 mars 1671.

Si vous étiez ici, ma chere enfant, vous vous moqueriez de moi : j'écris de proviſion ; mais c'eſt par une raiſon bien différente de celle que je vous donnois un jour, pour m'excuſer d'avoir écrit à quelqu'un une lettre qui ne devoit partir que dans deux jours ; c'étoit parce que je ne me ſouciois guères de lui, & que dans deux jours je n'aurois pas autre choſe à lui dire. Voici tout le contraire ; c'eſt que je me ſoucie beaucoup de vous, que j'aime à vous entretenir à toute heure, & que c'eſt la ſeule conſolation que je puiſſe avoir préſentement. Je ſuis aujourd'hui toute ſeule dans ma chambre par l'excès de ma mauvaiſe humeur. Je ſuis laſſe de tout, je me ſuis fait un plaiſir de dîner

ici, & je m'en fais un de vous écrire hors de propos; mais, hélas! vous n'avez pas de ces ſortes de loiſirs. J'écris tranquillement, & je ne comprends pas que vous puiſſiez lire de même: je ne vois pas un moment où vous ſoyez à vous; je vois un mari qui vous adore, qui ne peut ſe laſſer d'être auprès de vous, & qui peut à peine comprendre ſon bonheur; je vois des harangues, des infinités de complimens, de viſites; on vous fait des honneurs extrêmes; il faut répondre à tout cela, vous êtes accablée; moi-même ſur ma petite boule je n'y ſuffirois pas. Que fait votre pareſſe pendant tout ce tracas? Elle ſouffre, elle ſe retire dans quelque petit cabinet, elle meurt de peur de ne plus retrouver ſa place; elle vous attend dans quelque moment perdu, pour vous faire au moins ſouvenir d'elle, & vous dire un mot en paſſant. Hélas! dit-elle, m'avez-vous oubliée? Songez que je ſuis votre plus ancienne amie; celle qui ne vous a jamais abandonnée, la fidele compagne de vos plus beaux jours; que c'eſt moi qui vous conſolois de tous les plaiſirs, & qui même quelquefois vous les faiſois haïr; qui vous ai empêchée de mourir d'ennui, & en Bretagne, & dans votre groſſeſſe: quelquefois votre mere troubloit nos plaiſirs;

mais je ſavois bien où vous reprendre; préſentement je ne ſais plus où j'en ſuis; les honneurs & les repréſentations me feront périr, ſi vous n'avez ſoin de moi. Il me ſemble que vous lui dites en paſſant un petit mot d'amitié; vous lui donnez quelque eſpérance de vous poſſéder à Grignan; mais vous paſſez vîte, & vous n'avez pas le loiſir d'en dire davantage. Le devoir & la raiſon ſont autour de vous, & ne vous donnent pas un moment de repos; moi-même qui les ai toujours tant honorés, je leur ſuis contraire, & ils me le ſont; le moyen qu'ils vous laiſſent lire de telles lanterneries? Je vous aſſure, ma chere enfant, que je ſonge à vous continuellement, & je ſens tous les jours ce que vous me dîtes une fois, qu'il ne falloit point appuyer ſur les penſées: ſi l'on ne gliſſoit pas deſſus, on ſeroit toujours en larmes, c'eſt-à-dire, moi. Il n'y a lieu dans cette maiſon qui ne me bleſſe le cœur; toute votre chambre me tue: j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu pour rompre un peu la vue; la fenêtre de ce degré, par où je vous vis monter dans le caroſſe de d'Hacqueville, & par où je vous rappellai, me fait peur, quand je penſe combien alors j'étois capable de m'y jetter: car je ſuis folle quel-

quefois : ce cabinet où je vous embraſſai ſans ſavoir ce que je faiſois ; ces capucins, où j'allai entendre la meſſe ; ces larmes qui tomboient de mes yeux à terre, comme ſi c'eût été de l'eau qu'on eût répandue ; Sainte-Marie, Madame de la Fayette, mon retour dans cette maiſon, votre appartement, la nuit, le lendemain, & votre premiere lettre, & toutes les autres, & encore tous les jours, & tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes ſentimens ; ce pauvre d'Hacqueville eſt le premier, je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc où j'en reviens : il faut gliſſer ſur tout cela, & ſe bien garder de s'abandonner à ſes penſées & aux mouvemens de ſon cœur : j'aime mieux m'occuper de la vie que vous faites maintenant ; cela me fait une diverſion, ſans m'éloigner pourtant de mon ſujet & de mon objet, qui eſt ce qui s'appelle poétiquement l'objet aimé. Je ſonge donc à vous, & je ſouhaite toujours de vos lettres ; quand je viens d'en recevoir, j'en voudrois bien encore. J'en attends préſentement, & je reprendrai ma lettre, quand j'aurai reçu de vos nouvelles. J'abuſe de vous, ma très-chere, j'ai voulu aujourd'hui me permettre cette lettre d'avance ; mon cœur

en avoit beſoin, je n'en ferai pas une coutume.

LETTRE XXVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 4 mars 1671.

Ah! ma fille, quelle lettre! quelle peinture de l'état où vous avez été! & que je vous aurois mal tenu ma parole, ſi je vous avois promis de n'être point effrayée d'un ſi grand péril! Je ſais bien qu'il eſt paſſé; mais il eſt impoſſible de ſe repréſenter votre vie ſi proche de ſa fin, ſans frémir d'horreur, & M. de Grignan vous laiſſe conduire la barque; & quand vous êtes téméraire, il trouve plaiſant de l'être encore plus que vous; au lieu d'attendre que l'orage ſoit paſſé, il veut bien vous expoſer: ah, mon dieu! qu'il eût été bien mieux d'être timide, & de vous dire que ſi vous n'aviez point de peur, il en avoit, lui, & ne ſouffriroit point que vous traverſaſſiez le Rhône par un temps comme celui qu'il faiſoit! Que j'ai de peine à comprendre ſa tendreſſe en cette occaſion! ce Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on auroit tort de paſſer en prenant de loin toutes

ſes meſures, un tourbillon de vent vous jette violemment ſous une arche; & quel miracle que vous n'ayez pas été briſés & noyés dans un moment! Je ne ſoutiens pas cette penſée; j'en friſſonne, & je m'en ſuis réveillée avec des ſurſauts dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Trouvez vous toujours que le Rhône ne ſoit que de l'eau? De bonne foi, n'avez-vous point été effrayée d'une mort ſi proche & ſi inévitable? Une autre fois ne ſerez-vous point un peu moins haſardeuſe? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers auſſi terribles qu'ils le ſont? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en eſt reſté: je crois du moins que vous avez rendu graces à Dieu de vous avoir ſauvée. C'eſt à M. de Grignan que je m'en prends: le coadjuteur a bon temps; il n'a été grondé que pour la montagne de Tarare; elle me paroît préſentement comme les pentes de Nemours. M. *Buſche* m'eſt venu voir tantôt; j'ai penſé l'embraſſer, en ſongeant comme il vous a bien menée; je l'ai fort entretenu de vos faits & de vos geſtes, & puis je lui ai donné dequoi boire un peu à ma ſanté. Cette lettre vous paroîtra bien ridicule; vous la recevrez dans un temps où vous ne ſongerez plus au pont d'Avignon: faut-

il que j'y pense, moi, préſentement ? C'eſt le malheur des commerces ſi éloignés; il faut s'y réſoudre, & ne pas même ſe révolter contre cet inconvénient; cela eſt naturel, & la contrainte ſeroit trop grande d'étouffer toutes ſes penſées; il faut entrer dans l'état naturel, où l'on eſt en répondant à une choſe qui tient au cœur : vous ſerez donc obligée de m'excuſer ſouvent. J'attends des relations de votre ſéjour à Arles; je ſais que vous y aurez trouvé bien du monde. Ne m'aimez-vous point de vous avoir appris l'Italien? Voyez comme vous vous en êtes bien trouvée avec ce vice-légat. Ce que vous dites de cette ſcene eſt excellent; mais que j'ai peu gouté le reſte de votre lettre ! Je vous épargne mes éternels *recommencemens* ſur ce pont d'Avignon, je ne l'oublierai de ma vie.

LETTRE XXVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 6 mars 1671.

Il eſt aujourd'hui le 6 de mars; je vous conjure de me mander comment vous vous portez : ſi vous vous portez bien, vous êtes malade; mais ſi vous êtes ma-

lade, vous vous portez bien. Je ſouhaite, ma fille, que vous ſoyez malade, afin que vous ayez de la ſanté au moins pour quelque temps : voilà une énigme bien difficile à comprendre & à deviner ; j'eſpere que vous me l'expliquerez. Vous me faites une relation divine de votre entrée dans Arles ; mais il me ſemble que vous auriez grand beſoin de vous repoſer un peu : vous avez toute la fatigue de votre voyage à digérer ; quel temps prendrez-vous pour cela ? Vous êtes-là comme la Reine ; elle ne ſe repoſe jamais, elle eſt toujours comme vous êtes depuis quelque temps ; il faut donc prendre ſon eſprit, & avoir patience au milieu de toutes vos cérémonies. Je ſuis perſuadée que M. de Grignan eſt bien charmé de la reception qu'on vous fait : vous ne me parlez guère de lui, & c'eſt de ce détail que je ſerois curieuſe. Je crois que le coadjuteur a été noyé ſous le pont d'Avignon. Ah, mon dieu ! cet endroit eſt encore bien noir dans ma tête. Dites-moi ſi cette expérience ne vous fera point un peu moins hardie ; il faut qu'il vous en coute toujours, témoin votre premiere groſſeſſe ; il a penſé m'en couter bien cher cette fois, auſſi-bien qu'à vous. Voilà le Rhône paſſé ; mais j'ai peur que vous ne vouliez tâter

de quelque précipice, & que perſonne ne vous en empêche : ma chere fille, ayez pitié de moi, ſi vous n'avez pitié de vous. Le cocher de Madame de Caderouſſe fait aſſez ſouvenir de celui du cardinal de Retz. Ah! M. *Buſche*, que vous êtes divin! je vous ai conté comme je l'avois bien reçu. Je ſuis perſuadée que cette pauvre Caderouſſe mourra bientôt : à peine ſait-on ici ſi elle eſt morte ou vive; j'en dirai des nouvelles, ſi on veut les écouter. Corbinelli m'écrit des merveilles de vous; mais ce qui le charme, c'eſt qu'il croit & qu'il voit que vous m'aimez : il a tant d'amitié pour moi, qu'il eſt ravi que l'on ſoit dans ſon goût. Mais que je le trouve heureux de vous voir, de vous toucher, d'écrire auprès de vous! Je crois que vous aurez eu auſſi quelque joie de voir un de mes amis, & qui eſt le vôtre ſi véritablement.

Monſieur DE SÉVIGNÉ.

Dans l'intervalle des deux repriſes, je vous dirai que je ſors d'une ſymphonie charmante, compoſée des deux Camus & d'Ytier. Vous ſavez que l'effet ordinaire de la muſique eſt d'attendrir; quoique je n'aie pas beſoin de l'éprouver ſur votre ſujet, elle n'a pas laiſſé de renouveller

mille choſes, que le temps qu'il y a que nous ſommes ſéparés, devroit avoir amorties. Mais ſavez-vous en quelle compagnie j'étois ? C'étoit Mademoiſelle de l'Enclos, Madame de la Sabliere, Madame de Salins, Mademoiſelle de Fiennes, Madame de Montſoreau, & le tout chez Mademoiſelle de Rémond. Après cela, ſi vous ne me trouvez pas joli garçon, vous aurez tort; car vous n'avez pas les mêmes raiſons qu'elles, & vous ne voyez pas d'où vous êtes ma perruque noire, qui me rend effroyable; j'en aurai demain une autre, qui les raſſurera, & qui me rendra un *Cavaliere Garbato*. Adieu, vous ſoyez la bien échappée des périls du Rhône, & la bien reçue dans votre royaume d'Arles. A propos, j'ai fait tranſir M. de Condom (1) ſur le récit de votre aventure; il vous aime toujours de tout ſon cœur.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Nous ſommes en peine de ſavoir ſi vous riez quand on vous harangue; c'eſt une incommodité à quoi je craignois que vous ne fuſſiez ſujette. Si vous faites auſſi-bien que vous dites, ils ſont fort bien de vous

(1) M. Boſſuet, depuis évêque de Meaux.

adorer. Le nombre de ceux qui me font des complimens, & qui me prient de vous en faire, & qui me demandent de vos nouvelles, eſt infini; j'aurois le viſage auſſi las que vous, ſi je les embraſſois tous. Je ferai part à Brancas de vos relations. Le pere Bourdaloue a prêché ce matin au-delà de tous les plus beaux ſermons qu'il ait jamais faits. La cour va & vient à Verſailles: M. le Dauphin & M. d'Anjou ſe portent mieux; voilà de belles nouvelles. Madame de la Fayette, & tout ce qui eſt ordinairement chez elle, vous font ſouvenir de l'amitié qu'ils ont pour vous, & vous prient d'en avoir un peu pour eux. Madame de la Fayette dit qu'elle aimeroit fort à jouer le rôle que vous jouez, quand ce ne ſeroit que pour changer; vous ſavez comme elle eſt quelquefois laſſe de la même choſe. M. d'Uſez (2) eſt ravi des honneurs qu'on vous rend; il eſt perſuadé, comme les autres, que depuis Saint-Trophime, (3) il n'y a point eu de niece pareille à vous. Madame de Tourville eſt morte, la Gouville pleure fort bien. Madame la Princeſſe (4) eſt à

(2) Jacques Adhémar de Monteil, évêque d'Uſez, oncle de M. de Grignan.

(3) Premier évêque d'Arles.

(4) Claire-Clémence de Maillé-Brézé, femme de Louis de Bourbon, prince de Condé.

Châteauroux *ad multos annos.* Votre fille eſt jolie, je l'aime, & j'en ai beaucoup de ſoin.

LETTRE XXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 11 mars 1671.

Je n'ai point encore reçu vos lettres; j'en aurai peut-être avant que de fermer celle-ci: ſongez, ma chere enfant, qu'il y a huit jours que je n'ai eu de vos nouvelles; c'eſt un ſiecle pour moi. Vous étiez à Arles; mais je ne ſais rien par vous de votre arrivée à Aix. Il me vint hier un gentilhomme (1) de ce pays-la, qui étoit préſent à cette arrivée, & qui vous a vu jouer à petite prime avec Vardes, Bandol & un autre; je voudrois pouvoir vous dire comme je l'ai reçu, & ce qu'il m'a paru de vous avoir vue jeudi dernier. Vous admiriez tant l'abbé de Vins d'avoir pu quitter M. de Grignan; j'admire bien plus celui-ci de vous avoir quittée: il m'a trouvée avec le pere Maſcaron, à qui je donnois un très-beau dîner; comme il prêche à ma paroiſſe, & qu'il

(1) M. de Julianis.

vint me voir l'autre jour, j'ai penſé que cela étoit d'une vraie petite dévote de lui donner un repas; il eſt de Marſeille, & a trouvé fort bon d'entendre parler de Provence. J'ai ſu encore par d'autres voies, que vous avez eu trois ou quatre démêlés à votre avénement: ma fille, on ne parvient point à ne point avoir de ces malheurs en Province; mais comme il n'y a peut être rien de vrai dans ce qu'on m'a conté, j'attendrai que vous m'en parliez, avant que de vous dire mon avis ſur ce ſujet. J'ai demandé à ce gentilhomme ſi vous n'étiez point bien fatiguée, il m'a dit que vous étiez très-belle; mais vous ſavez que mes yeux pour vous ſont plus juſtes que ceux des autres: je pourrois bien vous trouver abattue & fatiguée au travers de leurs approbations. J'ai été enrhumée ces jours-ci, & j'ai gardé ma chambre; preſque tous vos amis ont pris ce temps-là pour venir me voir; l'abbé Têtu (2) m'a fort priée de le diſtinguer

(2) Jacques Têtu, abbé de Belval, auteur *des ſtances chrétiennes ſur divers paſſages de l'écriture-ſainte & des Peres.* Il étoit de l'académie françoiſe. Il ne faut pas le confondre avec un autre abbé Têtu qui étoit auſſi de l'académie françoiſe, & dont il n'eſt jamais queſtion dans les lettres de Madame de Sévigné.

en vous écrivant. Je n'ai jamais vu une perſonne abſente être ſi vive dans tous les cœurs ; c'étoit à vous qu'étoit réſervé ce miracle : vous ſavez comme nous avons toujours trouvé qu'on ſe paſſoit bien des gens ; on ne ſe paſſe point de vous ; ma vie eſt employée à parler de vous ; ceux qui m'écoutent le mieux, ſont ceux que je cherche le plus : n'allez point craindre que je ſois ridicule ; car outre que le ſujet ne l'eſt pas, c'eſt que je connois parfaitement bien, & les gens, & le lieu, & ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut taire. Je dis un peu de bien de moi en paſſant, j'en demande pardon au Bourdaloue & au Maſcaron ; j'entends tous les matins, ou l'un, ou l'autre : un demi-quart des merveilles qu'ils diſent, devroit faire une ſainte.

Je vous avoue, de bonne foi, ma petite, que je ne puis du tout m'accoutumer à vous ſavoir à deux cens lieues de moi ; je ſuis plus touchée que je ne l'étois, lorſque vous étiez en chemin ; je repleure ſur nouveaux frais ; je ne vois goutte dans votre cœur ; je me repréſente cent choſes déſagréables que je ne puis vous dire ; je ne vois pas même ce que penſe M. de Grignan ; & tout eſt brouillé, je ne ſais comment, dans ma tête. Je vous vois ac-

cablée d'honneurs, & d'honneurs qui tiennent fort au nom que vous portez; rien n'eſt plus grand, ni plus conſidéré; nulle famille ne peut être plus aimable; vous y êtes adorée, à ce que je crois, car le coadjuteur ne m'écrit plus; mais j'ignore comment vous vous portez dans tout ce tracas: c'eſt une ſorte de vie étrange que celle des provinces; on fait des affaires de tout. Je m'imagine que vous faites des merveilles, & je voudrois bien ſavoir ce que ces merveilles vous coutent, ſoit pour vous plaindre, ſoit pour ne vous plaindre pas.

Je reçois votre lettre, ma chere enfant, & j'y fais réponſe avec précipitation, parce qu'il eſt tard: cela me fait approuver les avances de proviſion. Je vois bien que tout ce qu'on m'a dit de vos aventures à votre arrivée, n'eſt pas vrai, j'en ſuis très-aiſe; ces ſortes de petits procès dans les villes de province, où l'on n'a rien autre choſe dans la tête, font une éternité d'éclairciſſemens, & c'eſt aſſez pour mourir d'ennui. Mais vous êtes bien plaiſante, Madame la Comteſſe, de montrer mes lettres; où eſt donc ce principe de cachoterie pour ce que vous aimez? Vous ſouvient-il avec quelle peine nous attrapions les dates de celles de M. de Grignan?

Vous

Vous penſez m'appaiſer par vos louanges, & me traiter toujours comme la gazette de Hollande ; je m'en vengerai. Vous cachez les tendreſſes que je vous mande, friponne ; & moi, je montre quelquefois, & à certaines gens, celles que vous m'écrivez. Je ne veux pas qu'on croie que j'ai penſé mourir, & que je pleure tous les jours, *pour qui ? pour une ingrate.* Je veux qu'on voie que vous m'aimez, & que ſi vous avez mon cœur tout entier, j'ai une place dans le vôtre. Je ferai tous vos complimens. Chacun me demande, ne ſuis-je point nommé ? & je dis, non pas encore, mais vous le ſerez. Par exemple, nommez-moi un peu M. d'Ormeſſon, & les mêmes ; il y a preſſe à votre ſouvenir ; ce que vous m'envoyez ici eſt tout auſſi-tôt enlevé ; ils ont raiſon, ma fille, vous êtes aimable, & rien n'eſt comme vous. Voilà du moins ce que vous cacherez ; car depuis Niobé (3), jamais une mere n'a parlé comme je fais. Pour M. de

(3) Niobé, enorgueillie de ſa fécondité, oſa préférer ſes enfans à ceux de Latone, qui en fut irritée au point de faire tuer, à coups de fleches, les quatorze enfans de Niobé par Apollon & par Diane, dont elle étoit mere. Niobé, outrée de la plus vive douleur, fut transformée en rocher. *Ovide, métam. liv. 6.*

Grignan, il peut bien s'assurer que si je puis quelque jour avoir sa femme, je ne la lui rendrai pas. Comment, ne pas me remercier d'un tel présent ! ne me point dire qu'il est transporté ! il m'écrit pour me la demander, & ne me remercie point quand je la lui donne. Je comprends pourtant qu'il peut fort bien être accablé ainsi que vous ; ma colere ne tient à guere, & ma tendresse pour vous deux tient à beaucoup. Tout ce que vous me mandez est très-plaisant ; c'est dommage que vous n'ayez eu le tems d'en dire davantage. Mon dieu, que j'ai d'envie de recevoir de vos lettres ! il y a déjà près d'une demie-heure que je n'en ai reçu. Je ne sais aucune nouvelle ; le Roi se porte fort bien ; il va de Versailles à Saint-Germain, & de Saint-Germain à Versailles ; tout est comme il étoit. La Reine fait souvent ses dévotions, & va au salut du saint-sacrement. Le pere Bourdaloue prêche ; bon dieu ! tout est au-dessous des louanges qu'il mérite. L'autre jour notre abbé eut un démêlé avant le sermon avec M. de Noyon (4), qui lui fit entendre qu'il devoit bien quitter sa place à un homme de

(4) François de Clermont-Tonnerre, évêque & comte de Noyon, pair de France, commandeur des ordres du Roi.

la maison de Clermont ; on a fort ri de ce titre pour avoir la place d'un abbé à l'église ; on a bien recompté là-dessus toutes les clefs de la maison de Tonnerre, & toute la science du prélat sur la *paitie.* Je dîne tous les vendredis chez le Mans (5) avec M. de la R. F. Madame de Brissac & Benserade, qui toujours y fait la joie de la compagnie. Si la Provence m'aime, je suis fort sa servante aussi ; conservez-moi l'honneur de ses bonnes graces ; je lui ferai mes complimens quand vous voudrez. Je vous ai donné un voyage, c'est à vous de le placer. Je ne dis rien à M. de Vardes ni à mon ami Corbinelli ; je les crois retournés en Languedoc. J'aime votre fille à cause de vous ; mes entrailles n'ont point encore pris le train des tendresses d'une grand'mere.

LETTRE XXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 19 Mars 1671.

Me voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire pai-

(5) Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, évêque du Mans, commandeur des ordres du Roi.

ſiblement ; rien ne m'eſt ſi agréable que cet état. J'ai dîné aujourd'hui chez Madame de Lavardin, après avoir été en Bourdaloue où étoient les meres de l'égliſe ; c'eſt ainſi que j'appelle les princeſſes de Conti & de Longueville. Tout ce qui étoit au monde étoit à ce ſermon ; & ce ſermon étoit digne de tout ce qui l'écoutoit. J'ai ſongé vingt fois à vous, & vous ai ſouhaitée autant de fois auprès de moi ; vous auriez été ravie de l'entendre, & moi encore plus ravie de vous le voir entendre. M. de la R. F. a reçu très-plaiſamment chez Madame de Lavardin le compliment que vous lui faites ; on a fort parlé de vous. M. d'Ambres y étoit avec ſa couſine de Briſſac ; il a paru s'intéreſſer beaucoup à votre prétendu naufrage ; on a parlé de votre hardieſſe ; M. de la R. F. a dit que vous aviez voulu paroître brave, dans l'eſpérance que quelque charitable perſonne vous en empêcheroit ; & que n'en ayant point trouvé, vous aviez dû être dans le même embarras que Scaramouche. Nous avons été voir à la foire une grande diableſſe de femme, plus grande que Riberpré de toute la tête ; elle accoucha l'autre jour de deux gros enfans qui vinrent de front, les bras aux côtés : c'eſt une grande femme tout à fait. J'ai été

faire des complimens pour vous à l'hôtel de Rambouillet ; on vous en rend mille. J'ai été chez Madame du Pui-du-Fou ; j'ai été, pour la troiſieme fois, chez Madame de Maillanes ; je me fais rire moi-même en obſervant le plaiſir que j'ai de faire toutes ces choſes. Au reſte, ſi vous croyez les filles de la Reine enragées, vous croyez bien. Il y a huit jours que Madame de Ludre, Coëtlogon & la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne qui étoit à Théobon ; cette petite chienne eſt morte enragée ; de ſorte que Ludre, Coëtlogon & Rouvroi ſont parties ce matin pour aller à Dieppe, & ſe faire jetter trois fois dans la mer. Ce voyage eſt triſte, Benſerade en étoit au déſeſpoir. Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été mordillée. La Reine ne veut pas qu'elle la ſerve, qu'on ne ſache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludre reſſemble à Andromede ? Pour moi, je la vois attachée au rocher, & Tréville ſur un cheval ailé qui tue le monſtre. *Ah, Zeſu ! Matame te Grignan, l'étranze ſoſe t'être zettée toute nue tans la mer* (1).

(1) Maniere de prononcer de Madame de Ludre.

Voilà bien des lanternes, & je ne ſais rien de vous ; vous croyez que je devine ce que vous faites ; mais j'y prends trop d'intérêt, & à votre ſanté, & à l'état de votre eſprit, pour vouloir me borner à ce que j'en imagine : les moindres circonſtances ſont cheres de ceux qu'on aime parfaitement, autant qu'elles ſont ennuyeuſes des autres ; nous l'avons dit mille fois, & cela eſt vrai. La Vauvineux vous fait cent complimens ; ſa fille a été bien malade ; Madame d'Arpajon l'a été auſſi : nommez-moi tout cela avec Madame de Verneuil à votre loiſir. Voilà une lettre de M. de Condom, qu'il m'a envoyée avec un billet fort joli. Votre frere entre ſous les loix de Ninon (2) ; je doute qu'elles lui ſoient bonnes ; il y a des eſprits à qui elles ne valent rien ; elle avoit gâté ſon pere, il faut le recommander à Dieu ; quand on eſt chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglemens ſans chagrin. Ah, Bourdaloue ! quelles divines vérités vous nous avez dites aujourd'hui ſur la mort ! Madame de la Fayette y étoit pour la premiere fois de ſa vie, elle étoit tranſportée d'admiration ; elle eſt ravie de

(2) Mademoiſelle de l'Enclos.

votre souvenir. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait : il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. Si vous êtes encore de l'humeur dont vous étiez à Sainte-Marie, & que vous gardiez mes lettres, voyez si vous n'avez pas reçu celle du 18 février.

Je vis hier une chose chez MADEMOISELLE, qui me fit plaisir. Madame de Gêvres arrive, belle, charmante & de bonne grace : je pense qu'elle s'attendoit que je lui dusse offrir ma place ; ma foi, je lui devois une incivilité de l'autre jour, je lui payai comptant, je ne branlai pas. MADEMOISELLE étoit au lit ; Madame de Gêvres a donc été contrainte de se mettre au-dessous de l'estrade : cela est fâcheux. On apporte à boire à MADEMOISELLE, il faut donner la serviette ; je vois Madame de Gêvres qui dégante sa main maigre ; je pousse Madame d'Arpajon, qui étoit au-dessus de moi ; elle m'entend, & se dégante ; & d'une très-bonne grace avance un pas, coupe la duchesse, & prend & donne la serviette. La duchesse en a eu toute la honte ; elle étoit montée sur l'estrade, elle avoit ôté ses gants, & tout cela pour voir donner la serviette de plus près par Madame d'Arpajon. Ma fille, je suis méchante, cela m'a réjouie ; c'est bien

employé ; a-t-on jamais vu accourir pour ôter à Madame d'Arpajon qui est dans la ruelle un petit honneur qui lui vient tout naturellement ? Madame de Puisieux s'en est épanoui la rate. MADEMOISELLE n'osoit lever les yeux, & moi j'avois une mine qui ne valoit rien. Après cela on m'a dit cent mille biens de vous, & MADEMOISELLE m'a commandé de vous dire qu'elle est fort aise que vous ne soyez point noyée, & que vous soyez en bonne santé.

Je vous donnerai ces deux livres de la Fontaine ; & quand vous devriez être en colere, je vous dirai qu'il y a des endroits jolis & d'autres ennuyeux ; on ne veut jamais se contenter d'avoir bien fait ; & en voulant mieux faire on fait plus mal.

LETTRE XXX.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 15 mars 1671.

MONSIEUR de la Brosse veut que ma lettre l'introduise auprès de vous ; n'est-ce pas se moquer des gens ? Vous savez l'estime & l'amitié que j'ai pour lui ; vous savez que son pere est l'un de mes plus anciens amis ; vous savez vous-même le mérite de l'un & de l'autre, & vous avez pour

pour eux tous les ſentimens que je voudrois vous inſpirer; vous voyez donc bien que ma lettre ne peut lui être utile; c'eſt à moi qu'elle eſt très-bonne; car, en vérité, j'aime à vous écrire. C'eſt une choſe plaiſante à obſerver que le plaiſir qu'on prend à parler, quoique de loin, à une perſonne que l'on aime, &. l'étrange peſanteur qu'on trouve à écrire aux autres. Je me trouve heureuſe d'avoir commencé ma journée par vous. Le petit *Pequet* étoit au chevet de mon lit pour un épouvantable rhume, qui ſera paſſé quand vous recevrez cette lettre. Nous parlions de vous, & delà je me mets à vous écrire. Je ne comprends rien aux poſtes; elles ſont déréglées; & ces gens ſi obligeans qui partent à minuit pour porter mes lettres, n'ont point aſſez de ſoin de me rapporter vos réponſes. Nous parlons ſans ceſſe de vos affaires l'abbé & moi; il vous rend compte de tout, c'eſt pourquoi je ne vous dis rien. Votre ſanté, votre repos, vos affaires, ce ſont les trois points de mon eſprit, d'où je tire une concluſion que je vous laiſſe à méditer.

LETTRE XXXI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 18 mai 1671.

Je reçois deux paquets enſemble, qui ont été retardés conſidérablement. J'apprends enfin par vous-même votre entrée à Aix; mais vous ne me dites pas ſi votre mari étoit avec vous, ni de quelle maniere Vardes honoroit votre triomphe; du reſte, vous me repréſentez ce triomphe très-plaiſamment, auſſi bien que votre embarras & vos civilités déplacées. Bon dieu! que n'étois-je avec vous! Ce n'eſt pas que j'euſſe mieux fait que vous, car je n'ai pas le don de placer ſi juſte les noms ſur les viſages; au contraire, je fais tous les jours mille ſottiſes là-deſſus; mais il me ſemble que je vous aurois aidée, & que j'aurois fait du moins bien des révérences. Il eſt vrai que c'eſt un métier tuant que cet excès de cérémonies & de civilités; tâchez cependant de ne vous relâcher ſur rien, & de vous accommoder aux mœurs & aux manieres de ceux avec qui vous avez à vivre.

Il y a préſentement une nouvelle qui fait l'unique entretien de Paris. Le Roi a

commandé à M. de S.... de se défaire de sa charge & tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? Pour avoir trompé au jeu, & avoir gagné cinq cents mille écus avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le Roi même ; il nia d'abord ; enfin sur le pardon que Sa Majesté lui promit, il avoua qu'il faisoit ce métier depuis long-tems ; on dit même que cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissoit de ces bonnes cartes rangées. Le Roi a eu beaucoup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de S.... mais comme depuis deux mois tous ceux qui jouoient avec lui étoient ruinés, sa majesté a cru qu'il y alloit de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. S.... savoit si bien le jeu des autres que toujours il faisoit va tout sur la dame de pique, parce que les piques étoient dans les autres jeux. Le Roi perdoit toujours à trente-un de trefle, & disoit : le trefle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. S.... avoit donné trente pistoles aux valets de chambre de Madame de la Valiere, pour leur faire jetter dans la riviere toutes les cartes qu'ils avoient, sous prétexte qu'elles n'étoient point bonnes, & avoit introduit son cartier. Celui qui le conduisoit dans

cette belle vie s'appelle *Pradier*, & s'eſt éclipſé. S. . . . , auroit dû, s'il avoit été innocent, ſe mettre en priſon, & demander qu'on lui fît ſon procès ; mais il n'a pas pris ce chemin, & a trouvé celui de Languedoc plus sûr ; bien des gens lui conſeilloient celui de la Trape après un malheur comme celui-là.

Madame d'Humieres (1) m'a chargée de mille amitiés pour vous : elle s'en va à Lille, où elle ſera honorée, comme vous l'êtes à Aix. Le maréchal de Bellefond, par un pur ſentiment de piété, s'eſt accommodé avec ſes créanciers ; il leur a cédé le fonds de ſon bien, & donné plus de la moitié du revenu de ſa charge (2), pour achever de payer les arrérages. Cette exécution eſt belle, & fait bien voir que ſes voyages à la Trape ne ſont pas inutiles. J'allai voir l'autre jour cette ducheſſe de Vendatour, elle étoit belle comme un ange. Madame la ducheſſe de Nevers y vint coëffée à faire rire : il faut m'en croire, car vous ſavez comme j'aime la mode. La Martin l'avoit *brétaudée* par plaiſir comme un patron de mode exceſſive : elle avoit donc tous les cheveux coupés ſur la tête, friſés *naturellement* par cent papillotes

(1) N... de la Châtre, maréchale d'Humieres.
(2) De premier maître-d'hôtel du Roi.

qui la font souffrir toute la nuit; cela fait une petite tête de chou ronde, sans que rien accompagne les côtés. Elle n'avoit point de coëffe; mais encore passe, elle est jeune & jolie : mais que toutes ces femmes de Saint-Germain se fassent *tétonner* par la Martin, cela est au point que le Roi & toutes les dames en pâment de rire : elles en sont encore à cette jolie coëffure que Montgobert fait si bien; je veux dire, ces boucles renversées. Voilà tout, elles se divertissent à voir outrer cette nouvelle mode jusqu'à la folie.

Votre frere est à Saint-Germain; il est entre Ninon & une comédienne (3), & Despréaux sur le tout : nous lui faisons une vie enragée.

LETTRE XXXII.

A LA MÊME.

Du même jour 18 mars 1671.

Avant que d'envoyer mon paquet, je fais réponse à votre lettre du 11 que je reçois. Je suis plus désespérée que vous des retardemens de la poste.

(3) La Champmêlé.

chambre, & m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie, & du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guere les momens; mais enfin je n'en suis pas contente; je suis folle, il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne; n'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus.

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 mars 1671.

MONSIEUR le coadjuteur de Reims (1) étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, & qu'il n'avoit point eu de réponse. Il s'en est allé à Reims, & Madame de Coulanges lui disoit : quelle folie d'aller à Reims! &

(1) Charles-Maurice le Tellier.

qu'allez-vous faire-là ? Vous vous y ennuierez comme un chien ; demeurez ici, *nous* nous promenerons. Ce discours à un archevêque nous fit rire & elle aussi ; *nous* ne le trouvâmes nullement canonique, & nous comprîmes pourtant que si *plusieurs* dames le tenoient à des prélâts, elles ne perdroient pas leurs paroles. M. de la R. F. m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez point reçu ses dragées ; & je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée il se trouva parmi des chrétiens ; qu'étant entré dans une église, il y trouva vingt chanoines negres tout nuds, avec des bonnets quarrés, & une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, & de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mere, & noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame [illegible] a fait un faux pas à Versailles ; [illegible] a rien dit ; elle est accouchée [illegible] bis d'un pauvre petit garçon qu[illegible] été baptisé. Voilà un bel exem[illegible] conserver, & pour

chambre, & m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie, & du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guere les momens; mais enfin je n'en suis pas contente; je suis folle, il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne; n'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus.

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 mars 1671.

MONSIEUR le coadjuteur de Reims (1) étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, & qu'il n'avoit point eu de réponse. Il s'en est allé à Reims, & Madame de Coulanges lui disoit : quelle folie d'aller à Reims! &

(1) Charles-Maurice le Tellier.

qu'allez-vous faire-là ? Vous vous y ennuierez comme un chien ; demeurez ici, nous nous promenerons. Ce discours à un archevêque nous fit rire & elle aussi ; nous ne le trouvâmes nullement canonique, & nous comprîmes pourtant que si plusieurs dames le tenoient à des prélâts, elles ne perdroient pas leurs paroles. M. de la R. F. m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez point reçu ses dragées ; & je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée il se trouva parmi des chrétiens ; qu'étant entré dans une église, il y trouva vingt chanoines negres tout nuds, avec des bonnets quarrés, & une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, & de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mere, & noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise a fait un faux pas à Versailles ; elle n'en a rien dit ; elle est accouchée à quatre mois d'un pauvre petit garçon qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, & pour

chambre, & m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie, & du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guere les momens; mais enfin je n'en suis pas contente; je suis folle, il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne; n'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus.

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 mars 1671.

MONSIEUR le coadjuteur de Reims (1) étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, & qu'il n'avoit point eu de réponse. Il s'en est allé à Reims, & Madame de Coulanges lui disoit : quelle folie d'aller à Reims! &

(1) Charles-Maurice le Tellier.

qu'allez-vous faire-là ? Vous vous y ennuierez comme un chien ; demeurez ici, nous nous promenerons. Ce discours à un archevêque nous fit rire & elle aussi ; nous ne le trouvâmes nullement canonique, & nous comprîmes pourtant que si plusieurs dames le tenoient à des prélâts, elles ne perdroient pas leurs paroles. M. de la R. F. m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez point reçu ses dragées ; & je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée il se trouva parmi des chrétiens ; qu'étant entré dans une église, il y trouva vingt chanoines negres tout nuds, avec des bonnets quarrés, & une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, & de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mere, & noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise a fait un faux pas à Versailles ; elle n'en a rien dit ; elle est accouchée à quatre mois d'un pauvre petit garçon qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, & pour

chambre, & m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie, & du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guere les momens; mais enfin je n'en suis pas contente; je suis folle, il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne; n'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus.

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 mars 1671.

MONSIEUR le coadjuteur de Reims (1) étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, & qu'il n'avoit point eu de réponse. Il s'en est allé à Reims, & Madame de Coulanges lui disoit : quelle folie d'aller à Reims! &

(1) Charles-Maurice le Tellier.

qu'allez-vous faire-là ? Vous vous y ennuierez comme un chien ; demeurez ici, nous nous promenerons. Ce discours à un archevêque nous fit rire & elle aussi ; nous ne le trouvâmes nullement canonique, & nous comprîmes pourtant que si plusieurs dames le tenoient à des prélâts, elles ne perdroient pas leurs paroles. M. de la R. F. m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez point reçu ses dragées ; & je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée il se trouva parmi des chrétiens ; qu'étant entré dans une église, il y trouva vingt chanoines negres tout nuds, avec des bonnets quarrés, & une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, & de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mere, & noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise a fait un faux pas à Versailles ; elle n'en a rien dit ; elle est accouchée à quatre mois d'un pauvre petit garçon qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, & pour

chambre, & m'entendre discourir. Hélas! c'est ma folie que de vous voir, de vous parler, de vous entendre; je me dévore de cette envie, & du déplaisir de ne vous avoir pas assez écoutée, pas assez regardée : il me semble pourtant que je n'en perdois guere les momens; mais enfin je n'en suis pas contente; je suis folle, il n'y a rien de plus vrai; mais vous êtes obligée d'aimer ma folie. Je ne comprends pas comme on peut tant penser à une personne; n'aurai-je jamais tout pensé? Non, que quand je ne penserai plus.

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 mars 1671.

MONSIEUR le coadjuteur de Reims (1) étoit l'autre jour avec nous chez Madame de Coulanges. Je me plaignis à lui du désordre de la poste; il me dit qu'elle lui faisoit des tours aussi bien qu'à moi; qu'il vous avoit écrit deux fois, & qu'il n'avoit point eu de réponse. Il s'en est allé à Reims, & Madame de Coulanges lui disoit : quelle folie d'aller à Reims! &

(1) Charles-Maurice le Tellier.

qu'allez-vous faire-là ? Vous vous y ennuierez comme un chien ; demeurez ici, nous nous promenerons. Ce discours à un archevêque nous fit rire & elle aussi ; nous ne le trouvâmes nullement canonique, & nous comprîmes pourtant que si plusieurs dames le tenoient à des prélâts, elles ne perdroient pas leurs paroles. M. de la R. F. m'a demandé plus de dix fois si vous n'aviez point reçu ses dragées ; & je lui ai dit toutes vos douceurs là-dessus. Voici une histoire qu'il vous envoie cette fois au lieu de dragées. Le comte d'Estrées lui a conté qu'en son voyage de Guinée il se trouva parmi des chrétiens ; qu'étant entré dans une église, il y trouva vingt chanoines negres tout nuds, avec des bonnets quarrés, & une aumuce au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion sur cette rencontre, & de ne pas croire qu'ils eussent le moindre surplis, car ils étoient comme quand on sort du ventre de sa mere, & noirs comme des diables. Voilà ma commission.

Madame de Guise a fait un faux pas à Versailles ; elle n'en a rien dit ; elle est accouchée à quatre mois d'un pauvre petit garçon qui n'a point été baptisé. Voilà un bel exemple pour se conserver, & pour

ne point cacher ſes fauſſes démarches. D'Hacqueville vous a envoyé une aſſez plaiſante chanſon ſur M. de Longueville ; c'eſt à l'imitation d'un certain récit de ballet que vous ne connoiſſez point, & que je vous ai dit qui étoit le plus beau du monde. Je le ſais, & je le chante bien. La lettre que vous avez écrite à Guilaut eſt fort jolie. J'aime paſſionnément vos lettres. Si les miennes vous peignent bien ce que je vous dis, & que vous croyiez le voir, vous vous ſouviendrez des chanoines de Guinée. On donna l'autre jour au pere Deſmares (2) un billet en montant en chaire ; il le lut avec ſes lunettes ; c'étoit :

De par monſeigneur de Paris ;
On déclare à tous les maris ;
Que leurs femmes on baiſera, alleluia.

Il en lut plus de la moitié : on penſa mourir de rire. Il y a des gens de bonne humeur, comme vous voyez. Je crois que vous ſavez que MADEMOISELLE a chaſſé Guilloire. Le pauvre Segrais ne tient à guere. C'eſt qu'ils ont témoigné trop librement leurs ſentimens ſur M. de Lauzun. Dites un petit mot de Madame de Lavardin dans une de vos lettres ; elle

(2) Prêtre de l'Oratoire.

est toujours enthousiasmée de votre mérite ; & moi, de la tendresse que j'ai pour vous : si je ne vous en parle pas assez à mon gré, c'est par discrétion ; mais, en un mot, vous m'occupez toute entiere ; & sans vous donner aucun rendez-vous d'esprit, comme Mademoiselle de Scuderi, soyez assurée que vous ne sauriez penser à moi en aucun tems que je ne pense à vous. Regardez un peu la lune, cette lune que je regarde aussi ; nous voyons la même chose, quoiqu'à deux cents lieues l'une de l'autre.

LETTRE XXXIV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 23 mars 1671.

Cela n'est-il pas cruel de n'avoir pas encore reçu vos lettres ? Voilà M. de Coulanges qui a reçu les siennes, & qui vient m'insulter. Il m'a montré vos réponses à l'*ex voto*, qui est tellement à mon gré que je l'ai lue deux fois avec plaisir. Ah ! que vous écrivez à ma fantaisie ! Cet *ex voto*, qui fut fait au bout de la table où je vous écrivois, me réjouit fort, & me fit souvenir du jour que je fus si malheureusement pendue : vous souvient-il combien

vous me fûtes cruelle ce jour-là ? Vous me condamnâtes sans miséricorde ; & toute la sollicitation de d'Hacqueville ne put pas même vous obliger à revoir mon procès. Il est vrai que je fis une grande faute ; mais aussi d'être pendue haut & court, comme je le fus, c'étoit une grande punition. La chanson de M. de Coulanges étoit bonne aussi ; il y a plaisir de vous envoyer des folies, vous y répondez délicieusement. Vous savez que rien n'attrape tant que quand on croit avoir écrit pour divertir ses amis, & qu'il arrive qu'ils n'y prennent pas garde, ou qu'ils n'en disent pas un mot. Vous n'avez pas cette cruauté ; vous êtes aimable en tout & par tout : hélas ! combien vous êtes aimée aussi ! combien de cœurs où vous êtes la première ! Il y a peu de gens qui puissent se vanter d'une telle chose. M. de Coulanges vous écrit la plus folle lettre du monde, & d'après le naturel ; elle m'a fort divertie. Enfin les femmes sont folles, il semble qu'elles aient toutes la tête cassée : on leur met le premier appareil, & elles se reposent comme d'une opération ; cette folie vous réjouiroit fort si vous étiez ici. Je fus hier chez M. de la R. F. je le trouvai criant les hauts cris ; ses douleurs étoient à un point que toute

sa constance étoit vaincue ; l'excès de ses douleurs l'agitoit de telle sorte qu'il étoit en l'air dans sa chaise avec une fievre violente. Il me fit une pitié extrême ; je ne l'avois jamais vu en cet état. Il me pria de vous le mander, & de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment ce qu'il souffre la moitié de sa vie, & qu'aussi il souhaite la mort comme le coup de grace : sa nuit n'a pas été meilleure.

Je reçois présentement votre lettre ; & me voilà toute seule dans ma chambre pour vous écrire & vous faire réponse. Au sortir d'un lieu où j'ai dîné, je reviens fort bien chez moi ; & quand j'y trouve une de vos lettres, j'entre & j'écris : rien n'est préféré à ce plaisir ; ensorte que je languis après les jours de poste. Ah ! ma fille, qu'il y a de différence de ce que j'ai pour vous, & de ce que l'on a pour quelqu'un qu'on n'aime point ! Vous voulez que je lise de sang-froid le récit du péril que vous avez couru ; j'en ai été encore plus effrayée par les lettres qu'on m'a montrées d'Avignon & d'ailleurs que par les vôtres. Je comprends bien le dépit qui fit dire à M. de Grignan : *vogue la galere.* En vérité, vous êtes quelquefois capable de mettre au désespoir. Si vous m'aviez caché

cette aventure, je l'aurois appriſe d'ailleurs, & je vous en aurois ſu très-mauvais gré. Je vous avoue que je ſerai très-mal contente de M. de Marſeille, s'il ne fait que ce que nous ſouhaitons. Il a beau dire, je ne tâte point de ſon amour pour la Provence; quand je vois qu'il ne dit rien pour empêcher les quatre cents cinquante mille francs, & qu'il ne s'écrie que ſur une bagatelle, je ſuis ſa très-humble ſervante. J'ai une extrême impatience de ſavoir ce qui ſera enfin réſolu. Madame d'Angoulême m'a dit qu'on lui avoit mandé que vous étiez la perſonne du monde la plus polie; elle vous fait mille complimens. Je crains plus que vous mon voyage de Bretagne; il me ſemble que ce ſera encore une autre ſéparation, une douleur ſur une douleur, & une abſence ſur une abſence: enfin, je commence à m'affliger tout de bon; ce ſera vers le commencement de mai. Pour mon autre voyage dont vous m'aſſurez que le chemin eſt libre, vous ſavez qu'il dépend de vous; je vous l'ai donné: vous manderez à d'Hacqueville en quel tems vous voulez qu'il ſoit placé. M. de Vivonne a bonne mémoire de me faire un compliment ſi vieux; faites-lui mes complimens, je lui écrirai dans deux ans. N'êtes-vous

pas à merveilles avec Bandol? Dites-lui mille amitiés pour moi ; il a écrit une lettre à M. de Coulanges, une lettre qui lui reſſemble & qui eſt aimable. Prenez garde, au reſte, que votre pareſſe ne vous faſſe perdre votre argent au jeu ; ces petites pertes fréquentes ſont comme les petites pluies qui gâtent bien les chemins. Je vous embraſſe, ma chere fille, & je vous conjure de m'aimer toujours, puiſque c'eſt la ſeule choſe que je ſouhaite en ce monde pour moi ; je fais bien d'autres ſouhaits pour ce qui vous regarde ; enfin tout tourne ou ſur vous, ou de vous, ou par vous.

LETTRE XXXV.

A LA MÊME.

A Livri, mardi-ſaint 24 mars 1671.

Il y a trois heures que je ſuis ici, ma chere enfant. Je ſuis partie de Paris avec l'abbé, Hélene, Hébert & *Marphiſe*, dans le deſſein de me retirer du monde & du bruit pour juſqu'à jeudi au ſoir : je prétends être en ſolitude ; je fais de ceci une petite Trape ; je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions ; j'ai réſolu d'y jeûner beaucoup pour toutes ſortes de raiſons ;

de marcher pour tout le tems que j'ai été dans ma chambre, & sur-tout de m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'est de penser à vous, ma fille; je n'ai pas encore cessé depuis que je suis arrivée, & ne pouvant contenir tous mes sentimens, je me suis mise à vous écrire au bout de cette petite allée sombre que vous aimez, assise sur ce siege de mousse où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon dieu! où ne vous ai-je point vue ici? & de quelle façon toutes ces pensées me traversent-elles le cœur? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maison, ni dans l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin où je ne vous aie vue; il n'y en a point qui ne me fasse souvenir de quelque chose: de quelque maniere que ce soit, je vous vois, vous m'êtes présente; je pense & repense à tout; ma tête & mon esprit se creusent: mais j'ai beau tourner, j'ai beau chercher, cette chere enfant que j'aime avec tant de passion est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus; sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher. Voilà qui est bien foible; mais pour moi je ne sais point être forte contre une tendresse si juste & si naturelle. Je ne sais en quelle disposition vous serez

en

en lisant cette lettre : le hasard fera qu'elle viendra mal à propos, & qu'elle ne sera peut-être pas lue de la maniere qu'elle est écrite : à cela je ne vois point de remede ; elle sert toujours à me soulager présentement ; c'est au moins ce que je lui demande ; l'état où ce lieu m'a mise est une chose incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes foiblesses ; mais vous devez les aimer, & respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

LETTRE XXXVI.

A LA MÊME.

A Livri, jeudi-saint 26 mars 1671.

Si j'avois autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serois très-bien disposée pour faire mes pâques & mon jubilé. J'aurois passé ici le tems, comme je l'avois imaginé, sans que votre souvenir m'a plus tourmentée que je ne l'avois prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étoient encore : sur cela on songe au présent ; & quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous ; notre maison de Paris m'assomme

que les prophéties auroient été entierement fausses à l'égard de Vardes ; je me doutois bien aussi que vous n'auriez fait aucune incivilité ; je me doutois bien encore de l'ennui que vous avez ; & ce qui vous surprendra, c'est que quelque aversion que je vous aie toujours vue pour les narrations, j'ai cru que vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir qu'elles sont quelquefois agréables & nécessaires. Je crois qu'il n'y a rien qu'il faille entiérement bannir de la conversation, & que le jugement & les occasions doivent y faire entrer tour à tour tout ce qui est le plus à propos. Je ne sais pourquoi vous dites que vous ne contez pas bien ; je ne connois personne qui attache plus que vous : ce ne seroit pas une sorte de chose à souhaiter uniquement ; mais quand cela tient à l'esprit, & à la nécessité de ne rien dire qui ne soit agréable, je pense qu'on doit être bien-aise de s'en acquitter comme vous faites.

J'ai entendu la passion du Mascaron ; qui, en vérité, a été très-belle & très-touchante. J'avois grande envie de me jetter dans le Bourdaloue ; mais l'impossibilité m'en a ôté le goût : les laquais y étoient dès mercredi, & la presse étoit à mourir. Je savois qu'il devoit redire celle

que M. de Grignan & moi nous entendîmes l'année passée aux Jésuites, & c'étoit pour cela que j'en avois envie; elle étoit parfaitement belle, & je ne m'en souviens que comme d'un songe. Que je vous plains d'avoir eu un méchant prédicateur! Mais pourquoi cela vous fait-il rire? J'ai envie de vous dire encore ce que je vous dis une fois: *ennuyez-vous, cela est si méchant.* Je n'ai jamais pensé que vous ne fussiez pas très-bien avec M. de Grignan; je ne crois pas avoir témoigné que j'en doutasse; tout au plus, je souhaitois en entendre un mot de lui ou de vous, non point par maniere de nouvelle, mais pour me confirmer une chose que je desire avec tant de passion. La Provence ne seroit pas supportable sans cela, & je comprends bien aisément tous les soins de M. de Grignan pour vous empêcher d'y mourir d'ennui; nous avons, lui & moi, les mêmes symptômes.

Le maréchal d'Albret a gagné un procès de quarante mille livres de rente en fonds de terre; il rentre dans tout le bien de ses grands-peres; il ruine tout le Béarn: vingt familles avoient acheté & revendu; il faut rendre tout cela avec les fruits depuis cent ans; c'est une épouvantable affaire pour les conséquences.

Adieu, petit démon qui me détournez; je devrois être à ténebres, il y a plus d'une heure.

LETTRE XXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi premier avril 1671.

Je revins hier de Saint-Germain; j'étois avec Madame d'Arpajon. Le nombre de ceux qui me demanderent de vos nouvelles, est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la Cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, & me demanda des nouvelles de ma fille sur son aventure du Rhône: je la remerciai de l'honneur qu'elle vous faisoit de se souvenir de vous: elle reprit la parole, & me dit; contez-moi comme elle a pensé périr. Je me mis à lui conter votre belle hardiesse de vouloir traverser le Rhône par un grand vent, & que ce vent vous avoit jettée rapidement sous une arche à deux doigts du pilier, où vous auriez péri mille fois, si vous aviez touché. La Reine me dit: & son mari étoit-il avec elle? Oui, Madame, & M. le Coadjuteur aussi. Vraiment, ils ont grand tort, reprit-elle, &

fit des hélas, & dit des choſes très-obligeantes pour vous. Il vint enſuite bien des Ducheſſes, entr'autres la jeune Ventadour très-belle & très-jolie. On fit quelques momens ſans lui apporter ce divin tabouret; je me tournai vers le Grand-Maître, (1) & je dis: Hélas! qu'on le lui donne, il lui coute aſſez cher; (2) il fut de mon avis. Au milieu du ſilence du cercle, la Reine ſe tourne, & me dit: A qui reſſemble votre petite fille? Madame, lui dis-je, elle reſſemble à M. de Grignan. S. M. fit un cri: j'en ſuis fâchée, & me dit doucement; elle auroit bien mieux fait de reſſembler à ſa mere ou à ſa grand'mere. Voilà ce que vous me valez de faire ma cour. Le maréchal de Beilefond m'a fait promettre de le tirer de la preſſe; M. & Madame de Duras, à qui j'ai fait vos complimens; Meſſieurs de Charôt & de Montauſier, & *tutti quanti*. Je ne dois pas oublier M. le Dauphin, ni Mademoiſelle, qui m'ont fort parlé de vous. J'ai vu Madame de Ludre; elle vint m'aborder avec une ſurabondance d'amitié qui me ſurprit; elle me parla de

(1) Le comte du Lude, grand-maître d'artillerie.

(2) M. de Ventadour étoit non-ſeulement laid & contrefait, mais encore très-débauché.

vous sur le même ton ; & puis tout d'un coup, comme je pensois répondre, je trouvai qu'elle ne m'écoutoit plus, & que ses beaux yeux trottoient par la chambre ; je le vis promptement, & ceux qui virent que je le voyois, m'en surent bon gré, & se mirent à rire. Elle a été plongée dans la mer (3) ; la mer l'a vue toute nue, & sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer ; car pour la belle, elle en étoit fort humiliée.

Les coëffures *hurlu breluⁱ* m'ont fort divertie ; il y en a que l'on voudroit souffleter. La Choiseul ressembloit, comme dit Ninon, à un printemps d'hôtellerie comme deux gouttes d'eau ; cette comparaison est excellente. Mais qu'elle est dangereuse cette Ninon ! Si vous saviez comme elle dogmatise sur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zele pour pervertir les jeunes gens, est pareil à celui d'un certain M. de Saint-Germain que nous avons vu une fois à Livri. Elle trouve que votre frere a la simplicité de la colombe ; il ressemble à sa mere ; c'est Madame de Grignan qui a tout le sel de la maison, & qui n'est pas si sotte que d'être dans cette docilité. Quelqu'un pensa prendre votre

(3) Voyez la lettre du 13 mars précédent.

parti,

parti, & voulut lui ôter l'estime qu'elle a pour vous. Elle le fit taire, & dit qu'elle en savoit plus que lui. Quelle corruption! Quoi! parce qu'elle vous trouve belle & spirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, sans laquelle, selon ses maximes, on ne peut être parfaite! Je suis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils sur ce chapitre: ne lui en mandez rien; nous faisons nos efforts, Madame de la Fayette & moi, pour le dépêtrer d'un engagement si dangereux. Il a de plus une petite Comédienne, (4) & tous les Despréaux & les Racine, & paie les soupers: enfin, c'est une vraie diablerie. Il se moque des Mascaron, comme vous avez vu; vraiment il lui faudroit votre Minime (5). Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que ce que vous m'écrivez là-dessus; je l'ai lu à M. de la R. F. il en a ri de tout son cœur. Il vous mande qu'il y a un certain apôtre qui court après *Ja côte*, & qui voudroit bien se l'approprier comme son bien; mais il n'a pas l'art de suivre les grandes entreprises. Je pense que *Mellasine* est dans un trou; nous n'en entendons pas dire un seul mot.

(4) La Champmêlé.
(5) Le Minime qui prêchoit à Grignan.

M. de la R. F. vous dit encore que s'il avoit seulement trente ans de moins, il en voudroit fort à la *troisieme côte* (6) de M. de Grignan. L'endroit où vous dites qu'il a deux côtes rompues, le fit éclater: nous vous souhaitons toujours quelque sorte de folie qui vous divertisse; mais nous crignons bien que celle-là n'ait été meilleure pour nous que pour vous. Après tout, nous vous plaignons bien de n'entendre parler de Dieu que de cette sorte. Ah, Bourdaloue! il fit, à ce qu'on m'a dit, une passion plus parfaite que tout ce qu'on peut imaginer; c'étoit celle de l'année passée, qu'il avoit rajustée, selon ce que ses amis lui avoient conseillé, afin qu'elle fût inimitable. Comment peut-on aimer Dieu, quand on n'en entend jamais parler comme il convient? Il vous faut des graces plus particulieres qu'aux autres. Nous entendîmes l'autre jour l'abbé de Montmort (7); je n'ai jamais ouï un si beau jeune sermon; je vous en souhaiterois autant à la place de votre Minime. Il fit le signe de la croix, il dit son texte, il ne nous gronda point, il ne nous dit

(6) C'est-à-dire, à Madame de Grignan, qui étoit la troisieme femme de M. de Grignan.
(7) Depuis évêque de Bayonne.

point d'injures, il nous pria de ne point craindre la mort; puisqu'elle étoit le seul passage que nous eussions pour ressusciter avec Jesus-Christ. Nous le lui accordâmes, nous fûmes tous contens; il n'a rien qui choque, il imite M. d'Agen sans le copier: il est hardi, il est modeste, il est savant, il est dévot: enfin, j'en fus contente au dernier point.

Madame de Vauvineux vous rend mille graces; sa fille a été très-mal. Madame d'Arpajon vous embrasse mille fois, & sur-tout M. le Camus vous adore: & moi, ma chere enfant, que pensez-vous que je fasse? Vous aimer, penser à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous pensez, sentir vos ennuis & vos peines, les vouloir souffrir pour vous, s'il étoit possible, écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie; en un mot, comprendre vivement ce que c'est d'aimer quelqu'un plus que soi-même, voilà comme je suis: c'est une chose qu'on dit souvent en l'air, on abuse de cette expression; moi, je la répete, & sans la profaner jamais, je la sens toute entiere en moi, & cela est vrai.

LETTRE XXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 3 Avril 1671.

VOILA une infinité de lettres que je vous conjure de diſtribuer. Je ſouhaite que les deux qui ſont ouvertes, vous plaiſent; elles ſont écrites d'un trait: vous ſavez que je ne reprends guere que pour faire plus mal; ſi nous étions plus près, je pourrois les raccommoder à votre fantaiſie dont je fais grand cas; mais de ſi loin que faire? Vous m'avez ravie d'écrire à M. le Camus; votre bon ſens a fait, comme ſi Caſtor & Pollux vous avoient porté ma penſée; voilà ſa réponſe. Nous rîmes hier chez M. de la R. F. de la lettre que votre frere vous écrit. Je vis M. le Duc chez Madame de la Fayette; il me demanda de vos nouvelles avec empreſſement; il me pria de vous dire qu'il s'en va aux Etats de Bourgogne, & qu'il jugera par l'ennui qu'il aura dans ſon triomphe, de celui que vous avez eu dans le vôtre. Madame de Briſſac arriva; il y a entr'eux un air de guerre ou de mauvaiſe paix, qui nous réjouit. Nous trouvâmes qu'ils jouoient aux petits ſoufflets; comme vous y jouyez au-

trefois avec lui. Il y a un air d'agacerie au travers de tout cela, qui divertit ceux qui observent. La Marans arriva là-dessus; elle sentoit la chair fraîche: voici ce que, sans nous être concertées, Madame de la Fayette & moi, lui répondîmes, quand elle nous pria qu'elle pût venir avec nous passer la soirée chez *son fils* (1). Elle me dit: Madame, vous pourrez bien me remener, n'est-il pas vrai? Pardonnez-moi, Madame, car il faut que je passe chez Madame du Pui-du-Fou; menterie, j'y avois déja été. Elle s'en va à Madame de la Fayette: Madame, lui dit-elle, mon fils me renverra bien. Non, Madame, il ne le pourra pas, il vendit hier ses chevaux au marquis de Ragni; menterie, c'étoit un marché en l'air. Un moment après, Madame de Schomberg la vint *reprendre*, *quoiqu'elle ne puisse pas la vendre* (2), & elle fut contrainte de s'en aller, & de quitter une représentation d'amour, & l'espérance de voir son fils avec nous. Elle emporta tout cela sur son cœur avec la rage pêle-mêle; & puis, Madame de la Fayette & moi, nous vous consacrâmes

(1) C'est-à-dire, chez M. de la Rochefoucauld, qu'elle appelloit *son fils*.

(2) Trait d'une comédie de Poisson, intitulée le *Sot vengé*.

nos deux réponſes, ne voulant perdre aucune occaſion d'offrir à votre vengeance nos brutalités pour elle : je me ſuis chargée de vous rendre compte de celle-ci ; nous ſouhaitons qu'elle vous réjouiſſe autant que nous. Je m'en vais dîner en Lavardin. Je fermerai ma lettre ce ſoir ; je ne veux pas la faire longue, vous me paroiſſez accablée.

Vendredi au ſoir.

J'ai dîné en lavardinage, c'eſt-à-dire, en *bavardinage :* je n'ai jamais rien vu de pareil. Madame de Briſſac ne nous a pas conſolés de M. de la R. F. ni de Benſerade, quoiqu'elle fût dans ſes belles humeurs.

Le Roi a voulu que Madame de Longueville ſe raccommodât avec Mademoiſelle. Elles ſe ſont trouvées aux Carmélites, & cette réconciliation s'eſt faite. Mademoiſelle a donné cinquante mille francs à Guilloire ; nous voudrions bien qu'elle en donnât autant à Segrais. M le marquis d'Ambres eſt enfin reçu à l'autre lieutenance de roi de Guienne, moyennant deux cens mille francs : je ne ſais ſi ſon régiment (3) entre en paiement, je

(3) Le régiment de Champagne.

vous le manderai. Adieu, ma très-aimable, je ne veux point vous fatiguer, il y a raison par-tout.

LETTRE XL.

A LA MÊME.

A Paris, samedi 4 avril 1671.

Je vous mandai l'autre jour (1) la coëffure de Madame de Nevers, & dans quel excès la Martin avoit poussé cette mode; mais il y a une certaine médiocrité qui m'a charmée, & qu'il faut vous apprendre, afin que vous ne vous amusiez plus à faire cent petites boucles sur vos oreilles, qui sont défrisées en un moment, qui siéent mal, & qui ne sont non plus à la mode présentement, que la coëffure de la reine Catherine de Médicis. Je vis hier la duchesse de Sulli & la comtesse de Guiche; leurs têtes sont charmantes: je suis rendue; cette coëffure est faite justement pour votre visage; vous serez comme un ange, & cela est fait en un moment. Tout ce qui me fait de la peine, c'est que cette mode, qui laisse la tête découverte, me fait craindre pour les dents. Voici ce que

(1) Voyez la lettre du 18 mars, pag. 100.

Trochanire (2), qui vient de Saint-Germain, & moi, nous allons vous faire entendre, si nous pouvons. Imaginez-vous une tête partagée à la paysanne jusqu'à deux doigts du bourrelet; on coupe les cheveux de chaque côté d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes & négligées, qui ne viennent point plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille; cela fait quelque chose de fort jeune & de fort joli, & comme deux gros bouquets de cheveux de chaque côté. Il ne faut pas couper les cheveux trop courts; car comme il faut les friser *naturellement*, les boucles qui en emportent beaucoup, ont attrapé plusieurs Dames, dont l'exemple doit faire trembler les autres. On met les rubans comme à l'ordinaire, & une grosse boucle nouée entre le bourrelet & la coëffure, quelquefois on la laisse traîner jusques sur la gorge. Je ne sais si nous vous avons bien représenté cette mode; je ferai coëffer une poupée pour vous l'envoyer; & puis, au bout de tout cela, je meurs de peur que vous ne vouliez point prendre toute cette peine. Ce qui est vrai, c'est que la coëffure que fait Montgobert, n'est plus supportable. Du reste, consultez votre

(2) Madame de la Troche.

pareſſe & vos dents ; mais ne m'empêchez pas de ſouhaiter que je puiſſe vous voir coëffée ici comme les autres. Je vous vois, vous m'apparoiſſez, & cette coëffure eſt faite pour vous : mais qu'elle eſt ridicule à certaines Dames, dont l'âge ou la beauté ne conviennent pas !

Madame DE LA TROCHE.

Madame de Sévigné a voulu avoir l'avantage de vous décrire cette coëffure ; mais, ma belle, c'eſt moi qui lui dictois. Madame, vous ſerez raviſſante ; tout ce que je crains, c'eſt que vous n'ayez regret à vos cheveux. Pour vous fortifier, je vous apprends que la Reine, & tout ce qu'il y a de filles & de femmes qui ſe coëffent à Saint-Germain, acheverent hier de les faire couper par la Vienne ; car c'eſt lui & Mademoiſelle de la Borde qui ont fait toutes les exécutions. Madame de Cruſſol vint lundi à Saint-Germain, coëffée à la mode ; elle alla au coucher de la Reine, & lui dit : Ah ! Madame, V. M. a donc pris notre coëffure ? Votre coëffure, lui répondit la Reine ; je vous aſſure que je n'ai point voulu prendre votre coëffure ; je me ſuis fait couper les cheveux, parce que le Roi les trouve mieux ainſi ; mais ce n'eſt point pour prendre votre coëffure,

On fut un peu surpris du ton avec lequel la Reine lui parla. Mais voyez un peu aussi où Madame de Crussol alloit prendre que c'étoit sa coëffure, parce que c'est celle de Madame de Montespan, de Madame de Nevers, de la petite de Thianges, & de deux ou trois autres beautés charmantes qui l'ont hasardée les premieres. Je vous ai vue vingt fois prête à l'inventer; cela me fait croire que vous n'aurez point de peine à comprendre ce que nous vous en écrivons. Madame de Soubise, qui craint pour ses dents, parce qu'elle a déjà été une fois attrapée aux coëffures à la paysanne, ne s'est point fait couper les cheveux; & Mademoiselle de la Borde lui a fait une coëffure qui est toute aussi-bien que les autres par les côtés: mais le dessus de sa tête n'a garde d'être galant, comme celles dont on voit la racine des cheveux. Enfin, Madame, il n'est question d'autre chose à Saint-Germain; & moi, qui ne veux point me faire couper les cheveux, je suis ennuyée à la mort d'en entendre parler.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Cette lettre est écrite hors d'œuvre chez *Trochanire*. La comtesse (*de Fiesque*) vous embrasse mille fois; le Comte que j'ai vu

tantôt, voudroit bien en faire autant : je lui ai dit votre ſouvenir, & le dirai à tous ceux que je trouverai en chemin.

Après tout, nous ne vous conſeillons point de faire couper vos beaux cheveux ; & pour qui ? bon Dieu ! cette mode durera peu, elle eſt mortelle pour les dents : taponnez-vous ſeulement par groſſes boucles, comme vous faiſiez quelquefois ; car les petites boucles rangées de Montgobert, ſont juſtement du tems du roi Guillemot.

LETTRE XLI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 8 avril 1671.

MON Dieu, ma fille, que vos lettres ſont aimables ! il y a des endroits dignes de l'impreſſion : un de ces jours vous trouverez qu'un de vos amis vous aura trahie. Vous étiez en dévotion, vous y avez trouvé nos pauvres ſœurs (*de Ste-Marie*), vous y avez une cellule : mais ne vous y creuſez point trop l'eſprit ; les rêveries ſont quelquefois ſi noires, qu'elles font mourir : vous ſavez qu'il faut un peu gliſſer ſur les penſées ; vous trouverez de

la douceur dans cette maiſon, dont vous êtes la maitreſſe.

J'admire la maniere de vos Dames de Provence : la deſcription que vous me faites des cérémonies, eſt une piece achevée : mais ſavez-vous bien qu'elles m'échauffent le ſang, & que je ne comprends pas comment vous y pouvez réſiſter ? Vous croyez que je ſerois admirable en Provence, & que je ferois des merveilles ſur ma petite boule ; point du tout, je ſerois brutale, la déraiſon me pique, & le manque de bonne-foi m'offenſe. Je leur dirois : Meſſieurs, voyons donc à quoi nous en ſommes ; faut-il vous reconduire ? ne m'en empêchez donc pas, & ne perdons point notre temps & notre poumon : ſi vous ne le voulez point, trouvez bon que je n'en faſſe point les façons. Je ne m'étonne pas ſi cette ſorte de manege vous impatiente ; j'y ferois moins bien que vous.

Parlons un peu de votre frere : il a eu ſon congé de Ninon : elle s'eſt laſſée d'aimer ſans être aimée ; elle a redemandé ſes lettres, on les a rendues : j'ai été fort aiſe de cette ſéparation. Je lui diſois toujours un petit mot de Dieu, je le faiſois ſouvenir de ſes bons ſentimes paſſés, & le priois de ne point étouffer le ſaint-

Esprit dans son cœur : sans cette liberté de lui dire en passant quelque mot, je n'aurois pas souffert une confidence dont je n'avois que faire. Mais ce n'est pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit se racquitter de l'autre, on se trompe. La jeune Merveille n'a pas rompu ; mais je crois qu'elle rompra. Voici pourquoi mon fils vint hier me chercher du bout de Paris ; il vouloit m'apprendre un accident qui lui étoit arrivé. Il avoit trouvé une occasion favorable, & cependant... ce fut une chose étrange ; la Demoiselle ne s'étoit jamais trouvée à telle fête : le cavalier en déroute sortit, croyant être ensorcelé ; & ce qui vous paroîtra plaisant, c'est qu'il mouroit d'envie de me conter sa déconvenue : nous rîmes fort ; je lui dis que j'étois ravie qu'il fût puni par où il avoit péché : il s'en prit à moi, & me dit que je lui avois donné de ma glace, qu'il se passeroit fort bien de cette ressemblance, que j'aurois bien mieux fait de la donner à ma fille. Il vouloit que *Pequet* le restaurât ; il disoit les plus folles choses du monde, & moi aussi : c'étoit une scène digne de Moliere. Ce qui est vrai, c'est qu'il a l'imagination tellement bridée, que je crois qu'il n'en reviendra pas sitôt. J'ai beau l'assurer que

tout l'empire amoureux eſt rempli d'hiſtoires tragiques; il n'entend point de raiſon là-deſſus. La petite *Chimene* dit qu'elle voit bien qu'il ne l'aime plus, & ſe conſole ailleurs. Enfin, c'eſt un déſordre qui me fait rire, & que je voudrois de tout mon cœur qui pût le retirer d'un état ſi malheureux à l'égard de Dieu. Ninon lui diſoit l'autre jour, qu'il étoit *une vraie citrouille fricaſſée dans de la neige.* Vous voyez ce que c'eſt que de voir bonne compagnie; on apprend mille gentilleſſes.

Votre frere me contoit l'autre jour qu'un Comédien voulant ſe marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux, ſon camarade lui dit: « Hé, » morbleu, attends que tu ſois guéri, tu » nous perdras tous »; cela me parut fort épigramme.

Madame de Marans diſoit, il y a quelques jours, chez Madame de la Fayette: » Ah, mon Dieu! il faut que je me faſſe » couper les cheveux » Madame de la Fayette lui répondit *bonnement:* « Ah, » mon Dieu! Madame, ne le faites » point, cela ne ſied bien qu'aux jeunes » perſonnes. » Si vous n'aimez ce trait-là, dites mieux.

Voilà une lettre que j'ai reçue de M. de

Marſeille ; je crois que ma réponſe ſera de votre goût, puiſque vous la voulez franche & ſincere, & *conforme à cette amitié que vous vous êtes jurée, dont la diſſimulation eſt le lien, & votre intérêt le fondement.* Cette période eſt de Tacite ; jamais je n'ai rien vu de ſi beau. J'entre donc dans ce ſentiment, & je l'approuve, puiſqu'il le faut. Adieu, ma très-aimable, je ne penſe qu'à vous : ſi, par un miracle que je n'eſpere, ni ne veux, vous étiez hors de ma penſée, il me ſemble que je ſerois vuide de tout, comme une figure de Benoît (1).

M. d'Ambres donne ſon régiment au Roi, pour quatre-vingt mille francs, & cent vingt mille livres : voilà les deux cens mille francs. (2) Il eſt fort content d'être hors de l'infanterie, c'eſt-à-dire, de l'Hôpital.

(1) Fameux artiſte pour les figures en cire.
(2) Du prix de la charge de lieutenant-général de la haute Guienne.

faut dire comme Coulanges, *ô grande puissance de mon orviétan!* Vous êtes admirable, ma fille, de mander à l'abbé (2) de m'empêcher de vous faire des présens: quelle folie! hélas! vous en fais-je? Vous appellez des présens les gazettes que je vous envoie: vous ne m'ôterez jamais de l'esprit l'envie de vous donner; c'est un plaisir qui m'est sensible, & dont vous feriez très-bien de vous réjouir avec moi, si je me donnois souvent cette joie; cette maniere de me remercier m'a extrêmement plu.

Vos lettres sont admirables; on jureroit qu'elles ne vous sont pas dictées par les Dames du pays où vous êtes. Je trouve que M. de Grignan, avec tout ce qu'il vous est déja, est encore votre vraie bonne compagnie; c'est lui, ce me semble, qui vous entend: conservez bien la joie de son cœur, par la tendresse du vôtre, & faites votre compte que si vous ne m'aimiez pas tous deux, chacun selon votre degré de gloire, en vérité, vous seriez des ingrats. La nouvelle opinion qu'il n'y a point d'ingratitude dans le monde par les raisons que nous avons

(1) L'abbé de Coulanges, qui passoit sa vie avec Madame de Sévigné sa niece.

tant discutées, me paroît la philosophie de Descartes, & l'autre est celle d'Aristote : vous savez l'autorité que je donne à cette derniere ; j'en suis de même pour l'opinion de l'ingratitude. Vous seriez donc une petite ingrate, ma fille : mais par un bonheur qui fait ma joie, je vous en trouve éloignée, & cela fait aussi que, sans aucune retenue, je m'abandonne d'une étrange façon à m'approuver dans les sentimens que j'ai pour vous. Adieu, ma très-aimable, je m'en vais fermer cette lettre ; je vous en écrirai encore une ce soir, où je vous rendrai compte de ma journée. Nous espérons tous les jours louer votre maison ; vous croyez bien que je n'oublie rien de ce qui vous touche ; je suis sur cela, comme les gens les plus intéressés sont pour eux-mêmes.

LETTRE XLIV.

A LA MÊME.

Vendredi au soir, 10 avril 1671.

Je fais mon paquet chez M. de la Rochefoucauld, qui vous embrasse de tout son cœur. Il est ravi de la réponse que vous

faites aux Chanoines (1) & au pere Deſmares ; il y a plaiſir à vous mander des bagatelles, vous y répondez très-bien. Il vous prie de croire que vous êtes encore toute vive dans ſon ſouvenir ; s'il apprend quelques nouvelles dignes de vous, il vous les fera ſavoir. Il eſt dans ſon hôtel de la Rochefoucauld, n'ayant plus d'eſpérance de marcher : ſon château en Eſpagne, c'eſt de ſe faire porter dans les maiſons, ou dans ſon carroſſe pour prendre l'air : il parle d'aller aux eaux ; je tâche de l'envoyer à Digne, & d'autres à Bourbon. J'ai dîné en *Bavardin*, (2) mais ſi purement, que j'en ai penſé mourir ; tous nos commenſaux nous ont fait faux-bond ; nous n'avons fait que *bavardiner*, & nous n'avons point cauſé comme les autres jours.

Brancas verſa, il y a trois ou quatre jours, dans un foſſé ; il s'y établit ſi bien, qu'il demandoit à ceux qui allerent le ſecourir, ce qu'ils déſiroient de ſon ſervice : toutes ſes glaces étoient caſſées, & ſa tête l'auroit été, s'il n'étoit plus heureux que ſage : toute cette aventure n'a

(1) Voyez la lettre du 20 mars ; pag. 105.

(2) Chez Madame de Lavardin, qui aimoit extrêmement les nouvelles.

fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit versé ; qu'il avoit pensé se rompre le cou, qu'il étoit le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, & que je lui en voulois marquer mon inquiétude : j'attends sa réponse. Voilà Madame la comtesse (*de Fiesque*) & Briole, qui vous font trois cens complimens. Adieu, ma très-chere enfant, je m'en vais fermer mon paquet. Comme je suis assurée que vous ne doutez point de mon amitié, je ne vous en dirai rien ce soir.

Madame DE FIESQUE.

Madame la Comtesse (3) ne peut pas voir une lettre qui va vous trouver sans y mettre quelque chose du sien, quand ce ne seroit qu'un compliment sur les cinq mille francs d'augmentation. Par l'humeur dont vous la connoissez, vous jugez aisément qu'elle trouve un compliment mieux fondé sur les cinq mille francs, que sur cinq cens mille admirations & autant de harangues que vos perfections & vos dignités vous ont attirées.

(3) On connoissoit Madame de Fiesque dans le monde sous le nom de *Madame la Comtesse*.

LETTRE XLV.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 12 avril 1671.

Je vous écris tous les jours; c'eſt une joie qui me rend très-favorable à tous ceux qui me demandent des lettres: ils veulent en avoir pour paroître devant vous; & moi, je ne demande pas mieux. Celle-ci vous ſera rendue par M. de..... je veux mourir ſi je ſais ſon nom: mais enfin, c'eſt un fort honnête homme, qui me paroît avoir de l'eſprit, que nous avons vu ici enſemble; ſon viſage vous eſt connu: pour moi, je n'ai pas eu l'eſprit d'appliquer ſon nom deſſus. N'allez pas prendre patron ſur mes lettres; elles ſont infinies, je n'ai que ce plaiſir: les vôtres ſont d'une grandeur qui m'étonne déja aſſez; je ne ſais quand je m'ennuierai en les liſant. Si M. de Grignan, qui dit qu'on ne peut aimer les longues lettres, avoit jamais eu cette penſée quand il recevoit les vôtres, je préſenterois requête pour vous ſéparer, & j'irois vous ôter à lui, au lieu d'aller en Bretagne. Je fus hier au ſoir brouillée avec Brancas, pour avoir dit, à ce qu'il prétend, une groſſiereté

ſur l'amitié, que perſonne n'entendit, & que je n'entendis pas moi-même : c'étoit le couronnement du crime ; il ſortit dans une vraie colere. Ce ſont des délicateſſes incommodes ; je ne les ai pas pour lui, & ne les ai que trop pour une certaine beauté que j'aime plus que ma vie, & que j'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XLVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 15 avril 1671.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite par Gacé. (1) Vous me parlez de la Provence comme de la Norvege ; je penſois qu'il y fait chaud, & je le penſois ſi bien, que l'autre jour que nous eûmes ici une bouffée d'été, je mourois de chaud, & j'étois triſte : on devina que c'étoit parce que je croyois que vous aviez encore plus chaud que moi : je ne pouvois, en effet, me l'imaginer ſans chagrin. Je veux vous dire, ma chere enfant, que le chocolat n'eſt plus avec moi, comme il étoit : la mode m'a entraînée, comme elle fait toujours : tous ceux qui

(1) Depuis maréchal de Matignon.

m'en disoient du bien, m'en disent du mal; on le maudit, on l'accuse de tous les maux qu'on a; il est la source des vapeurs & des palpitations; il vous flatte pour un temps, & puis vous allume tout d'un coup une fievre continue, qui vous conduit à la mort. Enfin, ma fille, le Grand-Maître (2) qui en vivoit, est son ennemi déclaré: vous pouvez penser si je puis être d'un autre sentiment. (3) Au nom de Dieu, ne vous engagez point à le soutenir, & songez que ce n'est plus la mode du bel air. Je n'ai point encore vu Gacé; je crois que je l'embrasserai: bon Dieu! un homme qui vous a vue, qui vient de vous quitter, qui vous a parlé, comme cela me paroît!

Je suis bien-aise que vous ayez compris la coëffure, c'est justement ce que vous aviez toujours envie de faire; ce taponnage vous est naturel, il est au bout de vos doigts: vous avez cent fois pensé l'inventer; mais vous avez bien fait de

(2) Le comte du Lude.

(3) On avoit dit que le comte du Lude aimoit Madame de Sévigné; mais comme c'étoit un de ces hommes dont l'attachement ne nuit point à la réputation des Dames, Madame de Sévigné en plaisantoit la premiere. *Voyez les amours des Gaules du comte de Bussy.*

ne

ne point prendre cette mode à la rigueur. Le bel air est de se peigner pour contrefaire la tête naissante; cela est fait dans un moment. Vos Dames sont bien loin delà avec leurs coëffures glissantes de pommade, & leurs cheveux de deux paroisses; cela est bien vieux. Votre peinture du cardinal Grimaldi (4) est excellente; *cela mord il?* est plaisant au dernier point, & m'a bien fait rire: je vous souhaite de pareilles visions pour vous divertir. Enfin, Montgobert sait rire; elle entend votre langage: qu'elle est heureuse d'avoir de l'esprit & d'être auprès de vous! Les esprits où il n'y a point de remede, font bouillir le sang. Je vous remercie de vous souvenir du reversi, & de jouer au mail; c'est un aimable jeu pour les personnes bien faites & adroites comme vous: je m'en vais y jouer dans mon desert. A propos de desert, je crois qu'Adhémar vous aura mandé comme le laquais du Coadjuteur, qui étoit à la Trape, est revenu à demi-fou, n'ayant pu supporter ces austérités: on cherche un couvent de coton pour l'y mettre, & le retirer de l'état où il est. Je crains que cette Trape, qui veut surpasser l'huma-

(4) Archevêque d'Aix.

nité, ne devienne les petites-Maisons.

Je pleurois amérement, en vous écrivant à Livri, & je pleure encore en voyant de quelle maniere tendre vous avez reçu ma lettre, & l'effet qu'elle a produit dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, & sont passés bien fidélement de Livri en Provence : si vous avez les mêmes sentimens toutes les fois que je suis sensiblement touchée de vous, je vous plains, & vous conseille de renoncer à la sympathie. Je n'ai jamais rien vu de si aisé à trouver, que la tendresse que j'ai pour vous : mille choses, mille pensées, mille souvenirs me traversent le cœur; mais c'est toujours de la maniere que vous pouvez le souhaiter : ma mémoire ne me représente rien que de doux & d'aimable; j'espere que la vôtre fait de même. La lettre que vous écrivez à votre frere, est admirable. Vous avez très-bien deviné; il est dans le bel air par-dessus les yeux : point de pâques, point de jubilé. Je n'ai rien trouvé de bon en lui, que la crainte de faire un sacrilege; c'étoit mon soin aussi de l'en détourner : mais la maladie de son ame est tombée sur son corps, & ses maîtresses sont d'une maniere à ne pas supporter cette incom-

modité avec patience : Dieu fait tout pour le mieux. J'eſpere qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines chaînes-là. Il eſt plaiſant, il dit qu'il eſt comme le bon homme Eſon, il veut ſe faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines pour ſe ravigoter un peu ; il me conte toutes ſes folies, je le gronde, & je fais ſcrupule de les écouter, & pourtant je les écoute. Il me réjouit, il cherche à me plaire ; je connois la ſorte d'amitié qu'il a pour moi ; il eſt ravi, à ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez ; il me donne mille attaques en riant ſur l'attachement que j'ai pour vous : je vous avoue, ma fille, qu'il eſt grand, lors même que je le cache. Je vous avoue encore une autre choſe ; c'eſt que je crois que vous m'aimez : vous me paroiſſez ſolide ; il me ſemble qu'on peut ſe fier à vos paroles, & cela fait auſſi que je vous eſtime fort. Vos Meſſieurs commencent à s'accoutumer à vous ; les pauvres gens ! & les Dames ne vous ont pas encore bien goûtée.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 MAR 1956
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE XLVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 avril 1671.

CETTE lettre du vendredi eſt ſur la pointe d'une aiguille; car il n'y a point de réponſe à faire, & d'ailleurs je ne ſais point de nouvelles. D'Hacqueville me contoit l'autre jour les ſortes de choſes qu'il vous mande, & qu'il appelle des nouvelles; je me moquai de lui, & je lui promis de ne jamais charger mon papier de ce verbiage. Par exemple, il vous mande qu'on dit que M. de Verneuil donne ſon gouvernement à M. de Lauzun, & qu'il prend celui du Berri avec la ſurvivance pour M. de Sulli: tout cela eſt faux & ridicule, & ne ſe dit point dans les bons lieux. Il vous apprend que le Roi partira le vingt-cinq: voilà qui eſt beau. Je vous déclare, ma fille, que je ne vous manderai rien que de vrai: quand il ne vient rien à ma connoiſſance que de ces lanternes-là, je les laiſſe paſſer, & je vous conte autre choſe. Je ſuis fort contente de d'Hacqueville, auſſi-bien que de vous: il a grand ſoin de votre mere en votre abſence; & dès qu'il y a un brin de

diſpute entre l'abbé & moi, c'eſt toujours lui que je prends pour juge. Cela fait plaiſir au cœur de ſonger qu'on a un ami comme lui, à qui rien de bon, ni de ſolide ne manque, & qui ne nous peut jamais manquer lui-même. Si vous nous aviez défendu de parler de vous enſemble, & que cela vous fût fort déſagréable, nous ſerions extrêmement embarraſſés; car cette converſation nous eſt ſi naturelle, que nous y tombons inſenſiblement: c'eſt un penchant ſi doux, qu'on y revient ſans peine; & quand, par haſard, après en avoir bien parlé, nous nous détournons un moment, je reprends la parole d'un bon ton, & je lui dis: Mais diſons donc un pauvre mot de ma fille; vraiment nous ſommes bien ingrats; & là-deſſus nous recommençons ſur nouveaux frais. Je lui jurerois plus de vingt fois à lui-même que je ne vous aime point, qu'il ne me croiroit pas; je l'aime comme un confident qui entre dans mes ſentimens, je ne ſaurois mieux dire.

Hélene & *Marphiſe* (1) vous ſont très-obligées; mais pour Hébert, hélas! je ne l'ai plus. J'eus l'eſprit l'autre jour en riant de le donner à Gourville, & de lui dire

(1) Petite chienne de Madame de Sévigné.

qu'il falloit qu'il le plaçât dans cet hôtel de Condé, qu'il s'en trouveroit bien, qu'il m'en remercieroit, que je répondois de lui. M. de la R. F. & Madame de la Fayette se mirent sur les perfections d'Hébert : cela demeura là, il y a trois semaines. Je fus toute étonnée, quand Gourville l'envoya querir hier ; Hébert s'habilla en Gentilhomme, il y alla : Gourville lui dit qu'il lui donneroit une place à l'hôtel de Condé, qui lui vaudroit deux cens cinquante livres de rente, logé, nourri, & tout cela en attendant mieux ; mais que présentement il l'envoyoit à Chantilli pour distribuer tout le linge par compte, pendant que le Roi y sera. Il prit donc dix coffres de linge sur son soin, & partit pour Chantilli. Le Roi y doit aller le 25 de ce mois, il y sera un jour entier : jamais il ne s'est fait tant de dépenses au triomphe des Empereurs, qu'il y en aura-là ; rien ne coute ; on reçoit toutes les belles imaginations sans regarder à l'argent. On croit que M. le Prince n'en sera pas quitte pour quarante mille écus ; il faut quatre repas, il y aura vingt-cinq tables servies à cinq services, sans compter une infinité d'autres qui surviendront : nourrir tout, c'est nourrir la France & la loger ; tout est meublé :

de petits endroits qui ne servoient qu'à mettre des arrosoirs, deviennent des chambres de courtisans. Il y aura pour mille écus de jonquilles : jugez à proportion. Voyez un peu où le discours d'Hébert m'a jettée : voilà donc comme j'ai fait sa fortune en badinant ; car je la compte faite, dans la pensée qu'il s'acquittera fort bien de ces commencemens-ci. Nous ne dînons point aujourd'hui en *Bavardin ;* ils sont embarrassés pour faire partir l'équipage du marquis (*de Lavardin.*) Je mange donc ici mes petits œufs frais à l'oseille ; après-dîner j'irai un peu au fauxbourg, (2) & je joindrai à cette lettre ce que j'aurai appris, afin de vous divertir.

J'ai reçu une fort jolie lettre du Coadjuteur ; il est seulement fâché que je l'appelle *Monseigneur ;* il veut que je l'appelle, *Pierrot*, ou *seigneur Corbeau.* Je vous recommande toujours bien d'entretenir l'amitié qui est entre vous : je le trouve fort touché de votre mérite, prenant grand intérêt à toutes vos affaires ; en un mot, d'une application & d'une solidité qui vous sera d'un grand secours. Mon fils n'est pas encore guéri de ce mal

(2) Chez Madame de la Fayette.

qui fait douter ſes précieuſes maîtreſſes de ſa paſſion : il me diſoit hier au ſoir que pendant la ſemaine-ſainte il avoit été ſi épouvantablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela, qui lui faiſoit bondir le cœur ; il n'oſoit y penſer ; il avoit envie de vomir ; il en avoit l'imagination tellement frappée, qu'il ne pouvoit pas regarder une femme. Ce mal n'a pas été d'un moment ; j'ai pris mon temps pour faire un petit ſermon là-deſſus : nous avons fait enſemble des réflexions chrétiennes ; il entre dans mes ſentimens, (3) & particuliérement pendant que ſon dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette Comédienne ; je n'en ai jamais vu de ſi chaudes, ni ſi paſſionnées : il pleuroit, il

(3) Le marquis de Sévigné paſſa les dernieres années de ſa vie dans une grande dévotion. C'étoit un homme extrêmement aimable & de beaucoup d'eſprit ; il ſavoit d'ailleurs une infinité de choſes que les gens du bel air ne ſe piquent pas toujours de ſavoir. Toutes les lettres qui ſont reſtées de lui ſont charmantes ; & c'eſt dommage que le nombre en ſoit ſi petit. On connoît une diſſertation imprimée de ſa façon, au ſujet d'un paſſage d'Horace, qui avoit fait naître une diſpute entre lui & M. Dacier ; il eut l'avantage de mettre le bon droit & les rieurs de ſon côté.

mouroit, il croit tout cela quand il écrit, & s'en moque un moment après : je vous dis qu'il vaut ſon peſant d'or. Adieu, mon aimable enfant ; comment vous êtes-vous portée le 6 de ce mois ? Je ſouhaite que vous m'aimiez toujours, c'eſt ma vie, c'eſt l'air que je reſpire. Je ne vous dis point ſi je ſuis à vous, cela eſt au-deſſous du mérite de mon amitié. Vous voulez bien que j'embraſſe ce pauvre Comte : mais ne vous aimons-nous point trop tous deux ?

Vendredi au ſoir, 17 avril.

Je fais mon paquet chez Madame de la Fayette, à qui j'ai donné votre lettre ; nous l'avons lue enſemble avec plaiſir, nous trouvons que perſonne n'écrit mieux que vous : vous la flattez très-agréablement, & moi en paſſant j'y trouve un petit endroit qui me va droit au cœur ; c'eſt un lieu que vous poſſédez d'une étrange maniere. Madame de la Fayette fut hier à Verſailles ; Madame de Thianges lui avoit mandé d'y aller : elle y fut reçue très-bien, mais très-bien, c'eſt-à-dire, que le Roi la fit mettre dans ſa caleche avec les Dames, & prit plaiſir à lui montrer toutes les beautés de Verſailles, comme feroit un particulier que l'on va

voir dans sa maison de campagne : il ne parla qu'à elle, & reçut avec beaucoup de plaisir & de politesse toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montroit : vous pouvez penser si l'on est contente d'un tel voyage. M. de la R. F. que voilà, vous embrasse sans autre forme de procès, & vous prie de croire qu'il est plus loin de vous oublier, qu'il n'est prêt à danser la bourrée : il a un petit agrément de goutte à la main, qui l'empêche de vous écrire dans cette lettre. Madame de la Fayette vous estime & vous aime, & ne vous croit pas si dépourvue de vertus, que le jour que vous étiez couchée au coin de son feu, & dont vous vous souvenez si bien.

LETTRE XLVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 22 avril 1671.

Avez-vous bien peur que je n'aime mieux Madame de Brissac que vous ? craignez-vous, me connoissant comme vous faites, que ses façons ne me plaisent plus que les vôtres ? croyez-vous que son esprit ait trouvé le chemin de me plaire ? avez-vous opinion que sa beauté efface vos

charmes ? enfin, penſez-vous qu'il y ait quelqu'un au monde qui puiſſe à mon goût ſurpaſſer Madame de Grignan, en me ſuppoſant même dépouillée de tout l'intérêt que j'y prends ? Songez à tout cela un peu à loiſir, & puis ſoyez aſſurée qu'il en eſt juſtement ce que vous en croyez. Voilà toute ma réponſe que vous connoîtrez par la vôtre, ſi vous répondez ſincérement.

Parlons un peu de votre frere, ma fille : il eſt d'une foibleſſe à faire mal au cœur ; il eſt tout ce qu'il plaît aux autres ; il plut hier à trois de ſes amis de le mener ſouper dans un lieu d'honneur, il y fut. Ces Meſſieurs ſont trop habiles pour vouloir courir la fortune ; ils diſent à Sévigné de payer, je dis, payer de ſa perſonne ; tout miſérable qu'il eſt encore, il paie, & puis me vient tout conter, en diſant qu'il ſe fait mal au cœur à lui-même ; je lui dis qu'il me fait mal au cœur auſſi, je lui fais honte ; j'ajoute que ce n'eſt point la vie d'un honnête-homme, qu'il trouvera quelque chappe-chute, & qu'à force de s'expoſer, il aura ſon fait. Je prêche un peu enſuite ; il demeure d'accord de tout, & n'en fait, ni plus, ni moins. Il a quitté la Comédienne, (1) après l'avoir aimée par-ci

(1) La Champmêlé.

par-là : quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne-foi ; un moment après, il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté : il étoit malheureux quand elle l'aimoit ; il eſt au déſeſpoir de n'en être plus aimé, & d'autant plus, qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'eſtime : *C'eſt une ame de bouillie*, dit-elle, *c'eſt un corps de papier mouillé, c'eſt un cœur de citrouille fricaſſé dans de la neige* : je vous l'ai déja dit. Elle voulut l'autre jour lui faire donner les lettres de la Comédienne ; il les lui donna ; elle en a été jalouſe ; elle vouloit les donner à un amant de la Princeſſe, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier : il me le vint dire ; je lui fis voir que c'étoit une infamie que de couper ainſi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimée ; je repréſentai qu'elle n'avoit point ſacrifié ſes lettres, comme on vouloit le lui faire croire pour l'animer ; qu'elle les lui avoit rendues ; que c'étoit une trahiſon baſſe & indigne d'un homme de qualité, & que même dans les choſes mal-honnêtes il y avoit de l'honnêteté à obſerver : il entra dans mes raiſons, il courut chez Ninon, & moitié par adreſſe, moitié par force, il retira les lettres de cette pauvre diableſſe ; je les ai fait brû-

ler. Vous voyez par-là combien le nom de Comédienne m'eſt de quelque choſe; cela eſt un peu de la viſionnaire de la comédie; elle en eût fait autant, & je fais comme elle. Mon fils a conté ſes folies à M. de la Rochefoucauld, qui aime les originaux. Je lui diſois l'autre jour que Sévigné n'eſt point fou par la tête, c'eſt par le cœur: ſes ſentimens ſont tout vrais, ſont tout faux; ſont tout froids, ſont tout brûlans; ſont tout fripons, ſont tout ſinceres; enfin, ſon cœur eſt fou. Nous rîmes fort de tout cela, & avec mon fils même, car il eſt de bonne compagnie, & dit tope à tout. Nous ſommes très-bien enſemble, je ſuis ſa confidente, & je conſerve cette vilaine qualité qui m'attire de ſi vilaines confeſſions, pour être en droit de lui dire mes ſentimens ſur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie de le redreſſer; je le fais comme une amie: il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou ſix ſemaines; s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmenerai. Voilà bien des folies; mais comme vous y prenez intérêt, il m'a ſemblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

Tout ce que vous me mandez de la Marans eſt divin, & des punitions qu'elle aura dans l'enfer: mais ſavez-vous bien

que vous irez avec elle, ſi vous continuez à la haïr ? Songez que vous ſerez toute l'éternité enſemble ; il n'en faut pas davantage pour vous mettre dans le deſſein de faire votre ſalut : je me ſuis aviſée bien heureuſement de vous donner cette penſée : c'eſt une inſpiration de Dieu. Elle vint l'autre jour chez Madame de la Fayette, M. de la R. F. y étoit, & moi auſſi : la voilà qui entre ſans coëffe ; elle venoit d'être coupée, mais coupée en vraie fanfan ; elle étoit poudrée, bouclée ; le premier appareil avoit été levé, il n'y avoit pas un quart d'heure ; elle étoit décontenancée, ſentant bien qu'elle alloit être improuvée. Madame de la Fayette lui dit : « Mais vraiment il faut » que vous ſoyez folle ; mais ſavez-vous » bien, Madame, que vous êtes com» plettement ridicule ? » M. de la R. F. dit : « Ma mere, ah ! par ma foi, mere, » nous n'en demeurerons pas-là ; appro» chez un peu, ma mere, que je voie ſi » vous êtes comme votre ſœur que je » viens de voir ». Sa ſœur venoit auſſi d'être coupée : « ma mere, vous voilà » bien ». Vous entendez ces tons-là ; & pour les paroles, elles ſont d'après le naturel ; pour moi je riois ſous ma coëffe. Elle ſe décontenança ſi fort qu'elle ne

put soutenir cette attaque ; elle remit sa coëffe, & bouda jusqu'à ce que Madame de Schomberg la vint reprendre ; car il n'y a plus de voiture que celle-là. Je crois que ce récit vous divertira.

Nous passâmes, il y a quelques jours, une après-dînée à l'Arcenal fort agréablement : il y avoit des hommes de toutes grandeurs, Mesdames de la Fayette, de Coulanges, de la Troche, Mademoiselle de Méri & moi. On se promena, on parla fort de vous à plusieurs reprises & en très-bons termes. Nous allons aussi quelquefois au Luxembourg ; M. de Longueville y étoit hier, il me pria de vous assurer de ses très-humbles services. Pour M. de la Rochefoucaud, il vous aime très-tendrement. Je suis ravie que vous ayez approuvé mes lettres ; vos approbations & vos louanges sinceres me font un plaisir qui surpasse tout ce qui me vient d'ailleurs ; & pourquoi les filles comme vous n'oseroient-elles louer une mere comme moi ? Quelle sorte de respect ! Vous savez si j'estime fort votre goût : j'approuve votre loterie ; vous me manderez ce que vous aurez gagné. Vos comédies doivent aussi vous divertir. Laissez-vous amuser, suivez le courant des plaisirs qu'on peut avoir en Provence. Je vous loue fort que vous

ne reconduisiez point, c'étoit pour mourir ; que les Dames s'en vengent, qu'elles ne vous reconduisent point aussi, & voilà une maudite coutume abolie. Adieu, ma très-chere, il est tard ; je fais de la prose avec une facilité qui vous tue.

LETTRE XLIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 avril 1671.

VOILA le plus beau tems du monde ; il commença dès hier après des pluies épouventables : c'est le bonheur du Roi, il y a long-tems que nous l'avons observé ; & c'est pour cette fois aussi le bonheur de M. le Prince, qui a pris ses mesures pour le printemps & pour l'été ; la pluie d'avant-hier auroit rendu toutes ses dépenses ridicules. Sa Majesté y arriva hier au soir ; elle y est aujourd'hui. D'Hacqueville y est allé, il vous fera une relation à son retour. Pour moi, j'en attends ce soir une petite, que je vous enverrai avec cette lettre que j'écris le matin avant que d'aller en *bavardin*. Je ferai mon paquet au fauxbourg : si l'on dit que nous parlons dans nos lettres de la pluie & du beau tems, on aura raison ; j'en ai fait d'abord

un

un assez grand chapitre. Vous ne me parlez point assez de vous ; j'en suis nécessiteuse, comme vous l'êtes de folies : je vous souhaite toutes celles que j'entends ; pour celles que je dis, elles ne valent plus rien depuis que vous ne m'aidez plus ; vous m'en inspirez, & quelquefois aussi je vous en inspire. C'est une longue tristesse, & qui se renouvelle souvent, que d'être loin d'une personne comme vous. J'ai dit des adieux depuis quelques jours ; ce qui est plaisant, c'est qu'en partant d'ici pour la Bretagne, je prévois que vous ferez mon adieu sensible, dont je pourrois, si j'étois une friponne, faire un grand honneur à mes amies ; mais on voit clair à travers mes paroles, & je ne veux pas même en mettre aucune au devant des sentimens que j'ai pour vous. Je ferai donc touchée de voir que ce n'est pas assez d'être à deux cens lieues de vous, il faut que j'en sois à trois cens ; & tous les pas que je ferai, ce sera sur cette troisieme centaine : c'est trop, cela serre le cœur.

L'abbé Têtu entra hier chez Madame de Richelieu comme j'y étois : il étoit d'une gaillardise qui faisoit honte à ses amis éloignés ; je lui parlai de mon voyage ; il ne changea point de ton, & d'un

visage riant : *hé bien*, me dit-il, *nous nous reverrons*. Cela n'est point plaisant à mander ; mais il n'y eut pas moyen de l'entendre sans rire ; enfin ce fut-là son unique pensée. Il passa légérement sur toute mon absence, & ne trouva que ce mot à me dire. Nous nous en servons présentement dans nos adieux, & je m'en sers moi-même intérieurement en songeant à vous ; mais ce n'est pas si gaiement, & la longueur de l'absence n'est pas une circonstance que j'oublie.

J'ai acheté, pour me faire une robe de chambre, une étoffe comme votre dernière jupe ; elle est admirable ; il y a un peu de verd, & c'est le violet qui domine ; en un mot, j'ai succombé. On vouloit me la faire doubler de couleur de feu, mais j'ai trouvé que cela avoit l'air d'une impénitence finale ; le dessus est la pure fragilité, mais le dessous eût été une volonté déterminée, qui m'a paru contre les bonnes mœurs : je me suis jettée dans le taffetas blanc ; ma dépense est petite, je mépriſe la Bretagne, & n'en veux faire que pour la Provence, afin de soutenir la dignité d'une merveille d'entre deux âges où vous m'avez élevée.

Madame de Ludre me fit l'autre jour des merveilles à Saint-Germain : il n'y

avoit nulle distraction; elle vous aimoit aussi : *Ah! pour Matame te Grignan, elle est atorable.* Brancas me conta une affaire que M. de Grignan eut cet hiver avec M. le Premier : *je suis pour Grignan, j'ai vu leurs lettres.* Ce Brancas vous a écrit une grande diablesse de lettre plaisante, mais inlisible; il m'en a dit des morceaux; nous devons prendre un jour pour la lire toute entiere. M. de S*** a chassé un portier; je ne sais ce qu'on dit, on parle de manteau gris, de quatre heures du matin, de coups de plat d'épée, & *l'on se tait du reste;* on parle d'un certain apôtre qui en fait d'autres. Enfin, je ne dis rien, on ne m'accusera pas de parler; pour moi je sais me taire. Si cette fin vous paroît un peu galimatias, vous ne l'en aimerez que mieux. Adieu, ma chere enfant; je vous manderai ce soir des nouvelles en fermant mon paquet.

LETTRE L.

A LA MÊME.

Vendredi au soir 24 avril, chez M. DE LA ROCHEFOUCAULD, 1671.

Je fais donc ici mon paquet. J'avois dessein de vous conter que le Roi arriva hier au soir à Chantilli; il courut un cerf au clair de la lune. Les lanternes firent des merveilles; le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie; mais enfin le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le tems qu'il a fait aujourd'hui nous faisoit espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, & qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande; c'est qu'enfin Vatel, le grand Vatel, maître-d'hôtel de M. Fouquet, qui l'étoit présentement de M. le Prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête étoit capable de contenir tout le soin d'un état; cet homme donc que je connoissois, voyant ce matin à huit heures que la marée n'étoit point arrivée, n'a pu soutenir l'affront qu'il a vu qui alloit l'accabler, & en

un mot il s'eſt poignardé. Vous pouvez penſer l'horrible déſordre qu'un ſi funeſte accident a cauſé dans cette fête. Songez que la marée eſt peut-être arrivée comme il expiroit. Je n'en ſais pas davantage préſentement : je penſe que vous trouvez que c'eſt aſſez. Je ne doute pas que la confuſion n'ait été grande ; c'eſt une choſe fâcheuſe à une fête de cinquante mille écus.

M. de Ménars épouſe Mademoiſelle de la Grange-Neuville ; je ne ſais comme j'ai le courage de vous parler d'autre choſe que de Vatel.

LETTRE LI.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

Il eſt dimanche 26 avril ; cette lettre ne partira que mercredi ; mais ce n'eſt pas une lettre, c'eſt une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'eſt paſſé à Chantilli touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé ; voici l'affaire en détail. Le Roi arriva le jeudi au ſoir ; la promenade, la collation dans un lieu tapiſſé de jonquilles, tout cela fut à ſouhait. On ſoupa ; il y eut quelques

tables où le rôti manqua, à cauſe de pluſieurs dîners à quoi l'on ne s'étoit point attendu. Cela ſaiſit Vatel; il dit pluſieurs fois : je ſuis perdu d'honneur; voici un affront que je ne ſupporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le ſoulagea en ce qu'il put; le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquiemes, lui revenoit toujours à l'eſprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla juſques dans la chambre de Vatel, & lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit ſi beau que le ſouper du Roi. Il répondit : Monſeigneur, votre bonté m'acheve; je ſais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réuſſit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit ſeize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit ſeulement deux charges de marée; il lui demande : eſt-ce là tout? Oui, Monſieur. Il ne ſavoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque tems; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; ſa

tête s'échauffoit; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit: Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, & se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels. Il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc pleura; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort tristement: on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa maniere; on le loua fort, on loua & blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilli, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince, qu'il ne devoit avoir que deux tables, & ne point se charger de tout; il jura qu'il ne souffriroit plus que M. le Prince en usât ainsi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée: on dîna très bien, on fit collation,

on ſoupa, on ſe promena, on joua, on fut à la chaſſe; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit ſamedi, on fit encore de même; & le ſoir le Roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *media noche*; il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, eſpérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet par-deſſus les moulins, & je ne ſais rien du reſte. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations ſans doute; mais comme ſon écriture n'eſt pas ſi liſible que la mienne, j'écris toujours; & ſi je vous mande cette infinité de détails, c'eſt que je les aimerois en pareille occaſion.

LETTRE LII.

A LA MÊME.

Commencée à Paris le lundi 27 avril 1671.

J'AI très-mauvaiſe opinion de vos langueurs; je ſuis du nombre des méchantes langues, & je crois tout le pis. Voilà ce que je craignois; mais, ma chere enfant, ſi ce malheur ſe confirme, ayez ſoin de vous, ne vous ébranlez point dans ces commencemens par votre voyage de Marſeille; laiſſez un peu établir les choſes, ſongez

songez à votre délicateſſe, & que ce n'eſt qu'à force de vous être conſervée que vous avez été juſqu'au bout. Je ſuis déjà bien en peine du dérangement que le voyage de Bretagne apportera à notre commerce : ſi vous êtes groſſe, comptez que je n'ai plus aucun deſſein que de faire ce que vous voudrez ; je ferai ma regle de vos deſirs, & laiſſerai tout autre arrangement & toute autre conſidération à mille lieues de moi. Je crois que le chapitre de votre frere vous a divertie ; il eſt préſentement en quelque repos ; il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'eſt un ami : il entra l'autre jour avec elle dans un lieu où il y avoit cinq ou ſix hommes ; ils firent tous une mine qui la perſuada qu'ils le croyoient poſſeſſeur ; elle connut leurs penſées, & leur dit : « Meſſieurs, vous vous damnez » ſi vous croyez qu'il y ait du mal entre » nous, je vous aſſure que nous ſommes » comme frere & ſœur ». Il eſt vrai qu'il eſt comme fricaſſé ; je l'emmene en Bretagne, où j'eſpere que je lui ferai retrouver la ſanté de ſon corps & de ſon ame : nous ménageons, la Mouſſe & moi, de lui faire faire une bonne confeſſion.

M. & Madame de Villars ſortent d'ici, & vous font mille & mille amitiés ; ils

veulent la copie de votre portrait qui eſt ſur ma cheminée, pour la porter en Eſpagne. Ma petite enfant a été tout le jour dans ma chambre parée de ſes belles dentelles, & faiſant l'honneur du logis ; ce logis qui me fait tant ſonger à vous, où vous étiez, il y a un an comme priſonniere ; ce logis que tout le monde vient voir, que tout le monde admire, & que perſonne ne veut *louer*. Je ſoupai l'autre jour chez la marquiſe d'Uxelles avec Madame la maréchale d'Humieres, Meſdames d'Arpajon, de Beringhen, de Frontenac, d'Outrelaiſe, Raimond & Martin ; vous n'y fûtes point oubliée. Je vous conjure, ma fille, de me mander ſincerement des nouvelles de votre ſanté, de vos deſſeins, de ce que vous ſouhaitez de moi. Je ſuis triſte de votre état, je crains que vous ne le ſoyez auſſi : je vois mille chagrins, & j'ai une ſuite de penſées dans ma tête, qui ne ſont bonnes ni pour la nuit, ni pour le jour.

A Livri, mercredi 29 avril.

Depuis que j'ai écrit ce commencement de lettre, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier aſſez matin de Paris, j'allai dîner à Pomponne, j'y trouvai notre bon

homme (1) qui m'attendoit; je n'aurois pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna: plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement; & transporté de zele & d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne point songer à me convertir; que j'étois une jolie païenne; que je faisois de vous une idole dans mon cœur; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle; qu'enfin je songeasse à moi. Il me dit tout cela si fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai & vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai: le rossignol, le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos forêts; je m'y suis promenée tout le soir toute seule; j'y ai retrouvé toutes mes tristes pensées; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris,

(1) M. Arnaud d'Andilli.

pour faire mon paquet & vous l'envoyer.

Il eſt vrai, ma fille, qu'il manqua un degré de chaleur à mon amitié; quand je rencontrai la chaîne des galériens, je devois aller avec eux, au lieu de ne ſonger qu'à vous écrire. Que vous euſſiez été agréablement ſurpriſe à Marſeille de me trouver en ſi bonne compagnie! Mais vous y allez donc en litiere; quelle fantaiſie! j'ai vu que vous n'aimiez les litieres que quand elles étoient arrêtées; vous êtes bien changée. Je ſuis entiérement du parti des médiſans; tout l'honneur que je puis vous faire, c'eſt de croire que jamais vous ne vous ſeriez ſervie de cette voiture, ſi vous ne m'aviez point quittée, & que M. de Grignan fût reſté dans ſa Provence. Que je ſuis fâchée de ce malheur! mais que je l'ai bien prévu! Conſervez-vous, ma très chere, ſongez que la *Guiſarde* beauté ayant voulu ſe prévaloir d'une heureuſe couche, s'eſt bleſſée rudement, & qu'elle a été trois jours prête à mourir: voilà un bel exemple. Madame de la Fayette craint toujours pour votre vie; elle vous cede ſans difficulté la premiere place auprès de moi, à cauſe de vos perfections; & quand elle eſt douce, elle dit que ce n'eſt pas ſans peine; mais enfin cela eſt reglé & approuvé; cette juſtice

la rend digne de la seconde, elle l'a aussi : la Troche s'en meurt ; je vais toujours mon train, & mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes ; je serai troublée dans la mienne par les états qui viendront me tourmenter à Vitré sur la fin du mois de Juillet ; cela me déplaît fort ; votre frere n'y sera plus en ce tems-là. Ma fille, vous souhaitez que le tems marche, vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée, il vous obéira trop exactement ; & quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie ; & quoique le tems ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il n'a pas laissé, par mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, de me faire appercevoir des marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille ; en vérité il y en a de bien transportans. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de la Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés ? Nous en étions ravis l'autre jours chez M. de la Rochefoucauld : nous apprîmes par cœur celle *du singe & du chat.*

D'animaux mal-faisans c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, tel qu'il
pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
On ne s'en prenoit point aux gens du voisinage:
Bertrand déroboit tout; Raton de son côté
étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint; & la *citrouille* & le *rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles: c'est le loisir de Livri qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas. Il vous écrivit l'autre jour une main toute entiere de papier; c'étoit une rapsodie assez bonne; il nous la lut à Madame de Coulanges & à moi; je lui dis: envoyez-la-moi donc toute achevée pour mercredi. Il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la vissiez, que cela étoit trop sot & trop misérable. Pour qui nous prenez-vous? vous nous l'avez bien lue. Tant y a, je ne veux pas qu'elle la lise. Voilà toute la raison que j'en ai eue; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes; c'étoit à la premiere qu'on le jugeoit. Cette folie a fort réjoui les sénateurs; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès. Que dites-vous, mon enfant,

de l'infinité de cette lettre ? Si je voulois, j'écrirois jusqu'à demain. Conservez-vous, c'est ma ritournelle continuelle; ne tombez point, gardez quelquefois le lit. Depuis que j'ai donné à ma petite une nourrice comme celles du tems de François premier, je crois que vous devez honorer tous mes conseils. Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année ? J'avois rangé tout cela d'une autre façon, & même pour l'amour de vous ; mais votre litiere me redérange tout : le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu ? Hélas ! c'est bien moi qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée ; vous êtes adorée maintenant en Provence, & à Paris, & à la cour, & à Livri. Enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate ; le moyen de rendre tout cela. Je vous embrasse & vous aime, & vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose. J'embrasserois ce fripon de Grignan, si je n'étois fâchée contre lui.

Maître Paul (2) mourut il y a huit jours; notre jardin en est tout triste.

(2) Jardinier de Livri.

LETTRE LIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier mai 1671.

Je gardois votre secret, comme si vous aviez dérobé votre enfant; mais je n'en réponds plus, depuis que Valcroissant l'a mandé à Mademoiselle de Scuderi, en se louant de vos honnêtetés, & disant que l'on vous adore en Provence. Comment vous portez-vous du voyage que vous avez fait à Marseille? n'êtes-vous pas résolue de vous bien conserver? Vous voulez bien, ma fille, que je sois un peu en peine de vous; il est impossible que cela ne soit pas.

Je dînai hier chez Madame de Villars avec M. de Vindisgras, deux autres de son pays, M. & Madame de Schomberg, M. & Madame de Béthune: *la plupart des amans sont des Allemands* (1), comme vous voyez. M. de Schomberg me paroît un des plus aimables maris du monde: sans compter que c'est un héros, il a l'esprit aisé, & une intelligence dont on lui fait

(1) Allusion à une chanson de Sarrasin: *Tircis, la plupart des amans sont des Allemands, &c.*

un gré nompareil : sa femme l'adore ; mais parce qu'il ne faut pas être contente en ce monde, elle n'a pas un moment de santé. On parla fort de vous, on vous loua jusqu'au ciel ; & ce qui me parut plaisant, c'est que Vindisgras se souvint d'avoir ouï dire ce que vous disiez, il y a six ans, d'un comte de Dietrichstein (2), qu'il ressembloit à M. de Beaufort (3), hormis qu'il parloit mieux François : nous trouvâmes plaisant qu'il eût retenu ce bon mot ; cela nous donna lieu de parler de votre esprit ; il vous a vue chez la Reine, quand vous prîtes congé ; il a une grande idée de toute votre personne. Cette pauvre Madame de Béthune est encore grosse, elle me fait grand pitié. On craint que la princesse d'Harcourt ne soit grosse aussi. Je trouve tous les jours ici dequoi exercer mes beaux sentimens. Madame de Coulanges vint le soir, nous allâmes aux Tuileries, nous y vîmes ce qui reste d'hommes à Paris, & qui n'y sera pas encore long-temps ; & de plus M. de Saint-Ruth (4) : quel homme,

(2) Seigneur Allemand.

(3) Le duc de Beaufort parloit assez mal sa langue naturelle.

(4) On a dit que la maréchale de la M..... quoique très-glorieuse d'ailleurs, l'avoit épousé secrétement.

bon dieu ! & que le désagrément de sa physionomie donne de grandes idées des qualités qu'on ne connoît pas ! Mais comment pourrois-je vous dire les tendresses, les amitiés, les remerciemens de M. de la Rochefoucauld, de Segrais, de Madame de la Fayette, avec qui je passai le reste de la soirée, & à qui je fis voir une partie de votre lettre ? Il y avoit tant de choses pour eux, que je vous aurois fait tort en toute maniere de la leur cacher. Je leur cachai pourtant votre grossesse, pour la dire une autre fois tout bas à Madame de la Fayette : car notre conversation d'hier roula sur d'autres discours plus agréables pour vous. Langlade survint ; comme il s'en va à Bourbon, nous voulons qu'il aille vous voir. Segrais nous montra un recueil qu'il a fait des chansons de Blot : elles ont le diable au corps, mais je n'ai jamais vu tant d'esprit. Il nous conta aussi qu'il venoit de voir une mere de Normandie, qui, lui parlant d'un fils abbé qu'elle a, lui avoit dit que le dessein de son fils étoit de bien étudier, & qu'il commençoit toujours à prêcher en attendant : cet arrangement nous fit rire. Vous souvient-il du bon mot du Comédien que je vous ai mandé (5) ? Segrais l'a mis dans un recueil qu'il

(5) Voyez la lettre du 8 avril, pag. 134.

fait de tout ce qui a jamais été dit de plus fin. On parle de grandes nouvelles en Angleterre ; mais cela n'eſt point encore démêlé. On ne ſait rien de l'arrivée du Roi à Dunkerque. Madame de Richelieu a gagné un grand procès contre Madame d'Aiguillon. M. le Duc eſt parti pour la Bourgogne, le maréchal d'Albret pour ſon gouvernement ; M. le Prince a ſuivi le Roi. Vous voyez bien par ces lanterneries qu'il n'y a point aujourd'hui de nouvelles. Nous n'avons point dîné en *Lavardin ;* ils ſont allés ſe promener à Verſailles.

Madame de Verneuil a été très-malade à Verneuil. La d'Eſcars a eu une maniere d'apoplexie, qui a fait grand'peur à elle & à celles qui ſe portent un peu trop bien. J'ai donné votre billet à Brancas : *il fera réponſe à la Grignan.* Pere Ytier vous ſalue très-révérencieuſement. Je ſuis en colere contre M. de Grignan ; ſans cela je l'aimerois. Ninon dit que votre frere eſt au-deſſus de la définition ; il eſt vrai qu'il ne ſe connoît pas lui-même, & que les autres le connoiſſent encore moins. Adieu, ma très-aimable ; jamais il ne s'eſt vu un attachement ſi naturel que celui que j'ai pour vous.

LETTRE LIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 mai 1671.

Je vous prie, ma fille, ne donnons point désormais à l'absence l'honneur d'avoir remis entre nous une parfaite intelligence, & de mon côté la persuasion de votre tendresse pour moi : quand l'absence auroit part à cette dernière, puisqu'elle l'a établie pour jamais, regrettons un temps où je vous voyois tous les jours, vous qui êtes le charme de ma vie & de mes yeux ; où je vous entendois, vous dont l'esprit touche mon goût plus que tout ce qui m'a jamais plu. N'allons point faire une séparation de votre aimable vue & de votre amitié : il y auroit trop de cruauté à séparer ces deux choses ; & je veux plutôt croire que le temps est venu qu'elles marcheront ensemble ; que j'aurai le plaisir de vous voir sans mélange d'aucun nuage, & que je réparerai toutes mes injustices passées, puisque vous voulez bien les nommer ainsi.

Je vis hier Madame de Guise ; elle m'a chargée de vous faire mille amitiés, &

de vous dire comme elle a été trois jours à l'extrêmité, Madame Robinet n'y voyant plus goutte, & tout cela pour s'être agitée sur la foi de sa premiere couche, sans se donner aucun repos. L'agitation continuelle, qui ne donne pas le temps à un enfant de pouvoir se remettre à sa place, quand il a été ébranlé, fait une couche ayancée, qui est très-souvent mortelle. Je lui promis de vous donner toutes ces instructions pour quand vous en auriez besoin, & de vous dire tous les repentirs qu'elle avoit d'avoir perdu l'ame & le corps de son enfant. Je m'acquitte exactement de sa commission, dans l'espérance qu'elle vous sera utile : je vous conjure, ma fille, d'avoir un soin extrême de votre santé ; vous n'avez que cela à faire.

Votre Monsieur qui dépeint mon esprit juste & quarré, composé, étudié, l'a très-bien *devidé*, comme disoit cette diablesse. J'ai fort ri de ce que vous m'en écrivez, & vous ai plainte de n'avoir personne à regarder pendant qu'il me louoit si bien ; je voudrois au moins avoir été derriere la tapisserie. Je vous remercie, ma fille, de toutes les honnêtetés que vous avez faites à la Brosse : c'est une belle chose

qu'une vieille lettre (1); il y a long-temps que je les trouve encore pires que les vieilles gens; tout ce qui eſt dedans eſt une vraie radoterie.

Il eſt vrai que j'aime votre fille; mais vous êtes une friponne de me parler de jalouſie; il n'y a, ni en vous, ni en moi de quoi pouvoir la compoſer; c'eſt une imperfection dont vous n'êtes point capable, & je ne vous en donne non plus de ſujet que M. de Grignan: hélas! quand on trouve dans ſon cœur toutes les préférences, & que rien n'eſt en comparaiſon, de quoi pourroit-on donner de la jalouſie à la jalouſie même? Ne parlons point de cette paſſion; je la déteſte, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable: les effets en ſont trop cruels & trop haïſſables. Je vous prie, au reſte, de ne point faire des ſonges ſi triſtes de moi; cela vous émeut & vous trouble: je ſuis perſuadée que vous n'êtes que trop vive & trop ſenſible ſur ma ſanté; vous l'avez toujours été, & je vous conjure auſſi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine: j'ai une ſanté au-deſſus de toutes les craintes

(1) La lettre du 15 mars précédent ne fut rendue que ſix ſemaines après la date.

ordinaires ; je vivrai pour vous aimer, & j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'eſt-à-dire, à toute la joie, à toute la douleur, à tous les agrémens, à toutes les mortelles inquiétudes ; enfin, à tous les ſentimens que cette paſſion pourra me donner.

Je partirai entre-ci & la Pentecote ; je la paſſerai, ou à Chartres, ou à Malicorne : mais ſûrement point à Paris. Vous êtes trop aimable d'entrer, comme vous faites, dans la triſteſſe de mon voyage : vous pouvez imaginer combien de ſouvenirs de vous entre la Mouſſe (2) & moi, ſans compter cette penſée qui ne me quitte jamais. Il eſt vrai que je n'aurai point *Hébert*, j'en ſuis fâchée ; mais il faut ſe réſoudre à tout : il eſt revenu de Chantilli ; il eſt déſeſpéré de la mort de Vatel, il y perd beaucoup : Gourville l'a mis à l'Hôtel de Condé, pour faire cette petite charge dont je vous ai parlé. M. de la Rochefoucauld dit qu'il prend des liaiſons avec *Hébert*, dans la penſée que c'eſt un homme qui commence une grande fortune : à cela je lui réponds que mes laquais ne ſont pas ſi heureux que les

(2) Un parent de MM. de Coulanges.

ſiens (3). Ce Duc vous aime, & m'a aſſurée qu'il ne vous renverroit point votre lettre toute cachetée. Madame de la Fayette me prie toujours de vous dire mille choſes pour elle : je ne ſais ſi je m'en acquitte bien.

Ne jettez point ſi loin ces livres de la Fontaine ; il y a des fables qui vous raviront, & des contes qui vous charmeront : la fin *des Oies de frere Philippe*, *les Remois*, *le petit Chien*, tout cela eſt très-joli ; il n'y a que ce qui n'eſt point de ce ſtyle qui eſt plat. Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela eſt miſérable de forcer ſon eſprit à ſortir de ſon genre, & combien la folie de vouloir chanter ſur tous les tons, fait une mauvaiſe muſique.

M. de Marſeille a mandé à l'abbé de Pontcarré que vous étiez groſſe : j'ai fait aſſez long-temps mon devoir de cacher ce malheur ; mais enfin l'on ſe moque de moi. J'embraſſe mille fois M. de Grignan, malgré toutes ſes iniquités ; je le conjure au moins que puiſqu'il fait les maux, il faſſe les médecines, c'eſt-à-dire, qu'il ait un ſoin extrême de votre ſanté,

(3) Gourville avoit été à M. de la Rochefoucauld ; & tout le monde ſait le rôle qu'il joua dans la ſuite.

qu'il

qu'il ſoit le maître là-deſſus, comme vous devez être la maîtreſſe ſur tout le reſte. Adieu, ma chere enfant, je vous baiſe & vous embraſſe. Ne m'écrivez qu'autant que cela ne fera point de mal à votre ſanté, & qu'il ſoit toujours queſtion de l'état où vous êtes; répondez moins à mes lettres, & parlez-moi de vous: plus je ſerai en Bretagne, plus j'aurai beſoin de cette conſolation: ſi vous ne pouvez m'écrire, chargez-en la petite Deville, & empêchez-là de donner dans la *juſtice de croire* & dans le *reſpectueux attachement*; qu'elle me parle de vous, & quoi encore, de vous, & toujours de vous.

LETTRE LV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 mai 1671.

Me voilà encore, & je ne puis partir que dans huit jours. L'incertitude du camp de Lorraine pour mener, ou pour ne pas mener mon fils, fait toute la mienne, & me donne de l'ennui. J'en ai beaucoup encore de votre ſanté: votre voyage de Marſeille me trouble; l'air de la petite vérole & le bruit des canons me

donnent une inquiétude qui n'eſt que trop juſte. Si je ne vais point m'en ſoulager par être auprès de vous, vous me ſerez bien plus obligée, que ſi je traverſois la France. L'état où je ſuis, & où je vais être, eſt dur à ſoutenir; & rien ne ſeroit capable de m'arrêter, que les raiſons que vous ſavez, & dont nous ſommes en confidence, mon cher ami (1) & moi. Je ſens quelque conſolation de l'avoir pour témoin de tous mes ſentimens: ce n'eſt pas que j'en aie beſoin auprès de vous; c'eſt que j'aime à mettre mes ſentimens les plus chers en dépôt entre les mains d'un homme comme lui.

Je fus hier long-temps chez Madame du Pui-du-Fou; ſérieuſement elle vous aime, & vous lui êtes obligée des ſoins & des prévoyances qu'elle a pour vous: ſon cœur n'en ſait pas davantage; mais dans cette étendue elle ſait parfaitement bien. L'abbé eſt ravi de vous voir appliquée à vos affaires; il vous trouve digne de tous ſes ſoins, dès le moment que vous ſongez à mettre la regle dans votre maiſon; ajoutez cette perfection à toutes les autres; ne vous relâchez point: il n'eſt point queſtion de ſuivre toujours les

(1) M. d'Hacqueville.

beaux sentimens ; il faut avoir pitié de soi, & avoir de la générosité pour soi-même, comme on en a pour les autres. En un mot, continuez tous vos bons commencemens, & amusez-vous à vous conserver & à bien conduire vos affaires. J'espere que le voyage de l'Abbé, en quelque temps que ce soit, ne vous sera pas inutile. Adieu, ma très-chere, j'attends, avec des impatiences vives, des nouvelles de votre santé & de votre voyage.

LETTRE LVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 mai 1671.

Je reçois votre lettre de Marseille ; jamais une relation ne m'a tant amusée. Je lisois avec plaisir & avec attention ; je suis fâchée de vous le dire, car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très-agréablement : je lisois votre lettre vîte par impatience, & puis je m'arrêtois tout court pour ne pas la dévorer si promptement : je la voyois finir avec douleur, & douleur de toute maniere ; car je ne vois que de l'impossibilité à votre retour, moi, qui ne fais que le souhaiter. Ah ! ma fille,

ne m'en ôtez pas, ni à vous-même l'espérance ; pour moi, j'irai vous voir très-assurément avant que vous ne preniez aucune résolution là-dessus : ce voyage est nécessaire à ma vie. Je tremble pour votre santé ; vous avez été étourdie du bruit de tant de canons & du *hou* des Galériens : vous y avez reçu des honneurs comme la Reine, & moi, plus que je ne vaux : je n'ai jamais vu une telle galanterie que de donner mon nom pour le *mot de guerre.* Je vois bien que vous pensez à moi très-souvent, & que cette *maman mignonne* de M. de Vivonne n'est pas de contrebande avec vous. Je crois que Marseille vous aura paru belle ; vous m'en faites une peinture extraordinaire, & qui ne déplaît pas : cette nouveauté, à quoi rien ne ressemble, touche ma curiosité ; je serai fort aise de voir cette sorte d'enfer. Comment, des hommes gémir jour & nuit sous la pesanteur de leurs chaînes ! Voilà ce qu'on ne voit point ici : on en parle assez, elles font même quelquefois du bruit ; mais il n'y a rien d'effectif qu'à Marseille ; j'ai cette image dans la tête :

E' di mezzo l'horrore, esce il diletto.

Vous étiez belle, à ce que vous dites ; & où est donc votre grossesse ? Comment

s'accommode-t-elle avec votre beauté & avec tant de fatigues ? Il m'eſt venu de deux endroits que vous aviez un eſprit ſi bon, ſi juſte, ſi droit & ſi ſolide, qu'on vous a fait ſeule arbitre des plus grandes affaires. Vous avez accommodé les différends infinis de M. de Monaco avec un Monſieur dont j'ai oublié le nom ; vous avez un ſens ſi net & ſi fort au-deſſus des autres, qu'on laiſſe le ſoin de parler de votre perſonne pour louer votre eſprit : voilà ce qu'on dit de vous ici. Si vous trouvez quelque prince Alamir, vous avez du fond de reſte pour faire le premier tome du roman, ſans qu'on oſe en parler. Je n'ai pas voulu faire ce tort à la Provence de vous cacher la maniere dont vous y êtes honorée, & dont on y parle de vous. Je voudrois ſavoir ſi vous êtes entiérement inſenſible à tous les honneurs qu'on vous fait : pour moi, je vous avoue groſſiérement qu'ils ne me déplairoient pas ; mais je ferois l'impoſſible pour tâcher de revenir quelque tems me dépouiller de ma ſplendeur ; ce qui vous en reſte ici eſt trop bon pour être négligé. Madame des Pennes (1) a été aimable comme

(1) Renée de Forbin, ſœur de M. de Marſeille, depuis cardinal de Janſon.

un ange ; Mademoiſelle de Scuderi l'adoroit : c'étoit la princeſſe Cléobuline, elle avoit un prince Traſibule en ce tems là ; c'eſt la plus jolie hiſtoire de Cyrus (2). Si vous étiez encore à Marſeille, je vous prierois de bien faire des complimens pour moi à M. le général des Galeres (3) ; mais vous n'y êtes plus. Pour moi je ſuis encore ici ; j'en ſuis en furie ; je voulois partir vendredi ; l'abbé ſe met à genoux pour que ce ne ſoit que lundi : on ne peut tirer les prêtres de Paris, il n'y a que les dames qui en veulent partir. Je m'en irai donc lundi ; il me ſemble que vous voulez ſavoir mon équipage, afin de me voir paſſer, comme j'ai vu paſſer M. *Buſche*. Je vais à deux caleches, j'ai ſept chevaux de carroſſe, un cheval de bât qui porte mon lit, & trois ou quatre hommes à cheval ; je ſerai dans ma caleche tirée par mes deux beaux chevaux, l'abbé ſera quelquefois avec moi. Dans l'autre, mon fils, la Mouſſe & Hélene ; celle-ci aura quatre chevaux avec un poſtillon : quelquefois le breviaire aſſemblera le ſecond ordre, & laiſſera place à un certain breviaire de Corneille, que nous avons envie de dire

(2) Roman de Mademoiſelle de Scuderi.
(3) M. de Vivonne.

Sévigné & moi. Voilà de beaux détails, mais on ne les hait pas des personnes que l'on aime.

Je n'ai garde de dire à notre Océan la préférence que vous lui donnez, il en seroit trop glorieux; il n'est pas besoin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a. Bien du monde s'en va lundi, comme moi. Brancas est parti; je ne sais si cela est bien vrai, car il ne m'a point dit adieu; il croit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour debout devant la table de Madame de Coulanges; je lui dis: asseyez-vous donc, ne voulez-vous pas souper? Il se tenoit toujours debout. Madame de Coulanges lui dit: asseyez-vous donc. Parbleu, dit-il, Madame de Sanzei se fait bien attendre; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a servi: c'étoit Madame de Sanzei qu'il attendoit; il y a environ cinq semaines qu'elle est à Autri: cette civilité nous a fait rire. Madame de Soubise est grosse; elle s'en plaint à sa mere, mais inutilement. Pour Madame de Louvigni, vous le savez. Si je pouvois trouver quelque honnête veuve, ou quelque honnête fille qui le fût aussi, je vous le manderois pour votre consolation. L'Abbé Têtu est parti, disant que Paris lui pese sur les épaules; il est allé droit à Fontevraud, c'est le

chemin, cela eſt heureux : delà il va à Richelieu, qui n'eſt qu'à cinq lieues, & il y demeurera. Ce voyage paroit ridicule à bien des gens, & ſemble l'éloigner encore de l'épiſcopat; pour moi, je dis qu'il l'en approchera. Vous voyez qu'il ne s'accommode pas ſi bien de l'abſence de Madame de Fontevraud que de la vôtre. Si j'étois déſormais en lieu de vous parler du prochain, je prendrois votre maniere; elle eſt mille fois plus nette & plus facile que le galimathias dont je m'étois ſervie, & que vous avez pourtant fort bien deviné; il n'y en a guere d'impénétrable pour vous. Vous trouvez que mon fils me conſole de Paris, que les Etats me conſoleront de mon fils; mais de vous; ma belle, qui m'en conſolera? Je n'ai point encore trouvé qu'il y ait rien dans le monde qui puiſſe s'en vanter.

LETTRE LVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 15 mai 1671.

Me voici encore, ma chere fille, avec tous les chagrins qui accompagnent les départs retardés, & les départs qui éloignent encore plus de ce qu'on aime : mais quelle

quelle rage de prendre un chemin opposé à celui de son cœur ! Si jamais je ne vois plus rien entre la Provence & moi, je serai transportée de joie. L'envie continuelle que j'ai de recevoir de vos lettres & d'apprendre l'état de votre santé, est une chose si dévorante pour moi, que je ne sais comment je pourrai la supporter. J'attends dimanche de vos nouvelles, & je partirai lundi matin. Je suis occupée à donner tous les ordres nécessaires pour en avoir souvent, & je pense y avoir réussi autant qu'il se peut.

Madame de Crussol est grosse, & mille autres ; j'allai hier lui dire adieu, & à l'effigie de Madame de Montausier : si j'avois le tems, je vous conterois les gentillesses qu'elle me dit ; mais j'ai été accablée ce matin d'adieux & d'affaires. Je m'en vais dire les miens en Lavardin. Je ferai mon paquet ce soir, j'aurai plus de loisir.

Vendredi au soir 15 mai, chez M. de la Rochefoucauld.

Je suis auprès d'un homme qui vous aime, & qui vous conjure de le croire. Il a pris un fort grand plaisir à entendre la peinture de vos galériens de Marseille. Madame de la Fayette me dicte beaucoup

de belles choſes que je ne vous dirai point. Nous avons été nous promener chez Faverole à Iſſy, où les roſſignols, l'épine blanche, les lilas, les fontaines & le beau tems nous ont donné tous les plaiſirs innocens qu'on peut avoir; c'eſt un lieu où je vous ai vue, cela nourriſſoit fort la tendreſſe. Nous y vîmes une fois un chat qui voulut arracher les deux yeux de Madame de la Fayette, & penſa bien en paſſer ſon envie, ſi vous vous en ſouvenez. J'ai dit adieu à toutes les beautés de ce pays; je m'en vais dans un autre bien rude: il n'y en a point, ma fille, où je ne trouve le moyen de penſer uniquement à vous. J'ai recommandé ma petite enfant à Madame Amelot, à Madame d'Ormeſſon, & ſurtout à Madame du Pui-du-Fou, avec qui je fus hier deux heures; elle en aura ſoin comme de ſon enfant. J'ai pris congé des Uſez & de mille autres. M. de Rambures eſt mort: pouvez-vous vous repréſenter ſa femme (1) affligée avec un bandeau (2)? L'abbé de Foix ſe meurt; il a reçu tous ſes ſacremens, il agoniſe, cela eſt pitoyable. J'ai reçu une lettre de Corbinelli,

(1) N... de Beautru, marquiſe de Rambures.
(2) Les veuves portoient en ce tems-là un bandeau de crêpe ſur le front, comme les religieuſes en portent un de toile.

qui me paroît excessivement content de M. de Vardes & de sa libéralité. Si vous écrivez quelquefois à Vardes, je vous prie de lui mander ce que je vous dis, afin qu'il voie qu'il n'y a rien de moins ingrat que son ami. Bon soir, ma petite, nous sommes tristes, nous n'avons rien de gaillard à vous mander. Si vous aimez à être parfaitement aimée, vous devez aimer mon amitié.

LETTRE LVIII.

A LA MÊME.

Lundi en partant, 18 mai 1671.

ENFIN, ma fille, me voilà prête à monter dans ma caleche; voilà qui est fait, je vous dis adieu : jamais je ne vous dirai cette parole sans une douleur sensible. Je m'en vais donc en Bretagne : est-il possible qu'il y ait encore quelque chose à faire à un éloignement, quand on est à deux cents lieues l'une de l'autre? Cependant j'ai trouvé encore à le perfectionner; & comme vous avez trouvé que votre ville d'Aix n'étoit pas encore assez loin, je trouve aussi que Paris est dans votre voisinage : vous êtes allée à Marseille pour me fuir; & moi, pour le renvier sur vous,

je m'en vais à Vitré. Tout de bon, ma petite, j'ai bien du regret à notre commerce, il m'étoit d'une grande consolation & d'un grand amusement; il sera présentement d'une étrange façon. Hélas! que vais-je vous dire du milieu de mes bois? Je vous parlerai à cœur ouvert de Mademoiselle du Plessis & de *Jaquine*: les jolies peintures! Je suis fort contente de ce que vous me dites de votre santé: mais, au nom de Dieu, si vous m'aimez, conservez-vous, ne dansez point, ne tombez point, reposez-vous souvent, & surtout prenez vos mesures pour accoucher à Aix, au milieu de tous les prompts secours. Vous savez comme vous êtes expéditive, rangez-vous-y plutôt que plus tard. Bon dieu! que ne souffrirai-je point en ce tems-là?

Vous me contez fort plaisamment le démêlé que vous avez eu avec mon ami Vivonne; il me paroît que tout le tort est de son côté; vous le menâtes beau train à la maniere dont vous l'avez pris: son décontenancement fait suer, & lui aussi, j'en suis assurée: conclusion, vous l'embrassâtes, c'est un grand effort (1) en l'état

(1) M. de Vivonne étoit d'une extrême grosseur.

où vous êtes; il faut toujours faire enſorte de n'avoir point de querelle ni d'ennemis ſur les bras.

Ce pauvre abbé de Foix eſt mort : cela fait pitié. Qui pourroit croire qu'une mere, qui a trois garçons, dont l'aîné eſt marié, fût ſur le point de voir finir ſa maiſon ? Cependant il eſt vrai que ce petit duc de Foix ne vaut pas un coup de poing; il eſt à Bordeaux avec ſa mere pour un procès : quelle nouvelle pour eux ! L'Armentiere beauté fait la guerre à ſes beaux cheveux, & ſe déchire le ſein, à ce qu'on dit; je vois que cela vous conſole. Savez-vous que notre petite Senneterre (2) eſt accouchée à Grenoble ? Je ne ſais qui ne part point aujourd'hui; nous comptâmes hier juſqu'à vingt perſonnes de qualité qui font comme moi. M. de Coulanges me donna un grand ſouper, où tout le monde s'aſſembla pour me dire adieu. Adieu donc, ma très-chere & très-aimable, je m'en vais coucher à Bonnelle : j'eſpere que j'y retrouverai cette dévotion que vous y laiſsâtes une fois, je la prendrai; hélas ! j'en ai aſſez de beſoin pour me faire ſupporter avec patience l'éloigne-

(2) Elle étoit Longueval, & mere de Madame de Florenſac, qui a laiſſé M. de Cruſſol & Madame la ducheſſe d'Aiguillon.

ment d'une enfant que j'aime ſi paſſionnément, & toutes les juſtes craintes que je puis avoir pour ſa ſanté : ſongez un peu à ce que je dois ſouffrir, n'étant ſoutenue d'aucune diſtraction. J'emmene votre frere, & le dérobe à toute la honte de ſes mauvais procédés : vous jugez bien que ſes maîtreſſes ne ſeront pas inconſolables ; pour moi, je m'en accommoderai fort bien. Je ſuis perſuadée de ce que dit M. de Grignan. Ah ! mon cher comte, je le crois aſſurément ; il n'y a perſonne qui n'en eût fait autant que vous, s'il eût été à votre place : vous me payez de raiſon, & vous le prenez ſur un ton qui mérite qu'on vous pardonne ; mais ſongez pourtant que la jeuneſſe, la beauté, la ſanté, la gaieté & la vie d'une femme que vous aimez, toutes ces choſes ſont détruites par les rechûtes fréquentes du mal que vous faites ſouffrir. Ma fille, je reviens à vous, après avoir dit adieu à votre mari. Il nous revient ici que vous perdez tout ce que vous jouez l'un & l'autre : hé, mon dieu ! pourquoi tant de malheur, & pourquoi cette petite pluie continuelle que j'ai toujours trouvée ſi incommode ? Je deviens comme elle, je ne finis point. Adieu donc pour la centieme fois, ma chere enfant ; remerciez bien d'Hacqueville de

toutes les amitiés que j'en reçois tous les jours : il entre dans mes ſentimens ; voilà de quoi il eſt queſtion en ce monde. N'oubliez pas de faire ſavoir à Vardes que Corbinelli ſe loue fort de lui.

LETTRE LIX.

A LA MÊME.

A Malicorne, ſamedi 23 mai 1671.

J'ARRIVE ici, où je trouve une lettre de vous, tant j'ai ſu donner un bon ordre à notre commerce. Je vous écrivis lundi en partant de Paris ; depuis cela, mon enfant, je n'ai fait que m'éloigner de vous avec une telle triſteſſe & un ſouvenir de vous ſi preſſant, qu'en vérité la noirceur de mes penſées m'a rendue quelquefois inſupportable. Je ſuis partie avec votre portrait dans ma poche ; je le regarde fort ſouvent : il ſeroit difficile de me le dérober préſentement, ſans que je m'en apperçuſſe : il eſt parfaitement aimable ; j'ai votre idée dans l'eſprit ; j'ai dans le milieu de mon cœur une tendreſſe infinie pour vous : voilà mon équipage, & voilà avec quoi je vais à trois cens lieues de vous. Nous avons été fort incommodés de la chaleur : un de mes beaux chevaux

demeura dès Palaiſeau; les autres ſix ont tenu bon juſqu'ici : nous partons dès deux heures du matin pour éviter l'extrême chaleur; encore aujourd'hui nous avons prévenu l'aurore dans ces bois pour voir *Sylvie*, c'eſt-à-dire, Malicorne, où je me repoſerai demain. J'y ai trouvé les deux petites filles, *rechignées*, *un air triſte*, *une voix de Mégere*; j'ai dit, *ces petits ſont ſans doute à notre ami, fuyons-les*; du reſte, *nos repas ne ſont point repas à la légere* (1). Jamais je n'ai vu une meilleure chere, ni une plus agréable maiſon: il me falloit toute l'eau que j'y ai trouvée pour me rafraîchir du fond de chaleur que j'ai depuis ſix jours. Notre abbé ſe porte bien; mon fils & la Mouſſe me ſont d'une grande conſolation. Nous avons relu des pieces de Corneille, & repaſſé avec plaiſir ſur toutes nos vieilles admirations. Nous avons auſſi un livre nouveau de Nicole, c'eſt de la même étoffe que Paſcal & que l'*éducation d'un prince*; mais cette étoffe eſt merveilleuſe, on ne s'en ennuie point. Nous ſerons le 27 aux Rochers, où je trouverai une de vos lettres; hélas! c'eſt mon unique joie. Vous

(1) Voyez la fable de la Fontaine, qui a pour titre : *l'Aigle & le Hibou*.

ne pouvez plus m'écrire qu'une fois la ſemaine, parce qu'auſſi bien elles ne partiront de Paris que le mercredi, & j'en recevrois deux à la fois. Il me ſemble que je m'ôte la moitié de mon bien; cependant j'en ſuis aiſe, parce que c'eſt autant de fatigue retranchée en l'état où vous êtes. Il faut que je ſois devenue de bonne humeur pour vouloir bien que vous preniez cela ſur moi: mais, ma fille, au nom de Dieu, conſervez-vous, ſi vous m'aimez. Ah! que j'ai de regret à votre aimable perſonne! N'aurez-vous jamais un moment de repos? Faut-il uſer ſa vie à cette continuelle fatigue? Je comprends les raiſons de M. de Grignan; mais, en vérité, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié.

Mon éventail eſt donc venu bien à propos; ne l'avez-vous pas trouvé joli! hélas! quelle bagatelle! ne m'ôtez pas ce petit plaiſir quand l'occaſion s'en préſente, & remerciez-moi de la joie que je me donne, quoique ce ne ſoit que des riens. Mandez-moi bien de vos nouvelles; c'eſt-là de quoi il eſt queſtion; ſongez que j'aurai une de vos lettres tous les vendredis; mais ſongez auſſi que je ne vous vois plus, que vous êtes à mille lieues de moi, que vous êtes groſſe, que vous êtes malade;

ſongez... non, ne ſongez à rien, laiſſez-moi tout ſonger dans mes grandes allées, dont la triſteſſe augmentera la mienne : j'aurai beau m'y promener, je n'y trouverai point ce que j'y avois la derniere fois que j'y fus. Adieu, ma très-chere enfant; vous ne me parlez point aſſez de vous; marquez toujours bien la date de mes lettres : hélas ! que diront-elles préſentement ? Mon fils vous embraſſe mille fois ; il me déſennuie extrêmement, & ſonge fort à me plaire : nous liſons, nous cauſons, comme vous le devinez fort bien. La Mouſſe tient bien ſa partie, & par-deſſus tout, notre abbé qui ſe fait adorer, parce qu'il vous adore. Il m'a enfin donné tout ſon bien ( ); il n'a point eu de repos que cela n'ait été fait ; n'en parlez à perſonne, la famille le dévoreroit : mais aimez-le bien ſur ma parole, & ſur ma parole auſſi aimez-moi. J'embraſſe ce fripon de Grignan, malgré ſes forfaits.

(2) Madame de Sévigné étoit la niece bien-aimée de l'abbé de Coulanges ; & comme il paſſoit ſa vie avec elle, rien n'étoit plus naturel que la donation qu'il lui fit de ſon bien.

LETTRE LX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 31 mai 1671.

ENFIN, ma fille, me voici dans ces pauvres Rochers : peut-on revoir ces allées, ces deviſes, ce petit cabinet, ces livres, cette chambre, ſans mourir de triſteſſe ? Il y a des ſouvenirs agréables ; mais il y en a de ſi vifs & de ſi tendres, qu'on a peine à les ſupporter ; ceux que j'ai de vous ſont de ce nombre. Ne comprenez-vous point bien l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien ?

Si vous continuez de vous bien porter, ma chere enfant, je ne vous irai voir que l'année qui vient. La Bretagne & la Provence ne ſont pas compatibles : c'eſt une choſe étrange que les grands voyages : ſi l'on étoit toujours dans le ſentiment qu'on a, quand on arrive, on ne ſortiroit jamais du lieu où l'on eſt ; mais la Providence fait qu'on oublie ; c'eſt la même qui ſert aux femmes qui ſont accouchées : Dieu permet cet oubli, afin que le monde ne finiſſe pas, & que l'on faſſe des voyages en Provence. Celui que j'y ferai, me donnera la plus grande joie

que je puiſſe recevoir dans ma vie : mais quelles penſées triſtes de ne point voir de fin à votre ſéjour ! J'admire & je loue de plus en plus votre ſageſſe, quoiqu'à vous dire le vrai, je ſois fortement touchée de cette impoſſibilité ; j'eſpere qu'en ce tems-là nous verrons les choſes d'une autre maniere : il faut bien l'eſpérer ; car ſans cette conſolation, il n'y auroit qu'à mourir. J'ai quelquefois des rêveries dans ces bois, d'une telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fievre. Il me paroît que vous ne vous êtes point trop ennuyée à Marſeille. Ne manquez pas de me mander comme vous aurez été reçue à Grignan. Ils avoient fait ici une maniere d'entrée à mon fils ; Vaillant avoit mis plus de quinze cens hommes ſous les armes, tous fort bien habillés, un ruban neuf à la cravate ; ils vont en très-bon ordre nous attendre à une lieue des Rochers. Voici un bel incident : M. l'abbé avoit mandé que nous arriverions le mardi, & puis tout d'un coup il l'oublie ; ces pauvres gens attendent le mardi juſqu'à dix heures du ſoir ; & quand ils ſont tous retournés chacun chez eux, bien triſtes & bien confus, nous arrivons paiſiblement le mercredi, ſans ſonger qu'on eût mis une armée en campagne pour nous

recevoir : ce contre-tems nous a fâchés ; mais quel remede ? voilà par où nous avons débuté. Mademoiſelle du Pleſſis eſt tout juſtement comme vous l'avez laiſſée ; elle a une nouvelle amie à Vitré, dont elle ſe pare, parce que c'eſt un bel eſprit qui a lu tous les Romans, & qui a reçu deux lettres de la Princeſſe de Tarente. J'ai fait dire méchamment par Vaillant, que j'étois jalouſe de cette nouvelle amitié, que je n'en témoignerois rien ; mais que mon cœur étoit ſaiſi : tout ce qu'elle dit là-deſſus eſt digne de Moliere ; c'eſt une plaiſante choſe de voir avec quel ſoin elle me ménage, & comme elle détourne adroitement la converſation, pour ne point parler de ma rivale devant moi ; je fais auſſi fort bien de mon côté. Mes petits arbres ſont d'une beauté ſurprenante ; Pilois (1) les éleve juſqu'aux nues avec une propreté admirable : tout de bon, rien n'eſt ſi beau que ces allées que vous avez vu naître Vous ſavez que je vous donnai une maniere de deviſe qui vous convenoit : voici un mot que j'ai écrit ſur un arbre pour mon fils qui eſt revenu de Candie ; *vago di fama* ; n'eſt-il point joli pour n'être qu'un mot ?

(1) Jardinier des Rochers.

Je fis écrire encore hier en l'honneur des pareſſeux, *bella coſa far niente.* Hélas! ma fille, que mes lettres ſont ſauvages! Où eſt le tems que je parlois de Paris comme les autres? C'eſt purement de mes nouvelles que vous aurez; & voyez ma confiance, je ſuis perſuadée que vous aimez mieux celles-là que les autres. La compagnie que j'ai ici me plaît fort; notre Abbé eſt toujours admirable; mon fils & la Mouſſe s'accommodent fort bien de moi, & moi d'eux: nous nous cherchons toujours; & quand les affaires me ſéparent d'eux, ils ſont au déſeſpoir, & me trouvent ridicule de préférer un compte de Fermier aux contes de la Fontaine. Ils vous aiment tous paſſionnément; je crois qu'ils vous écriront: pour moi, je prends les devans, & n'aime point à vous parler en tumulte. Ma fille, aimez-moi donc toujours: c'eſt ma vie, c'eſt mon ame que votre amitié: je vous le diſois l'autre jour; elle fait toute ma joie & toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reſte de ma vie eſt couvert d'ombre & de triſteſſe, quand je ſonge que je la paſſerai ſi ſouvent éloignée de vous.

*

LETTRE LXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 7 juin 1671.

J'AI reçu vos deux lettres avec une sorte de joie, qu'il n'est pas aisé d'expliquer dans une lettre. Celle que vous avez écrite à mon fils, n'est pas fricassée dans de la neige; vraiment elle est fricassée dans du sel à pleines mains: dèpuis le premier mot jusqu'au dernier elle est parfaite; je laisse à mon fils le soin de vous répondre, & de vous dire comme il a réussi dans sa paroisse, & dans un bal de Vitré. Nous avons lu Bertrand du Guesclin en quatre jours, cette lecture nous a divertis. Au reste, vous n'avez pas bien vu; ma caleche n'est pas rompue par les chemins; mes arcs sont forgés de la propre main de Vulcain: à moins que de venir de cette fournaise, ils n'auroient pas résisté à un troisieme voyage de Bretagne: ce que vous voulez dire, c'est que l'un de mes chevaux, le plus beau de France, est resté à Nogent, & y mourra, selon ce qu'on m'en écrit; c'est cela qui vous a trompée. Il est vrai que j'eus, il y a quelque-tems, une colique très-

fâcheuſe : mais j'admire d'Hacqueville de vous avoir mandé que je ne le lui avois pas fait ſavoir ; ce qui eſt plaiſant, c'eſt qu'il a eu tort en cette occaſion ; & comme il a gagé d'être parfait, il n'a point pouſſé ſa juſtification avec moi, & veut ſe racquitter auprès de vous, en diſant que j'ai eu tort : mais je n'en puis jamais avoir avec lui ſur le chapitre de l'amitié ; je l'aime tendrement, & ſon amitié m'eſt un tréſor ineſtimable. Voici comme la choſe ſe paſſa : j'allois à la meſſe en caleche avec ma tante ; à moitié chemin j'eus un grand mal de cœur ; je craignis les ſuites, je revins ſur mes pas, je vomis beaucoup ; voilà de grandes douleurs dans le côté droit, de grands vomiſſemens encore, des douleurs redoublées, & une ſuppreſſion qui me tenoit dès la nuit : l'alarme ſe met au camp ; on envoie chez *Pequet*, qui eut de moi des ſoins extrêmes ; on envoie chez l'apothicaire, on envoie querir un demi-bain, on envoie chercher de certaines herbes ; ſi j'avois eu dix laquais, ils auroient tous été employés. Je ne ſongeai point du tout à Madame de la Fayette ; notre petit Tapiſſier, qui alloit chez elle pour travailler, lui dit l'état où j'étois. Je vis arriver Madame de la Fayette, comme j'étois

tois dans le bain : elle me dit ce qui l'avoit fait venir, & qu'elle avoit rencontré un laquais de d'Hacqueville, à qui elle avoit dit mon mal, persuadée qu'il viendroit me voir dès qu'il l'auroit appris. Cependant le jour se passe, mais non pas ma colique : je fus encore assez mal la nuit ; je n'entendois point parler de d'Hacqueville ; je sentis son oubli ; j'y pensai, j'en parlai : le matin je me portai mieux, & mieux à ces maux-là, c'est être guérie. M. d'Ormesson vint à moi tout effrayé, & me dit que M. d'Hacqueville venoit de lui apprendre au Palais que j'étois fort mal ; il le savoit donc. Le soir je lui écrivis une petite plainte amoureuse ; il fut embarrassé, & voulut me donner de méchantes raisons : je lui fis voir clair que je n'avois pas envoyé chez Madame de la Fayette ; il ne poussa pas ce qu'il avoit dit à M. d'Ormesson, qui le rendoit coupable ; & moi qui suis honnête, je ne voulus pas le pousser aussi, & lui laissai dire qu'il n'avoit appris mon mal que par mon billet. Voilà une belle narration bien divertissante & bien nécessaire ; mais elle est vraie : ma fille, si vous n'êtes fatiguée de ce récit, vous avez une bonne santé ; je fais vœu de n'en jamais faire de si long.

Vous avez donc vu un pauvre vieux homme qu'on alloit rouer ; il s'eſt mieux comporté qu'un certain comte Frangipani, qui fut exécuté, il y a deux mois, à Vienne, pour avoir conſpiré contre l'Empereur. Ce Frangipani ſe trouva ſi incapable de ſupporter la mort en public, qu'il fallut le traîner au ſupplice, & le tenir à quatre : voilà juſtement tout comme je ferois. Mais à propos de ſupplice, en voici un petit qui vous fera friſſonner. M. du Pleſſis avoit aux deux pieds un petit mal, comme vous en avez eu ; au lieu du traitement que vous a fait Charon, il a trouvé ici un fort habile homme, *un homme admirable*, dit Mademoiſelle du Pleſſis, qui lui a propoſé un petit remede anodin ; c'eſt de lui arracher de vive force les deux ongles des orteils tout entiers, & toute la racine, afin, dit-il, que cette incommodité ne revienne plus : il en étoit au lit quand nous ſommes arrivés ; il marche préſentement, mais c'eſt comme un château branlant ; je crois qu'on lui dira toute ſa vie : *je crains que vous ne tombiez, vous n'êtes pas trop bien aſſuré ſur vos jambes* (1). Du reſte, Mademoiſelle du Pleſſis eſt toujours adorable : elle

(1) Trait du roman comique.

avoit ouï dire que M. de Grignan étoit *le plus beau garçon qu'on eût ſu voir ;* prenez ſon ton, vous lui auriez donné un ſecond ſoufflet (2). Je ſuis quelquefois aſſez malencontreuſe pour dire quelque choſe qui lui plaiſe ; je voudrois que vous l'entendiſſiez me louer & me copier. Elle a retenu auſſi certaines choſes que vous diſiez ici, qu'elle nous redonne avec la même grace : hélas ! ſi rien ne me faiſoit mieux ſouvenir de vous, que je ſerois heureuſe !

Pomenars (3) eſt toujours accablé de procès criminels, où il ne va jamais moins que de ſa vie. Il ſollicitoit l'autre jour à Rennes avec une grande barbe ; quelqu'un lui demanda, pourquoi il ne ſe faiſoit point raſer ? « Moi, dit-il, je ſerois bien » fou de prendre de la peine après ma » tête, ſans ſavoir à qui elle doit être. Le » Roi me la diſpute ; quand on ſaura à » qui elle doit demeurer, ſi c'eſt à moi, » j'en aurai ſoin ». Voilà de quelle maniere triſte il ſollicite ſes juges.

(2) Voyez la lettre du 26 juillet ſuivant.

(3) Gentilhomme Breton, dont on a dit qu'il avoit eu un procès pour fauſſe monnoie, & qu'ayant été juſtifié, il paya les épices de ſon arrêt en fauſſes eſpeces. *Voyez les lettres du 26 & 29 juillet ſuivant, & l'article de Bouillé dans les mémoires d'Amelot de la Houſſaie.*

Vous verrez, par cette lettre de l'évêque de Marſeille, que nous ſommes toujours amis : il me ſemble que j'ai reçu plus de dix fois cette même lettre ; ce ſont toujours les mêmes phraſes ; il ne donne point dans la *juſtice de croire ;* il me prie d'être perſuadée *qu'il eſt, avec une vénération extraordinaire, l'évêque de Marſeille ;* & je le crois. Continuez l'amitié ſincere qui eſt entre vous ; ne levez point le maſque, & ne vous chargez point d'avoir une haine à ſoutenir : c'eſt un plus grand fardeau que vous ne penſez. Quelle audace de vous faire peindre ! Je m'en réjouis, c'eſt ſigne que vous êtes belle. Votre frere eſt un tréſor de folie qui tient bien ſa place ici. Nous avons quelquefois encore de bonnes converſations dont il pourroit faire ſon profit, mais ſon eſprit eſt un peu fricaſſé dans de la crême fouettée ; il eſt aimable à cela près. Et l'Italien, l'oubliez-vous ? J'en lis toujours un peu pour entretenir nobleſſe. Vous dites donc que M. de Grignan m'embraſſe. Vous perdez le reſpect, mon pauvre Grignan : viens donc un peu jouer dans mon mail, je t'en conjure ; il y fait ſi beau, j'ai tant d'envie de vous voir jouer, vous avez ſi bonne grace, vous faites de ſi jolis coups. Vous êtes bien cruel de me refuſer une

promenade d'une heure seulement. Et vous, ma petite, venez, nous causerons.

LETTRE LXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 10 juin 1671.

Je m'en vais vous entretenir aujourd'hui, ma chere enfant, ce qui s'appelle de la pluie & du beau tems. Je n'ai vos lettres que le vendredi, & j'y fais réponse le dimanche. Je commence donc par la pluie, car il n'est pas question du beau tems. Il y a huit jours qu'il pleut ici continuellement; je dis continuellement, parce que la pluie n'est interrompue que par des orages. Je ne puis sortir; mes ouvriers sont dispersés; je suis dans une tristesse épouvantable; la Mousse est tout chagrin aussi: nous lisons, cela nous soutient la vie. Mon fils est à Rennes, où nous avons cru qu'il falloit l'envoyer pour y voir le premier président & beaucoup d'amis que j'y ai conservés: s'il a du tems, je lui conseillerai aussi d'aller voir M. de Coëtquen; il est en âge de rendre ces sortes de devoirs. Il y eut encore dimanche un bal à Vitré. J'ai peur que mon fils ne trouve de bonne compagnie dix ou douze hommes

qui ſouperent avec lui à la tour de Sévigné : il faut les ſouffrir, mais il faut bien ſe garder de les trouver bons. Il y eut dans ce repas une jolie querelle ſur un rien : un démenti ſe fit entendre, on ſe jetta entre-deux ; on parla beaucoup, on raiſonna peu ; M. le Marquis eut l'honneur d'accommoder cette affaire, & partit enſuite pour Rennes. Il y a de grandes cabales à Vitré : Mademoiſelle de Croqueoiſon ſe plaint de Mademoiſelle du Cerni, parce que l'autre jour à un bal il y eut des oranges douces dont on ne lui fit point de part ; il faudroit entendre là-deſſus Mademoiſelle du Pleſſis & les Launayes, comme elles poſſedent bien les détails de cette affaire. Mademoiſelle du Pleſſis laiſſe périr toutes les affaires qu'elle a à Vitré, & ne veut pas y mettre le pied de peur de me donner de la jalouſie de cette nouvelle amie ; & même l'autre jour, afin de me donner un entier repos, elle m'en dit beaucoup de mal : quand il fait beau, cela me fait rire ; mais quand il pleut, je lui donnerois bien un ſoufflet, comme vous fites un jour. Madame de Coulanges me mande qu'elle n'a point de nouvelles de Brancas, ſinon que de ſes ſix chevaux de carroſſe il ne lui en eſt reſté qu'un, & qu'il a été le dernier à s'en appercevoir.

On ne me mande rien de nouveau : notre petite d'Alegre eſt chez ſa mere ; on croit que M. de Segnelai l'épouſera. Je m'imagine que vous ne manquez pas de gens qui vous mandent tout ; pour moi, je mépriſe tous les petits événemens ; j'en voudrois qui puſſent me donner de grands étonnemens. J'en ai eu ce matin dans le cabinet de l'abbé : nous avons trouvé, avec ces jettons qui ſont ſi bons, que j'aurai eu *cinq cens trente mille livres de bien*, en comptant toutes mes petites ſucceſſions. Savez-vous bien que ce que m'a donné notre cher abbé ne ſera pas moins de *quatre-vingt mille francs ?* Hélas ! vous croyez bien que je n'ai pas d'impatience de l'avoir ; & *cent mille livres* de Bourgogne : voilà qui eſt venu depuis que vous êtes mariée ; le reſte, c'eſt *cent mille écus* en me mariant ; *dix mille écus* depuis de M. de Châlons, & *vingt mille francs* des petits partages de certains oncles. Mais n'admirez-vous pas où ma plume eſt allée me jetter ? Je ferois bien mieux de vous dire ce que je ſouffre tous les jours, quand je fais réflexion en quels endroits la Providence nous a placées pour y paſſer la vie. Voilà de quoi je compoſe ma bile : je ſouhaite que vous n'en compoſiez point la vôtre ; vous n'en avez pas beſoin dans

l'état où vous êtes ; vous avez un mari qui vous adore ; rien ne manque à votre grandeur ; tâchez seulement de faire quelque miracle à vos affaires, afin que le retour de Paris ne soit retardé que par les devoirs de votre charge, & point par néceſſité. Voilà qui eſt bien aiſé à dire, je voudrois qu'il le fût encore plus à faire ; les ſouhaits n'ont jamais été défendus. On me mande que Madame de Valavoire eſt à Paris, & qu'elle ne peut ſe faire de votre beauté, de votre politeſſe, de votre eſprit, de votre capacité, & même de votre coëffure que vous avez devinée, & que vous exécutez comme au milieu de la cour. Madame de la Troche & moi nous avons l'honneur de vous l'avoir aſſez bien repréſentée pour vous mettre à portée de faire ce petit miracle. Elle eſt encore à Paris cette Troche ; elle ira vers la fin de ce mois chez elle ; pour moi je ne ſais encore ce que me feront les Etats ; je crois que je m'enfuirai de peur d'être ruinée. C'eſt une belle choſe que d'aller dépenſer mille écus en fricaſſées & en dîners pour l'honneur d'être la maiſon de plaiſance de M. & de Madame de Chaulnes, de Madame de Rohan, de M. de Lavardin, & de toute la Bretagne, qui, ſans me connoître, pour le plaiſir de contrefaire les

autres,

autres, ne manqueroit pas de venir ici : nous verrons. Je regrette seulement de quitter M. d'Harrouis & cette maison où je n'aurai pas encore fait la moitié des affaires que j'y ai. Au reste, ma fille, une de mes grandes envies, ce seroit d'être dévote ; j'en tourmente la Mousse tous les jours ; je ne suis ni à Dieu, ni au diable : cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu, & qu'au fond on a un principe de religion ; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi paroît dure, & qu'on n'aime point à se détruire soi-même : cela compose les tiedes, dont le grand nombre ne m'étonne point du tout ; j'entre dans leurs raisons : cependant Dieu les hait. Il faut donc sortir de cet état, & voilà la difficulté. Mais peut-on jamais être plus insensée que je le suis, en vous écrivant à l'infini toutes ces rapsodies ? Ma chere enfant, *je vous demande excuse* à la mode du pays ; je cause avec vous, cela me fait plaisir : gardez-vous bien de me faire réponse ; mandez-moi seulement des nouvelles de votre santé, avec un demi-brin de vos sentimens, pour me faire voir si vous êtes contente, & si vous vous plaisez à Grignan : voilà tout. Aimez-

moi ; quoique nous ayons tourné ce mot en ridicule, il eſt naturel, il eſt bon.

LETTRE LXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 14 juin 1671.

Je comptois recevoir vendredi deux de vos lettres à la fois : & comment ſe peut-il que je n'en aie ſeulement pas une? Ah! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement, je ne puis vous dire de qu'il me fait ſouffrir. J'ai mal dormi ces deux nuits paſſées ; j'ai renvoyé deux fois à Vitré pour chercher à m'amuſer de quelque eſpérance, mais c'eſt inutilement. Je vois par-là que mon repos eſt entiérement attaché à la douceur de recevoir de vos nouvelles. Me voilà inſenſiblement tombée dans la radoterie de Cheſieres ; je comprends ſa peine, ſi elle eſt comme la mienne ; je ſens ſes douleurs de n'avoir pas reçu cette lettre du 27 : on n'eſt pas heureux quand on eſt comme lui ; Dieu me préſerve de ſon état, & vous, ma fille, préſervez-m'en ſur toutes choſes. Adieu, je ſuis chagrine, je ſuis de mauvaiſe compagnie ; quand j'aurai reçu de vos lettres, la parole me reviendra. Quand on ſe

couche on a des pensées qui ne sont que gris-brun, comme dit M. de la Rochefoucauld; & la nuit elles deviennent tout à fait noires, je sais qu'en dire.

LETTRE LXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 21 juin 1671.

ENFIN, ma fille, je respire à mon aise, je fais un soupir comme M. de la Souche (1) : mon cœur est soulagé d'une presse qui ne me donnoit aucun repos; j'ai été deux ordinaires sans recevoir de vos lettres, & j'étois si fort en peine de votre santé que j'étois réduite à souhaiter que vous eussiez écrit à tout le monde, hormis à moi. Je m'accommodois mieux d'avoir été un peu retardée dans votre souvenir, que de porter l'épouvantable inquiétude que j'avois de votre santé : mais, mon dieu! je me repens de vous avoir écrit mes douleurs, elles vous donneront de la peine quand je n'en aurai plus; voilà le malheur d'être éloignées : hélas! il n'est pas le seul.

(1) Voyez la scene VII du second acte de l'*Ecole des femmes.*

Vous me mandez des choſes admirables de vos cérémonies de la fête-dieu; elles ſont tellement profanes que je ne comprends pas comme votre ſaint archevêque (2) veut les ſouffrir : il eſt vrai qu'il eſt Italien, & que cette mode vient de ſon pays. Enfin, ma fille, vous êtes belle; quoi ! vous n'êtes point pâle, maigre, abattue comme la princeſſe Olympie ! ah ! je ſuis trop heureuſe. Au nom de Dieu, amuſez-vous, appliquez-vous à vous bien conſerver; je vous remercie de vous habiller; cette négligence que nous vous avons tant reprochée étoit d'une honnête femme; votre mari peut vous en remercier : mais elle étoit bien ennuyeuſe pour les ſpectateurs. Nous avons eu ici des pluies continuelles; & au lieu de dire, après la pluie vient le beau tems, nous diſons, après la pluie vient la pluie. Tous nos ouvriers ont été diſperſés; & au lieu de m'adreſſer votre lettre au pied d'un arbre, vous auriez pu l'adreſſer au coin du feu. Nous avons eu depuis mon arrivée beaucoup d'affaires; nous ne ſavons encore ſi nous fuirons les Etats, ou ſi nous les affronterons. Ce qui eſt certain, c'eſt que nous ſommes bien loin de vous ou-

(2) Le cardinal Grimaldi.

blier : nous en parlons très-ſouvent ; mais quoique j'en parle beaucoup, j'y penſe encore davantage ; & en un mot, j'y penſe d'autant plus que très-ſouvent je ne veux pas parler de vous : il y a des excès qu'il faut corriger, & pour être polie, & pour être politique : il me ſouvient encore comme il faut vivre pour n'être pas peſante ; je me ſers de mes vieilles leçons. Nous liſons fort ici : la Mouſſe m'a priée qu'il pût lire le Taſſe avec moi ; je le ſais fort bien, parce que j'ai très-bien appris l'Italien ; cela me divertit : ſon latin & ſon bon ſens le rendent un bon écolier ; & ma routine & les bons maîtres que j'ai eus me rendent une bonne maîtreſſe. Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Moliere, des vers, des romans, des hiſtoires ; il eſt fort amuſant, il a de l'eſprit, il entend bien, il nous entraîne ; il nous a empêchés de prendre aucune lecture ſérieuſe, comme nous en avions le deſſein : quand il ſera parti, nous reprendrons quelque belle morale de Nicole : mais ſur-tout il faut tâcher de paſſer ſa vie avec un peu de joie & de repos ; & le moyen quand on eſt à cent mille lieues de vous ? Vous dites fort bien, on ſe voit & on ſe parle au travers d'un gros crêpe. Vous connoiſſez les Rochers, &

votre imagination fait un peu où me prendre ; pour moi je ne fais où j'en fuis, je me fuis fait une Provence, une maiſon à Aix peut-être plus belle que celle que vous avez ; je vous y trouve. Pour Grignan, je le vois auſſi ; mais vous n'avez point d'arbres, cela me fâche ; je ne vois pas bien où vous vous promenez ; j'ai peur que le vent ne vous emporte ſur votre terraſſe : ſi je croyois qu'il pût vous apporter ici par un tourbillon, je tiendrois toujours mes fenêtres ouvertes, & je vous recevrois, Dieu ſait ! Voilà une folie que je pouſſerois loin. Mais je reviens, & je trouve que le château de Grignan eſt parfaitement beau, il ſent bien les anciens Adhémars. Je ſuis ravie de voir comme le bon abbé vous aime ; ſon cœur eſt pour vous, comme ſi je l'avois pétri de mes propres mains ; cela fait juſtement que je l'adore. Votre fille eſt plaiſante ; elle n'a pas oſé aſpirer à la perfection du nez de ſa mere, elle n'a pas voulu auſſi .... je n'en dirai pas davantage ; elle a pris un troiſieme parti, & s'eſt aviſée d'avoir un petit nez quarré (3) : mon enfant, n'en êtes-vous point fâchée ? Mais pour cette

(3) C'eſt-à-dire, à peu près comme celui de Madame de Sévigné.

fois vous ne devez pas avoir cette idée; mirez-vous, c'eſt tout ce que vous devez faire pour finir heureuſement ce que vous commencez ſi bien.

LETTRE LXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 24 juin, au coin de mon feu, 1671.

Je ne vous parlerai plus du tems; je ſerois auſſi ennuyeuſe que lui, ſi je ne finiſſois ce chapitre.

Qu'il ſoit beau, qu'il ſoit laid, je n'en veux plus rien dire,
J'en ai fait vœu, &c.

Je n'ai point eu de vos lettres cette ſemaine, mais je n'en ai point été en peine, parce que vous m'aviez mandé que vous ne m'écririez pas. J'en attends donc de Grignan avec impatience; mais pour l'autre ſemaine, comme je n'y étois point préparée, je vous avoue que le mal-entendu qui retint mes lettres me donna une violente inquiétude. J'en ai bien importuné le pauvre d'Hacqueville, & vous-même, ma fille: je m'en repens, & voudrois bien ne l'avoir pas fait; mais je ſuis

naturelle; & quand mon cœur eſt en preſſe, je ne puis m'empêcher de me plaindre à ceux que j'aime bien : il faut pardonner ces ſortes de foibleſſes, comme diſoit un jour Madame de la Fayette; a-t-on gagé d'être parfaite ? Non, aſſurément; & ſi j'avois fait cette gageure, j'y aurois bien perdu mon argent. J'ai eu ici deux fois M. de Coëſquen à trois jours l'un de l'autre; il alloit affermer une terre à trois lieues d'ici; & pour la hauſſer de cinquante francs, il a dépenſé cent piſtoles dans ſon voyage. Il m'a fort demandé de vos nouvelles & de celles de M. de Grignan : en parlant des gens adroits & de belle taille, il le nomma le plus naturellement du monde : je vous prie de me mander s'il eſt toujours digne qu'on le mette au premier rang des gens adroits. Nous trouvâmes votre proceſſion admirable : je ne crois pas qu'il y en ait une en France qui lui reſſemble (1). Mes allées ſont d'une beauté extrême; je vous les ſouhaite quelquefois pour ſervir de promenade aux habitans de votre grand château. Mon fils eſt encore ici, & ne s'y ennuie point du tout : j'aurois pluſieurs choſes à vous dire

(1) La proceſſion de la fête-dieu eſt la choſe du monde la plus extravagante à Aix.

ſur ſon chapitre, mais ce ſera pour un autre tems. Nous avons eu de vilains *Bohemes* (2) qui nous ont fait mal au cœur. *Ils ne danſeriont ma foi, Madame, non plus, ne vous déplaiſe, ſauf le reſpect qui eſt dû à votre grandeur, non plus que des balles de laine.* Voilà ce que dit une de leurs femmes qui étoit en colere contre la moitié de ſa compagnie. J'ai retrouvé ici le dialogue que vous fîtes un jour avec Pomenars; nous en avons ri aux larmes. Pomenars peut ſe faire raſer au moins d'un côté; il eſt hors de l'affaire de ſon enlevement; il n'a plus que le courant de ſa fauſſe monnoie, dont il ne ſe met guere en peine. Que vous dirai-je encore, ma petite? Il y a peu de choſes dont on puiſſe parler à cœur ouvert de trois cens lieues. Une converſation dans le mail me ſeroit bien néceſſaire, c'eſt un lieu admirable pour diſcourir, quand on a le cœur comme je l'ai; je ne veux point vous parler de la tendreſſe vive & naturelle que j'ai pour vous, ce chapitre ſeroit ennuyeux. Adieu donc, ma très-aimable.

(2) On nommoit ainſi certains vagabons qui alloient en bande, courant les villes de province & les campagnes, où ils gagnoient leur vie à danſer, à donner la bonne aventure, & ſur-tout à marauder par-tout où ils pouvoient.

LETTRE LXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 28 juin 1671.

Vous me récompenſez bien de mes pertes paſſées; j'ai reçu deux lettres de vous, qui m'ont tranſportée de joie : ce que je ſens en les liſant ne peut s'imaginer. Si j'ai contribué quelque choſe à l'agrément de votre ſtyle, je croyois ne travailler que pour le plaiſir des autres, & non pas pour le mien : mais la Providence, qui a mis tant d'eſpaces & tant d'abſences entre nous, m'en conſole un peu par les charmes de votre commerce, & encore plus par la ſatisfaction que vous me témoignez de votre établiſſement & de la beauté de votre château : vous m'y repréſentez un air de grandeur & une magnificence dont je ſuis enchantée. J'avois vu, il y a long-tems, des relations pareilles de la premiere Madame de Grignan (1); je ne devinois pas que toutes ces beautés ſeroient un jour ſous vos commandemens; je veux vous remercier d'avoir bien voulu m'en parler en détail. Si votre

(1) Angélique-Clarice d'Angennes.

lettre m'avoit ennuyée, outre que j'aurois mauvais goût, il faudroit encore que j'eusse bien peu d'amitié pour vous, & que je fusse bien indifférente pour ce qui vous touche. Défaites-vous de cette haine que vous avez pour les détails, je vous l'ai déja dit, & vous pouvez le sentir; ils sont aussi chers de ceux que nous aimons, qu'ils nous sont ennuyeux des autres; & cet ennui ne vient jamais que de la profonde indifférence que nous avons pour ceux qui nous en importunent: si cette observation est vraie, jugez de ce que me sont vos relations. En vérité, c'est un grand plaisir que d'être, comme vous êtes, une véritable grande Dame: je comprends bien les sentimens de M. de Grignan, en vous voyant admirer son château; une grande insensibilité là-dessus le mettroit dans un chagrin que je m'imagine plus aisément qu'une autre: je prends part à la joie qu'il a de vous voir contente; il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses, qu'ils sentent par eux ce que pensent les autres. Vous me parlez trop peu de Vardes (2)

(2) Il avoit été exilé en 1665 pour des intrigues de cour, & ne fut rappellé qu'en 1682. C'étoit un homme infiniment aimable.

& de ce pauvre Corbinelli : n'avez-vous point été bien-aise de parler leur langage ? Comment va la belle passion de Vardes pour la T** ? Dites-moi s'il est bien désolé de la longueur infinie de son exil, ou si la philosophie & un peu de *misanthroperie* soutiennent son cœur contre les coups de l'amour & de la fortune. Vos lectures sont bonnes ; Pétrarque doit vous divertir avec le commentaire que vous avez ; celui que nous avoit fait Mademoiselle de Scuderi sur certains sonnets, les rendoit agréables à lire. Pour Tacite, vous savez comme j'en étois charmée ici pendant nos lectures, & comme je vous interrompois souvent pour vous faire entendre des périodes où je trouvois de l'harmonie : mais si vous en demeurez à la moitié, je vous gronde ; vous ferez tort à la majesté du sujet ; il faut vous dire, comme ce Prélat disoit à la Reine-Mere, *ceci est histoire, vous savez le conte* : je ne vous pardonne ce manque de courage que pour les Romans que vous n'aimez pas. Nous lisons le Tasse avec plaisir ; je m'y trouve habile par l'habileté des maîtres que j'ai eus. Mon fils fait lire Cléopatre (3) à la Mousse,

(3) Roman de la Calprenede.

& malgré moi je l'écoute, & j'y trouve encore quelque amuſement. Mon fils s'en va en Lorraine; ſon abſence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous ſavez comme je ſuis ſur le chagrin de voir partir une compagnie agréable; vous ſavez auſſi mes tranſports de joie, quand je vois partir une chienne de carroſſée, qui m'a contrainte & ennuyée; c'eſt ce qui nous faiſoit décider nettement qu'une méchante compagnie eſt plus ſouhaitable qu'une bonne. Je me ſouviens de toutes ces folies que nous avons dites ici, & de tout ce que vous y faiſiez, & de tout ce que vous y diſiez: ce ſouvenir ne me quitte jamais, & puis tout d'un coup je penſe où vous êtes; mon imagination ne me préſente qu'un grand eſpace fort éloigné; votre château m'arrête maintenant les yeux; les murailles de votre mail me déplaiſent. Le nôtre eſt d'une beauté ſurprenante, & tout le jeune plant que vous avez vu, eſt délicieux: c'eſt une jeuneſſe que je prends plaiſir d'élever juſqu'aux nues; & très-ſouvent, ſans conſidérer les conſéquences, ni mes intérêts, je fais jetter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommodent mes jeunes enfans: mon fils regarde cette conduite; mais je ne lui en laiſſe pas faire

l'application. Pilois (4) eſt toujours mon favori, & je préfere ſa converſation à celle de pluſieurs, qui ont conſervé le titre de Chevalier au parlement de Rennes. Je ſuis libertine plus que vous; je laiſſai l'autre jour retourner chez ſoi un carroſſe plein de *fouefnellerie* par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grace de demeurer; jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qui étoient néceſſaires. Ce n'étoient pas les deux jeunes femmes; c'étoit la mere & une guimbarde de Rennes & les fils. Mademoiſelle du Pleſſis eſt toute telle que vous la repréſentez, & encore un peu plus impertinente; ce qu'elle dit tous les jours ſur la crainte de me donner de la jalouſie, eſt une choſe originale, dont je ſuis au déſeſpoir, quand je n'ai perſonne pour en rire. Sa belle-ſœur eſt fort jolie, ſans être ridicule en rien, & parle Gaſcon au milieu de la Bretagne: j'en ai la même joie que vous avez de ma Laguette, qui parle Pariſien au milieu de la Provence: cette petite baſſe-Brete eſt fort aimable. Je vous trouve fort heureuſe d'avoir Madame de Simiane (5); vous

(4) Jardinier des Rochers.

(5) Magdeleine Hai-du-Châtelet, femme de Charles-Louis, marquis de Simiane. Elle fut dans la ſuite belle-mere de Pauline de Grignan.

avez avec elle un fonds de connoiſſance qui doit vous ôter toutes ſortes de contraintes, c'eſt beaucoup; cela vous fera une compagnie agréable: puiſqu'elle ſe ſouvient de moi, faites-lui bien mes complimens, je vous en conjure, & à notre cher Coadjuteur: nous ne nous écrivons plus, & nous ne ſavons pourquoi; nous nous trouvons trop loin, cependant j'admire la diligence de la poſte. La comparaiſon de Chilli. m'a ravie, & de voir ma chambre déja marquée: je ne ſouhaite rien tant que de l'occuper; ce ſera de bonne heure l'année qui vient, & cette eſpérance me donne une joie, dont vous comprendrez une partie par celle que vous aurez de m'y recevoir. J'admire *Catau*, je crois qu'elle eſt mariée; mais elle a eu une conduite bien mal-honnête & bien ſcandaleuſe; je lui pardonne moins d'avoir voulu tuer ſon enfant, étant de ſon mari, que ſi elle l'avoit eu d'un autre; & cela vient d'un bien plus mauvais fonds. Son mari, à ce qu'on me mande de Paris, eſt un certain *Droguet*, que vous avez vu laquais de Cheſieres. L'amour eſt quelquefois bien inutile de s'amuſer à de ſi ſottes gens; je voudrois qu'il ne fût que pour les gens choiſis, auſſi-bien que tous ſes effets qui

me paroiſſent trop communs & trop répandus. Si vous vous chargez de rougir pour toutes vos voiſines, & que votre imagination ſoit toujours auſſi vive qu'avec la B**, vous ſortirez toujours belle comme un Ange de toutes vos converſations. Vous voulez donc que je mette ſur ma conſcience le paquet de cette femme, je le veux; mais avec cette précaution, que je ne vous réponds pas que cela ſoit vrai; au contraire, je le crois faux: il ne faut point croire aux méchantes langues; en un mot, je renonce au pacte. On diſoit donc que M** avoit un peu avancé les affaires, & qu'il avoit eu grand'hâte de la marier; cependant

Cela ne put être ſi juſte,
Qu'au bout de cinq mois, comme Auguſte,
(*Monſieur de C***) ne ſe trouvât un héritier.

La queſtion fut de faire paſſer pour une mauvaiſe couche la meilleure qui fut jamais, & un enfant qui ſe portoit à merveilles, pour un petit enfant mort. Ce fut une habileté qui coûta de grands ſoins à ceux qui s'en mêlerent, & qui feroit bien une hiſtoire de Roman: j'en ai ſu tout le détail; mais ce ſeroit une narration infinie. En voilà aſſez pour faire que vous rougiſſiez, ſi on parle de ſe bleſſer

bleſſer à cinq mois ; l'enfant mourut heureuſement. Je reviens encore à vous, c'eſt-à-dire, à cette divine fontaine de Vaucluſe ; quelle beauté ! Pétrarque avoit bien raiſon d'en parler ſouvent : mais ſongez que je verrai toutes ces merveilles ; moi, qui honore les antiquités, j'en ſerai ravie, & de toutes les magnificences de Grignan. L'Abbé aura bien des affaires ; après les ordres doriques & les titres de votre maiſon, il n'y a rien à ſouhaiter que l'ordre que vous y allez mettre ; car ſans un peu de ſubſiſtance, tout eſt dur, tout eſt amer. Ceux qui ſe ruinent, me font pitié : c'eſt la ſeule affliction dans la vie, qui ſe faſſe ſentir également, & que le tems augmente, au lieu de la diminuer. J'ai ſouvent des converſations ſur ce ſujet avec un de nos petits amis : s'il veut profiter de toutes celles que nous avons faites, il en a pour long-tems, & ſur toutes ſortes de chapitres, & d'une maniere ſi peu ennuyeuſe, qu'il ne devroit pas les oublier. Je ſuis aiſe que vous ayez cette automne une couplé de beaux-freres ; je trouve que votre journée eſt fort bien réglée : on va loin ſans mourir d'ennui, pourvu qu'on ſe donne des occupations & qu'on ne perde point courage. Le beau tems a re-

petite fille, & au menuet le mieux danſé que j'aie vu depuis ceux de Mademoiſelle de Sévigné; c'eſt votre même air; elle eſt de votre taille, elle a de belles dents & de beaux yeux. Voici une lettre d'une telle longueur, que je vous pardonne de ne la point achever : je le comprendrai plus aiſément que de demeurer au ſeptieme tome de Caſſandre & de Cléopatre. M. de Grignan eſt bien loin de ſe figurer qu'on puiſſe lire des lettres de cette longueur : mais tout de bon, les liſez-vous en un jour ?

LETTRE LXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi premier juillet 1671.

VOILA donc le mois de juin paſſé, j'en ſuis toute étonnée, je ne penſois pas qu'il dût jamais finir. Ne vous ſouvient-il pas d'un certain mois de ſeptembre que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire jamais place au mois d'octobre ? Celui-ci prenoit le même train ; mais je vois bien maintenant que tout finit : m'en voilà perſuadée.

C'eſt une aimable demeure que Foueſ-

nel; nous y fûmes hier, mon fils & moi, dans une caleche à ſix chevaux; il n'y a rien de plus joli, il ſemble qu'on vole: nous fîmes des chanſons que nous vous envoyons; le cas que nous faiſons de votre proſe ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de la Fayette eſt bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui eſt fait, ma fille, votre frere va nous quitter. Nous allons nous jetter, la Mouſſe & moi, dans de bonnes lectures: Le Taſſe nous amuſe fort, & toutes les bagatelles du monde nous ont divertis juſqu'ici, à cauſe de mon fils qui en eſt le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades toute ſeule *tête à tête*, comme diſoit Tonquedec. Croyez-vous que je penſe à vous? J'ai, auſſi *mon petit ami* que j'aime tendrement: la plus aimable choſe du monde eſt un portrait bien fait; quoique vous puiſſiez dire, celui-là ne vous fait point de tort. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie & conſolée de mes chagrins paſſés; j'en attends toujours avec impatience; mais de bonne foi j'en écris ſouvent d'une longueur trop exceſſive, je veux que celle-ci ſoit raiſonnable; il n'eſt pas juſte de juger de vous par moi; cette meſure eſt téméraire, vous avez moins de loiſir que moi.

Voilà Mademoiſelle du Pleſſis qui entre ; elle me plante ce baiſer que vous connoiſſez, & me preſſe de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'inſolence de lui dire devant moi, que vous vous ſouveniez d'elle fort agréablement ; & me dit enſuite, montrez-lui l'endroit, Madame, afin qu'elle n'en doute pas : me voilà rouge comme vous quand vous penſez aux péchés des autres ; je ſuis contrainte de mentir mille fois, & de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voila les malices de ce Guidon (1). En récompenſe, je l'aſſurai l'autre jour que ſi vous répondiez au-deſſus de *la Reine d'Aragon*, vous ne mettriez pas à *Guidon le Sauvage*. J'ai reçu une lettre de Guitaut fort douce & fort honnête ; il me mande qu'il a trouvé en moi depuis quelque tems mille bonne choſes à quoi il n'avoit pas penſé : & moi, de peur de lui répondre ſottement que je *crains bien de détruire ſon opinion*, je lui dis que j'eſpere qu'il m'aimera encore davantage quand il me connoîtra mieux : je réponds toutes les extravagances qui ſe préſentent à moi, plutôt que ces ſelles à tous

(1) M. de Sévigné étoit Guidon des Gendarmes Dauphins.

chevaux dont nous avons tant ri ici. Je ſuis perſuadée que vous vous aiderez fort bien de Madame de Simiane : il faut ôter l'air & le ton de compagnie le plutôt que l'on peut, & faire entrer les gens dans nos plaiſirs & dans nos fantaiſies ; ſans cela il faut mourir, & c'eſt mourir d'un vilaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir ; je me fais une extrême violence pour vous quitter ; notre commerce fait l'unique plaiſir de ma vie ; je ſuis perſuadée que vous le croyez.

LETTRE LXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 5 juillet 1671.

C'EST bien une marque de votre amitié, ma chere enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande d'ici : vous prenez fort bien l'intérêt de Mademoiſelle de Croqueoiſon ; en récompenſe il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me ſoit cher : je n'oſe les lire de peur de les avoir lues ; & ſi je n'avois la conſolation de les recommencer pluſieurs fois, je les ferois durer plus long-tems ; mais d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien ſavoir comme

je ferois, ſi votre écriture reſſembloit à celle de d'Hacqueville, la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle? En vérité, je ne le crois quaſi pas: on conte pourtant des hiſtoires là-deſſus; mais enfin, j'aime fort d'Hacqueville, & cependant je ne puis m'accoutumer à ſon écriture: je ne vois goutte dans ce qu'il me mande, je tiraille, je devine, je dis un mot pour un autre; & puis quand le ſens m'échappe, je me mets en colere & je jette tout. Je vous dis tout ceci en ſecret: je ne voudrois pas qu'il sût les peines qu'il me donne; il croit que ſon écriture eſt moulée: mais vous qui parlez, mandez-moi comment vous vous en accommodez. Mon fils partit hier, très-fâché de nous quitter: il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble que je ne tâche de lui inſpirer ou de lui confirmer: il entre avec douceur & avec approbation dans tout ce qu'on lui dit; mais vous connoiſſez la foibleſſe humaine; ainſi je mets tout entre les mains de la Providence, & me réſerve ſeulement la conſolation de n'avoir rien à me reprocher ſur ſon ſujet. Comme il a de l'eſprit, & qu'il eſt divertiſſant, il eſt impoſſible que ſon abſence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un traité de morale de M. Nicole: ſi j'étois à Paris,

Paris, je vous enverrois ce livre, vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Taſſe avec plaiſir, & je n'oſe vous dire que je ſuis revenue à Cléopatre, & que par le bonheur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore; cela eſt épouvantable : mais vous ſavez que je ne m'accommode guere bien de toutes les pruderies qui ne me ſont pas naturelles; & comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'eſt pas encore entiérement arrivée, je me laiſſe divertir ſous le prétexte de mon fils qui m'a miſe en train. Il nous a lu auſſi des chapitres de Rabelais à mourir de rire; en récompenſe il a pris beaucoup de plaiſir à cauſer avec moi; & ſi je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes diſcours : je le connois bien, & ſouvent au travers de ſes petites paroles je vois ſes petits ſentimens; s'il peut avoir congé cette automne, il reviendra ici. Je ſuis fort empêchée pour les Etats; mon premier deſſein étoit de les fuir, & de ne point faire de dépenſe, mais vous ſaurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de ſa province, Madame ſa femme vient l'attendre à Vitré, où elle ſera dans douze jours, & plus de quinze avant M. de Chaulnes; & tout franchement elle m'a fait prier de l'attendre, &

de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un tel tracas; quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien: mandez-moi votre avis & ce que vous faites de *Catau*; si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus (1), son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launaie; elle étoit barriolée comme la chandelle des rois, & nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au roman de la rose tout d'un coup. Mademoiselle du Plessis est toujours à un pas de moi: quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour *la Bigotte* joua *Tartuffe* au naturel: après avoir de-

(1) Voyez la lettre du 28 juin, pag. 231.

mandé à table *Beuve & Mouconne* à la Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi; en même tems je la relevai, & lui dis qu'elle étoit menteuse; elle me répond en baissant les yeux: « ah! oui, Madame, je suis la plus » grande menteuse du monde; je vous » remercie de m'en avertir ». Nous éclatâmes tous, car c'étoit du ton de Tartuffe. *Oui, mon frere, je suis un misérable, un vase d'iniquité, &c.* Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse & de faire la personne de bon sens; cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs & les cris, & le langage breton de *Jaquine* & de la *Turquesine*, en voyant monter votre frere à cheval; c'est une scene; pour moi j'eusse pleuré;

. . . . . Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, & tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas; il n'y en a point; ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui: il y a un mois qu'on me répete que la cour sera le dixieme du mois à Saint-Germain: on est réduit à me conter des sucreries pour m'amuser, & à m'ap-

prendre qu'une fille ayant laiſſé ſon paquet dans une chaiſe depuis le Marais juſqu'au fauxbourg, les porteurs penſoient que ce fût un petit chien. Pour moi j'aime encore mieux lire Cléopatre & les grands coups d'épée de l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content ſur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici; Dieu ſait auſſi quelle comparaiſon j'en fais avec mes lettres de Provence.

A Monſieur DE GRIGNAN.

Approchez, mon gendre; vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche; vous en êtes mal content, vous êtes fâché, vous êtes au déſeſpoir qu'elle admire votre château, vous la trouvez trop familiere de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander: comme vous haïſſez ce qui eſt haïſſable, vous ne ſauriez la ſouffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaiſirs; vous ne pouviez vous adreſſer à perſonne qui les comprît mieux que moi: mais ſavez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choſes, vous me faites trembler de vous entendre dire que vous me ſouhaitez ſi fort à Grignan? & ſur le même ton, je ſuis inconſolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que

l'espérance de vous aller voir; & quoique je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, & que vous m'aimez: il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de moi à vous, & de vous à moi. Je vous recommande la santé de ma fille; soyez-y appliqué, soyez-en le maître; ne faites pas comme au pont d'Avignon; sur cela seul gardez votre autorité; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous. Ah! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres! vous étiez bien plus heureux il y a un an: plût à Dieu que vous eussiez cette joie, & que j'eusse encore le chagrin de la voir & de l'embrasser! Adieu, mon très-cher Comte; quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas qu'aucune de vos belles-meres (2) vous ait jamais autant aimé que moi.

(2) Madame de Sévigné étoit la troisieme.

LETTRE LXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 8 juillet 1671.

J'AI bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée : il me semble que par respect on n'a pas fait l'ouverture assez grande ; votre sang est venu goutte à goutte, & par conséquent il n'en est ni rafraichi, ni purifié, & vous n'en êtes point soulagée ; peut-être que tout cela est faux, & je le souhaite ; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement : quoi qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'est fort chere ; & si vous êtes trop accablée d'écritures, je vous exhorte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette santé ? Madame de la Troche m'a mandé depuis deux jours que si les belles intentions de *Catau* pendant sa grossesse ne lui ont point trop altéré l'esprit & le corps, c'est une bonne nourrice : j'ai trouvé plaisant que cette pensée me soit venue en même tems ; je vous l'avois déjà mandée. Notre Chapelle s'éleve à vue d'œil ; cela occupe l'abbé & me divertit un peu : mais mon parc est sans ame, c'est-à-dire,

ſans ouvriers, à cauſe des foins qu'il faut faire. La mort de M. de Montlouet (1) ne vous fait-elle pas grande pitié, & ſa femme auſſi? Encore eſt-ce quelque choſe de triſte que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui creve ſur la place; on peut lire cet endroit d'une lettre; mais juſqu'ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on me mandoit. Voilà la différence : on ne ſe ſoucie point des affaires publiques, on ne ſe réveille que pour les grands événemens; & des perſonnes qu'on aime, les moindres circonſtances ſont cheres & touchent le cœur. Madame de la Fayette me mande qu'elle ſe trouve obligée de vous écrire en mon abſence, & qu'elle le fera de tems en tems; cela me paroît honnête : mais puiſque vous lui faites réponſe, je ne lui dois guere de reconnoiſſance : voilà une choſe fine, l'entendez-vous bien? Il me ſemble, ma fille, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence ſur ce qui eſt un peu enveloppé; je penſe que c'eſt à moi que je parle. J'ai ſenti ici le bout de l'an de MADAME (2), & je me ſuis ſouvenue de

(1) M. de Montlouet tomba de cheval en liſant une lettre de ſa maîtreſſe. Il étoit Bullion.

(2) Henriette-Anne d'Angleterre, morte à Saint-Cloud le 29 juin 1670.

l'étonnement où vous étiez, & comme votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonniere dans votre chambre, & comme le chaud vous faisoit disparoître & nourrissoit tous vos *dragons*. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées, elles me font du bien & du mal : je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espere que vous ne vous contraignez point pour ceux qui vous voient souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourroit. J'ai fait comprendre à la petite Madame du Plessis que le bel air de la cour c'est la liberté; si bien que quand elle passe des jours ici, je prends fort bien une heure pour lire en Italien avec la Mousse; elle est charmée de cette familiarité, & moi aussi. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus (3) au milieu de ses conquêtes & dans les marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous pas le conduire au moins jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison & par sa femme? Je le trouve trop sage & trop politique, il craint trop

(3) Dans Tacite.

Tibere : je vois des héros qui ne ſont pas ſi prudens, & dont les grands ſuccès font approuver la témérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a laiſſée dans le milieu de Cléopatre, & je l'acheve; cela eſt d'une folie dont je vous demande le ſecret. J'acheve tous les livres, & vous les commencez; cela s'ajuſteroit fort bien ſi nous étions enſemble, & fourniroit même beaucoup à notre converſation. Ah! ma fille, c'eſt dommage que nous n'y ſommes quelquefois au moins par quelque eſpece de magie, en attendant le printems qui vient. Je ſuis ici avec mes trois prêtres qui font admirablement chacun leur perſonnage, hormis la meſſe; c'eſt la ſeule choſe dont je manque à leur compagnie. Je me promene extrêmement; il fait beau & chaud; on n'en a nulle incommodité dans cette maiſon: quand le ſoleil entre dans ma chambre, j'en ſors & m'en vais dans le bois, où je trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre château.

Vous ſavez comme Brancas m'aime; il y a trois mois que je n'ai appris de ſes nouvelles; cela n'eſt pas vraiſemblable; mais lui, il n'eſt pas vraiſemblable auſſi (4).

(4) A cauſe de la ſingularité de ſes diſtractions.

LETTRE LXX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 12 juillet 1671.

Je n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chere fille, j'en suis un peu fâchée; j'en avois deux ordinairement: il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres & précieux comme les vôtres; on ne s'en passe qu'avec peine. Si vous avez vos beaux-freres ce mois de septembre, ce vous sera une très-bonne compagnie. Le Coadjuteur a été un peu malade, mais il est entiérement guéri: sa paresse est une chose incroyable, & son tort est d'autant plus grand qu'il écrit très-bien quand il veut s'en mêler. Il vous aime toujours, & ira vous voir après la mi-août; il ne le peut qu'en ce tems-là. Il jure, mais je crois qu'il ment, & qu'il n'a aucune branche à se reposer, & que cela l'empêche d'écrire & lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je sais de *seigneur Corbeau*: mais admirez la bizarrerie de mon savoir; en vous apprenant toutes ces choses, j'ignore comme je suis avec lui: si par hasard vous en savez quelque chose, vous m'obligerez fort de me le mander. Je songe mille fois

le jour au tems que je vous voyois à toute heure, & je le regrette sans cesse : ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas senti le plaisir d'être avec vous ; je vous jure & vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude : ce n'est donc point cela que je puis me reprocher ; mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, & d'avoir eu dans certains momens de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaisir. Ce seroit une belle chose si je remplissois mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah ! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, & ne pas faire semblant de les voir. Je m'arrête donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chere, d'avoir un soin extrême de votre santé : amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port ; & après cela, si M. de Grignan vous aime, & qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera point. Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite ? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes ? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, & je l'acheverai ; c'est tout ce que je puis faire pour

votre service. Nous achevons le Taſſe avec plaiſir, nous y trouvons des beautés qu'on ne connoît point quand on n'a qu'une demi-ſcience. Nous avons commencé la *morale* (1), c'eſt la même étoffe que Paſcal. A propos de Paſcal, je ſuis en fantaiſie d'admirer l'honnêteté de ces Meſſieurs les poſtillons qui ſont inceſſamment ſur les chemins pour porter & reporter nos lettres; enfin il n'y a jour dans la ſemaine où ils n'en portent quelqu'une à vous & à moi; il y en a toujours & à toutes les heures par la campagne: les honnêtes gens! qu'ils ſont obligeans! & que c'eſt une belle invention que la poſte, & un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur témoigner ma reconnoiſſance; & je crois que je l'aurois déjà fait, ſans que je me ſouviens de ce chapitre de Paſcal, & qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres: voilà une belle digreſſion. Je reviens donc à nos lectures: c'eſt ſans préjudice de Cléopatre que j'ai gagé d'achever; vous ſavez comme je ſoutiens les gageures. Je ſonge quelquefois d'où vient

(1) Les Eſſais de morale de M. Nicole.

la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchans styles ; j'ai quelque lumiere pour les bons, & personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de la Calprenede est maudit en mille endroits ; de grandes périodes de roman, de méchans mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui étoit fort plaisante. Je trouve donc que celui de la Calprenede est détestable, & cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu : la beauté des sentimens, la violence des passions, la grandeur des événemens & le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins ; & si je n'avois M. de la R. F. & M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez pour me faire honte ; mais je me dis de mauvaises raisons, & je continue. J'aurai bien de l'honneur au soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'abbé ; il vous aime cherement : nous parlons très-souvent de vous, de vos affaires, de vos grandeurs ; il vou-

droit bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence, & de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre Madame de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit : elle a extravagué jusqu'à présent sans jetter une larme ; elle a une grosse fievre, & commence à pleurer ; elle dit qu'elle veut être damnée, puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle : il fait chaud ; les soirées & les matinées sont très-belles dans ces bois & devant cette porte ; mon appartement est frais ; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien de vos chaleurs de Provence.

LETTRE LXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 15 juillet 1671.

Si je vous écrivois toutes mes rêveries sur votre sujet, je vous écrirois toujours les plus grandes lettres du monde ; mais cela n'est pas bien aisé : ainsi je me contente de ce qui peut s'écrire, & je rêve tout ce qui peut se rêver : j'en ai le tems & le lieu. La Moisse a une petite fluxion sur les dents, & l'abbé une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ

libre dans mon mail pour y faire tout ce qu'il me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures; mon fils n'y est plus; cela fait un silence, une tranquillité & une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point à qui je pense, ni avec quelle rendresse; quand on devine, il n'est pas besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, & que l'*hypogriphe* fût encore au monde, ce seroit une chose galante & à ne jamais oublier, que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois : ce ne seroit pas une affaire, il parcouroit la terre en deux jours; vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, & retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici à cause de la promenade, & le lendemain vous arriveriez assez tôt pour être à la messe dans votre tribune. Mon fils est à Paris; il y sera peu : la cour est de retour, il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paroît bien considérable que celle de M. le duc d'Anjou (1). Madame de Villars m'écrit assez souvent, & me parle toujours de vous: elle est tendre, & fait

(1) Philippe, second fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671.

bien aimer ; cela me donne de l'amitié pour elle ; elle me prie de vous dire mille douceurs de ſa part. La petite Saint-Géran m'écrit des pieds de mouche que je ne ſaurois lire ; je lui réponds des rudeſſes & des injures qui la divertiſſent : cette méchante plaiſanterie n'eſt point encore uſée ; quand elle le ſera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuierois fort d'un autre ſtyle avec elle. Nous liſons toujours le Taſſe avec plaiſir : je ſuis aſſurée que vous le ſouffririez ſi vous étiez en tiers : il y a une grande différence entre lire un livre toute ſeule, ou avec des gens qui relevent les beaux endroits & qui réveillent l'attention. Cette *morale* de Nicole eſt admirable, & Cléopatre va ſon train, mais ſans empreſſement, & aux heures perdues : c'eſt ordinairement ſur cette lecture que je m'endors ; le caractere m'en plaît beaucoup plus que le ſtyle. Pour les ſentimens, j'avoue qu'ils me plaiſent & qu'ils ſont d'une perfection qui remplit mon idée ſur la belle ame. Vous ſavez auſſi que je ne hais pas les grands coups d'épées, tellement que voilà qui eſt bien, pourvu que l'on m'en garde le ſecret. Mademoiſelle du Pleſſis nous honore ſouvent de ſa préſence : elle diſoit hier à table qu'en Baſſe-Bretagne on faiſoit une chere admirable, & qu'aux

qu'aux noces de ſa belle-ſœur on avoit mangé pour un jour douze cens pieces de rôti : nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage & lui dis : Mademoiſelle, penſez-y bien ; n'eſt-ce point douze pieces de rôti que vous voulez dire ? on ſe trompe quelquefois. Non, Madame, c'eſt douze cens pieces, ou onze cens ; je ne veux pas vous aſſurer ſi c'eſt onze ou douze, de peur de mentir, mais enfin je ſais bien que c'eſt l'un ou l'autre, & le répéta vingt fois, & n'en voulut jamais rabattre un ſeul poulet. Nous trouvâmes qu'il falloit qu'ils fuſſent pour le moins trois cens piqueurs pour piquer menu, & que le lieu fût un grand pré où l'on eût fait dreſſer des tentes ; & que s'ils n'euſſent été que cinquante, il falloit qu'ils euſſent commencé un mois auparavant. Ce propos de table étoit bon ; vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagéreuſe comme celle-là ? Au reſte, ma fille, cette montre que vous m'avez donnée, qui alloit toujours trop tôt ou trop tard d'une heure ou deux, eſt devenue ſi parfaitement juſte qu'elle ne quitte pas d'un moment notre pendule ; j'en ſuis ravie, & vous en remercie ſur nouveaux frais. L'abbé me dit qu'il vous adore, & qu'il veut vous rendre quelque

service : il ne voit pas bien en quelle occasion ; mais enfin il vous aime avant qu'il m'aime.

LETTRE LXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 19 juillet 1671.

Je vous trouve bien en famille de tous côtés, & je vous vois très-bien faire les honneurs de votre maison : je vous assure que cette maniere est plus noble & plus aimable, qu'une froide insensibilité, qui sied très-mal quand on est chez soi. Vous en êtes bien éloignée, ma fille, & l'on ne peut rien ajouter à ce que vous faites : je vous souhaite seulement des matériaux ; car pour de la bonne volonté, vous en avez de reste. Vous aurez trouvé plaisant que je vous aie tant parlé de Coadjuteur dans le tems qu'il est avec vous ; je n'avois pas bien vu sa goutte en vous écrivant. Ah ! *seigneur Corbeau*, si vous n'aviez demandé pour toute nécessité qu'*un poco di pane, un poco di vino*, vous n'en seriez point où vous êtes : il faut souffrir la goutte, quand on l'a méritée ; mon pauvre Seigneur, j'en suis fâchée ; mais c'est bien employé. Je trouve

qu'il s'en faut beaucoup que vous ne soyez en solitude ; je me réjouis de tous ceux qui peuvent vous divertir. Vous aurez bientôt Madame de Rochebonne. Le Coadjuteur est bon à garder long-tems : l'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château, est une chose qu'il acceptera sans doute ; que feroit-il de son argent ? cela ne paroîtra pas sur son épargne. Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite sans y penser, est très-bien & très-juste. Je veux croire pour ma consolation que si je l'avois écrite moins vîte, & que je l'eusse tournée avec quelque loisir, j'aurois dit comme vous : en un mot, vous avez raison, & je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous consulte auparavant. Brancas m'a écrit une lettre si excessivement tendre, qu'elle récompense tout son oubli passé : il me parle de son cœur à toutes les lignes : si je lui faisois réponse sur le même ton, ce ce seroit une *Portugaise* (1). Il ne faut louer personne avant sa mort : c'est bien dit, nous en avons tous les jours des exemples ; mais après tout, mon ami le public ne se trompe gueres : il loue quand

(1) Allusion aux lettres de la religieuse Portugaise.

on fait bien ; & comme il a bon nez, il n'eſt pas long-tems la dupe, & blâme quand on fait mal : de même quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord ; il ne répond point de l'avenir, il parle de ce qu'il voit. La Comteſſe de Gramont & d'autres ont ſenti les effets de ſon inconſtance ; mais ce n'eſt pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas ſujet de vous plaindre de lui, & ce ne ſera point par vous qu'il commencera à faire de grandes injuſtices. Nous ſommes occupés de notre chapelle ; elle ſera achevée à la Touſſaint. Je me trouve bien de la parfaite ſolitude où nous ſommes : ce parc eſt bien plus beau que vous ne l'avez vu, & l'ombre de mes petits arbres fait une beauté qui n'étoit pas bien repréſentée par les bâtons de ce tems-là. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays : on dit que Madame de Chaulnes (2) arrive aujourd'hui ; j'irai la voir demain ; je ne puis m'en diſpenſer ; mais j'aimerois bien mieux être dans la capucine, ou à lire le Taſſe ; j'y ſuis d'une habileté qui vous ſurprendroit, & qui me ſurprend

(2) Eliſabeth le Féron, veuve du marquis de Saint-Mégrin, & remariée à Charles d'Ailli, duc de Chaulnes.

moi-même. Vous me dites trop de bien de mes lettres ; je compte sûrement sur toutes vos tendresses : il y a long-tems que je dis que vous êtes *vraie* ; cette louange me plaît ; elle est nouvelle & distinguée de toutes les autres ; mais quelquefois aussi elle pourroit faire du mal ; je sens dans le milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait présentement : ah ! qu'il y a peu de personnes *vraies !* Rêvez un peu sur ce mot, vous l'aimerez ; j'y trouve, comme je l'entends, une force au-delà de sa signification ordinaire. La divine Plessis est justement & à point toute fausse ; je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal ; elle joue toutes sortes de choses : elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde ; mais sur-tout, elle me contrefait, de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyois dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlasse à un écho qui me répondit des sottises ; j'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très-aimable ; qu'on est heureux de vous voir en Provence ! & pour moi quelle joie sensible, quand je vous embrasserai ! car enfin ce jour viendra ; en

attendant, j'en passerai de bien cruels vers le tems de vos couches.

Il a vaqué chez MONSIEUR une charge de vingt mille écus : MONSIEUR l'a donnée à l'*Ange* (3), au grand déplaisir de toute sa maison. Madame du Broutai ; après deux ans de mariage avec Fourmenteau (4), vient enfin de le déclarer ; elle est logée chez lui. C'est un bon parti que Fourmenteau.

Vous ai-je dit qu'il y avoit deux Demoiselles à Vitré, dont l'une s'appelle Mademoiselle de *Croque-oiſon*, & l'autre de *Kerborgne* ? J'appelle Mademoiselle du Plessis-Mademoiselle de *Kerlouche*. Ces noms me réjouissent.

---

(3) Madame de Grancei.

(4) Il porta depuis le nom de comte de la Vauguion, & fut chevalier des ordres du Roi. Il se tua d'un coup de pistolet le 19 novembre 1693.

LETTRE LXXIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 22 juillet 1671, jour de la Magdeleine, où fut tué il y a quelques années un pere que j'avois.

MADAME de Chaulnes arriva Dimanche; mais savez-vous comment? à beau pied sans lance, entre onze heures & minuit: on pensoit à Vitré que ce fussent des Bohemes. Elle ne voulut aucune cérémonie à son entrée, elle fut servie à souhait: car on ne la regarda pas, & ceux qui la virent comme elle étoit, la prirent pour ce que je viens de vous dire. Elle venoit de Nantes par la Guerche: son carrosse & son chariot étoient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu étoit plus grand que le contenant: ainsi il fallut travailler dans le roc, & cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus la voir Lundi, & vous croyez bien qu'elle fut très-aise de me voir. La *Murinette* (1) beauté est avec

(1) Anne-Marie du Pui de Murinais, qui fut dans la suite marquise de Kermam.

elle. Elles ſont ſeules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes, qui fait le tour de la Bretagne, & les Etats qui s'aſſembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je ſuis dans une pareille ſolitude : Madame de Chaulnes ne ſait que devenir, & n'a recours qu'à moi ; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement ſur Mademoiſelle de *Kerborgne ;* je crois qu'elle viendra ici après-dîner. Toutes mes allées ſont propres, & mon parc eſt en beauté : je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté : comme je lui fais valoir d'être demeurée ici pour elle, je veux m'en acquitter d'une maniere à n'être pas oubliée, & pourtant ſans que je faſſe d'autre bonne chere que celle qui ſe trouvera dans le pays. Ah, mon Dieu ! en voilà beaucoup ſur ce ſujet. Cette Madame Quintin, que nous diſions qui vous reſſembloit, eſt comme paralytique ; elle ne ſe ſoutient pas ; demandez-lui pourquoi ? elle a vingt ans. Elle eſt paſſée ce matin devant cette porte, & a demandé à boire un petit coup de vin ; on lui en a porté, & puis s'en eſt allée au Perrre conſulter une eſpece de Médecin, qu'on eſtime en ce pays. Que dites-vous de cette maniere bretonne, familiere & galante ?

galante ? Elle ſortoit de Vitré ; elle ne pouvoit pas avoir ſoif ; de ſorte que j'ai compris que tout cela étoit un air pour me faire ſavoir qu'elle a un équipage de Jean de Paris. Ma chere enfant, ne ſortirai-je point des nouvelles de Bretagne ? Quel chien de commerce avez-vous-là avec une femme de Vitré ? La Cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau ; le voyage de Rochefort & de Chambor eſt rompu. On croit qu'en dérangeant les deſſeins qu'on avoit pour l'automne, on dérangera auſſi la fievre de M. le Dauphin, qui le prend dans cette ſaiſon à Saint-Germain : pour cette année, elle y ſera attrapée ; elle ne l'y trouvera pas. Vous ſavez qu'on a donné à M. de Condom (2) l'abbaye de Rebais qu'avoit l'abbé de Foix ; *le pauvre homme !* On prend ici le deuil de M. le duc d'Anjou : ſi je demeure aux Etats, cela m'embarraſſera. Notre Abbé ne peut quitter ſa chapelle ; ce ſera notre plus forte raiſon ; car pour le bruit & le tracas de Vitré, cela me ſera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité & mes lectures. Quand je quitte Paris & mes amies, ce n'eſt pas pour paroître aux Etats : mon pauvre mé-

(2) Jacques-Benigne Boſſuet, précepteur de M. le Dauphin, depuis évêque de Meaux.

rite, tout médiocre qu'il eſt, n'eſt pas encore réduit à ſe ſauver en Province, comme les mauvais Comédiens. Ma fille, je vous embraſſe avec une tendreſſe qui occupe mon ame toute entiere. Aſſurez M. de Grignan de mon amitié, & recevez les proteſtations de notre Abbé.

LETTRE LXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 26 juillet 1671.

Je veux vous apprendre qu'hier, comme j'étois toute ſeule dans ma chambre avec un livre précieuſement à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très-bonne mine : cette femme s'étouffoit de rire, & cachoit derriere elle un homme qui rioit encore plus fort qu'elle : cet homme étoit ſuivi d'une femme fort bien faite, qui rioit auſſi : moi, je me mis à rire ſans les reconnoître, & ſans ſavoir ce qui les faiſoit rire. Quoique j'attendiſſe aujourd'hui Madame de Chaulnes, qui doit paſſer deux jours ici, j'avois beau la regarder, je ne pouvois comprendre que ce fût elle ; c'étoit elle pourtant, qui m'amenoit Pomenars, qui en arrivant à Vitré, lui avoit mis dans la tête de venir me ſur-

prendre. La *Murinette* beauté étoit de la partie, & la gaieté de Pomenars étoit si extrême, qu'il auroit réjoui la triſteſſe même: ils jouerent d'abord au volant; Madame de Chaulnes y joue comme vous; & puis une légere collation, & puis nos belles promenades, & par-tout il a été queſtion de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de toutes ſes affaires, & que vous m'aviez mandé, que pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne ſeriez point en inquiétude; mais que tant de nouvelles injuſtices qu'on lui faiſoit, vous donnoient beaucoup de chagrin pour lui: nous avons fort pouſſé cette plaiſanterie, & puis cette grande allée nous a fait ſouvenir de la chûte que vous y fîtes un jour; la penſée m'en a fait devenir rouge comme du feu. On a parlé longtems là-deſſus, & puis du dialogue Boheme, & puis enfin de Mademoiſelle du Pleſſis, & des ſottiſes qu'elle diſoit, & qu'un jour vous en ayant dit une, & ſon vilain viſage ſe trouvant auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé, & lui aviez donné un ſoufflet pour la faire reculer; & que moi, pour adoucir les affaires, j'avois dit: Mais voyez comme ces petites filles ſe jouent rudement; & que j'avois dit à ſa mere: Madame, ces jeunes créatures

étoient si folles ce matin, qu'elles se battoient : Mademoiselle du Plessis agaçoit ma fille, ma fille la battoit ; c'étoit la plus plaisante chose du monde ; & qu'avec ce tour, j'avois ravi Madame du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette *camaraderie* de vous & de Mademoiselle du Plessis, dont je ne faisois qu'une même chose pour faire avaler le soufflet, les a fait rire à mourir. La *Murinette* vous approuve fort, & jure que la premiere fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, & lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tous présentement : Pomenars tiendra bien sa place ; Mademoiselle du Plessis viendra aussi ; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir, où l'on mandera cinq ou six soufflets donnés entre femmes, afin d'autoriser ceux qu'on veut lui donner aux Etats, & même les lui faire souhaiter pour être à la mode. Enfin, je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars ; sa gaieté augmente en même-tems que ses affaires criminelles : s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je suis chargée de mille complimens pour vous ; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiteroit une Madame de Sévigné en Provence, comme

celle qu'elle a trouvée en Bretagne ; c'eſt cela qui rend ſon gouvernement beau ; car quelle autre choſe pourroit-ce être ? Quand ſon mari ſera venu, je la remettrai entre ſes mains, & ne m'embarraſſerai plus de ſon divertiſſement : mais vous, ma chere fille, que je vous plains avec votre tante d'Harcourt ! quelle contrainte ! quel embarras ! quel ennui ! Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à perſonne, & vous ſeule au monde ſeriez capable de me faire avaler ce poiſon. Oui, mon enfant, je vous le jure ; & ſi j'étois à Grignan, j'écumerois votre chambre pour vous faire plaiſir, comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus ; car je hais l'ennui plus que la mort, & j'aimerois fort à rire avec vous, Vardes & le *ſeigneur Corbeau*. Défaites-vous de cette trompette du Jugement ; il y a vingt ans qu'elle me déplaît, & que je lui dois une viſite.

Je trouve votre vie fort réglée & fort bonne. Notre abbé vous aime avec une tendreſſe & une eſtime qu'il n'eſt pas aiſé de dire en peu de mots ; il attend avec impatience le plan de Grignan & la converſation de M. d'Arles ; mais ſur toutes choſes il vous ſouhaiteroit bien cent mille écus, ſoit pour faire achever votre châ-

teau, ſoit pour tout ce qu'il vous plairoit. Toutes les heures ne ſont pas comme celles qu'on paſſe avec Pomenars, & même on s'ennuieroit bientôt de lui : les réflexions qu'on fait ſont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyois que je ne bougerois d'ici ou de Vitré. Notre abbé ne peut quitter ſa chapelle : le déſert du Buron ou l'ennui de Nantes avec Madame de Molac, ne conviennent point à ſon humeur agiſſante. Je ſerai ſouvent ici ; & Madame de Chaulnes, pour m'ôter les viſites, dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe, il eſt net, il a des tapis verds, & les paliſſades ſont à hauteur d'appui ; c'eſt un aimable lieu : mais, hélas ! ma chere enfant, il n'y a guere d'apparence que je vous y voie jamais.

Di memoria nudrirſi, piu che di ſperne.

C'eſt bien ma vraie deviſe. Nos ſentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment que je ne penſe à vous, que je n'en parle quand je puis, & qu'il n'y a rien qui ne m'en faſſe ſouvenir ? Nous ſommes ſur la fin du Taſſe, *e Gofredo a ſpiegato il gran veſſillo de la croce ſopra 'l muro.* Nous avons lu ce poëme

avec plaisir. La Mousse est bien content de moi, & de vous encore plus, quand il songe à l'honneur que vous faites à sa philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit quand vous auriez eu la plus sotte mere du monde; mais enfin, tout ensemble n'a pas mal fait. Nous avons envie de lire Guichardin, car nous ne voulons point quitter l'italien; la *Murinette* le parle comme le françois. J'ai reçu une lettre de notre Cardinal, qui me dit encore pis que pendre du gros abbé (1) qui est avec lui. Adieu, ma très-aimable; j'acheverai demain cette lettre, & vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, & après souper nous avons coupé les cheveux à la petite du Cerni, & lui avons mis le premier appareil que nous leverons demain. La *Murinette* beauté est habile comme la Vienne. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le comte de Créance veut à toute force qu'il ait le cou

(1) L'abbé de Pontcarré.

coupé, Pomenars ne veut pas : voilà le procès (2). Madame de Chaulnes me disoit tantôt que l'abbé Têtu, après avoir été quelque tems à Richelieu, enfin sans autre façon, s'étoit établi chez Madame de Fontevraud (3), où il est depuis deux mois : ils le virent en passant il y a un mois ; le prétexte, c'est qu'il y a de la petite vérole à Richelieu ; si cette conduite ne lui est fort bonne, elle lui sera fort mauvaise. Je ne savois pas que M. de Condom eût rendu son évêché ; Madame de Chaulnes m'a assuré que cela étoit fait. La petite personne a envoyé des chansons à sa sœur ; nous ne les trouvons pas trop bonnes : je suis fort aise que vous ayez approuvé les miennes ; on ne peut pas les élever plus haut que de les mettre sur le ton des dragons : il me semble que j'aurois dû l'entendre d'ici ; cela fait voir qu'il y a bien loin d'ici à Grignan. Hélas ! que cette pensée m'afflige, & que je m'ennuie d'être si long-tems sans vous voir ! Adieu, ma chere fille, je vais me coucher tristement, & vous embrasse de tout mon cœur.

Ma petite est aimable, & sa nourrice

(2) Il s'agissoit d'un enlevement.
(3) Sœur de Madame de Montespan.

eſt au point de la perfection : mon habileté eſt une eſpece de miracle, & me fait comprendre en amitié la merveille de ce maréchal, qui devint excellent peintre par amour.

LETTRE LXXV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 29 juillet 1671.

Il fera le mois de juillet tant qu'il plaira à Dieu : je crois que le mois d'août ſera encore plus long, puiſque ce ſera le tems des Etats ; car, n'en déplaiſe à la bonne compagnie, c'eſt toujours une ſujétion pour moi de les aller trouver à Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici : c'eſt un embarras, comme dit Madame de la Fayette ; mon eſprit n'eſt pas monté préſentement ſur ce ton-là : mais il faut avaler & paſſer ce tems comme les autres. Madame de Chaulnes fut ravie d'être deux jours ici : ce qui lui paroiſſoit le plus charmant étoit mon abſence ; c'étoit auſſi le régal que je lui avois promis ; elle ſe promenoit toute ſeule dès ſept heures du matin dans ces bois. L'après-dînée il y eut devant cette porte un bal de payſans, qui nous réjouit extrêmement. Il y avoit

un homme & une femme qu'on auroit empêchés de danser dans une république bien réglée ; c'étoient des postures à pâmer de rire : Pomenars crioit, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirois point au reste sur son chapitre ; il ne fait aucun pas qui ne puisse être le dernier, & on ne le quitte point qu'on ne puisse lui dire un dernier adieu. Tout disparut lundi matin, & je demeurai contente. Vous aurez M. de Vardes quand vous recevrez cette lettre : mandez-moi si sa patience n'est point usée, s'il doit sa constance à la philosophie ou à l'habitude ; enfin parlez-moi de lui. J'ai reçu une lettre du marquis de Ch..... toute pleine d'amitiés : il me parle de Madame de Brissac, & me mande qu'il vous a écrit. Je vous prie, cruauté à part, de lui faire réponse : vous savez qu'il n'est bon qu'à ménager, & point du tout à mépriser ; il est vieux comme son pere, & ne comprendroit point l'honneur qu'on lui feroit en lui refusant une réponse. On me mande que le comte d'Ayen épouse Mademoiselle de Bournonville ; *Madame de Lutre en est enragée.* Vous me dites, dans votre lettre, qu'il faudra songer au moyen de vous envoyer votre fille ; je vous prie de n'en point charger d'autre que moi, qui vous la menerai assurément

ſi la nourrice le veut bien ; toute autre voiture me donneroit beaucoup de chagrin. Je regarde comme un amuſement tendre & agréable de la voir cet hiver au coin de mon feu : je vous conjure, ma fille, de me laiſſer prendre ce petit plaiſir ; j'aurai d'ailleurs de ſi vives inquiétudes pour vous, qu'il eſt juſte que dans les jours où j'aurai quelque repos je trouve cette eſpece de conſolation. Voilà donc qui eſt fait, nous parlerons de ſon voyage quand je ſerai ſur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un dans mon petit *galimathias*, c'eſt-à-dire, mon labyrinthe, où votre aimable idée m'a tenu fidele compagnie : je vous avoue que c'eſt un de mes plaiſirs de me promener toute ſeule ; on trouve quelques labyrinthes de penſées dont on a peine à ſortir ; mais enfin on a du moins la liberté de penſer à ce que l'on veut. Adieu, ma chere petite.

LETTRE LXXVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 2 août 1671.

QUE dites-vous des nouvelles de cette semaine? Nous ne demandons que plaie & bosse : mais, en vérité, je trouve que cette fois il y en a trop. La mort de M. du Mans (1) m'a assommée; je n'y avois jamais pensé, non plus que lui; & de la maniere dont je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir : cependant le voilà mort d'une petite fievre, sans avoir eu le tems de songer ni au ciel, ni à la terre; il a passé ce tems-là à s'étonner; il est mort subitement de la fievre-tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez, mais il en faudroit profiter. Et ce pauvre Lenet qui est mort aussi; j'en suis fâchée. Ah! que j'aurois été contente si la nouvelle de Madame de L*** étoit venue toute seule! C'est bien employé; sa sorte de malhon-

(1) Philibert-Emmanuel de Baumanoir, commandeur des ordres du Roi, mort le 27 juillet 1671.

nêteté étoit une infamie si scandaleuse, qu'il y a long-tems que je l'avois chassée du nombre des meres : tous les jeunes gens de la cour ont pris part à sa disgrace ; elle ne verra point sa fille ; on lui a ôté tous ses gens : voilà tous les amans bien écartés. Vous avez présentement le grand Chevalier, embrassez-le pour moi, & le Coadjuteur aussi ; mais dites à ce dernier que je le prie de ne me point écrire, qu'il garde sa main droite pour jouer au brelan : ce n'est pas que je n'aime ses lettres, mais j'aime encore mieux son amitié ; je connois son humeur ; il est impossible qu'il écrive sans qu'il en coûte à ceux à qui il écrit, & je trouve que c'est acheter trop cher une lettre, quand c'est au prix d'une partie de sa tendresse. Nous concluons incessamment que s'il écrivoit deux fois la semaine à quelqu'un, il le haïroit bientôt à la mort.

LETTRE LXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 5 août 1671.

Je suis bien aise que M. de Coulanges vous ait mandé les nouvelles. Vous apprendrez encore la mort de M. de Guise,

dont je ſuis accablée quand je penſe à la douleur de Mademoiſelle de Guiſe. Vous jugez bien, ma fille, que ce ne peut être que par la force de mon imagination que cette mort m'inquiete ; car du reſte, rien ne troublera moins le repos de ma vie. Vous ſavez comme je crains les reproches qu'on peut ſe faire à ſoi-même. Mademoiſelle de Guiſe n'a rien à ſe reprocher que la mort de ſon neveu ; elle n'a jamais voulu qu'il ait été ſaigné ; la quantité du ſang a cauſé le tranſport au cerveau : voilà une petite circonſtance bien agréable. Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort ; on n'a jamais rien vu de pareil.

Vous aurez maintenant des nouvelles de nos Etats pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche au ſoir au bruit de tout ce qui en peut faire à Vitré : le lundi matin il m'écrivit une lettre ; j'y fis réponſe par aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu ; il y a quatorze couverts à chaque table ; Monſieur en tient une, & Madame l'autre. La bonne chere eſt exceſſive, on remporte les plats de rôti tout entiers ; & pour les pyramides de fruits, il faut faire hauſſer les portes. Nos peres ne prévoyoient pas ces ſortes de machines, puiſ-

que même ils ne comprenoient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer, une de ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort aise au contraire de ne plus voir ce qu'elles cachent: cette pyramide donc, avec vingt ou trente porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit en fit taire les violons, les hautbois & les trompettes. Après le dîner, Messieurs de Lomaria & Coëtlogon danserent avec deux Bretonnes des passe-pieds merveilleux & des menuets d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près; ils y font des pas de Bohémiens & de Bas-Bretons avec une délicatesse & une justesse qui charme. Je pensois toujours à vous, & j'avois un souvenir si tendre de votre danse & de ce que je vous avois vu danser, que ce plaisir me devint une douleur. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Lomaria; les violons & les passe-pieds de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là; c'est quelque chose d'extraordinaire que cette quantité de pas différens & cette cadence courte & juste; je n'ai point vu d'homme danser comme Lomaria cette sorte de danse.

Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivoient en foule pour ouvrir les Etats. Le lendemain M. le premier préſident, Meſſieurs les procureur & avocats généraux du parlement, huit évêques, Meſſieurs de Molac, la Coſte & Coëtlogon le pere, M. Boucherat (1) qui vient de Paris, cinquante Bas-Bretons dorés juſqu'aux yeux, cent communautés. Le ſoir devoient venir Madame de Rohan d'un côté, & ſon fils de l'autre, & M. de Lavardin dont je ſuis étonnée. Je ne vis point ces derniers, car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la tour de Sévigné voir M. d'Harouïs, & Meſſieurs de Fouché & Cheſieres qui arrivoient. M. d'Harouïs vous écrira; il eſt comblé de vos honnêtetés : il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous ſuis encore plus obligée que lui. Sa maiſon va être le Louvre des Etats : c'eſt un jeu, une chere, une liberté jour & nuit qui attirent tout le monde. Je n'avois jamais vu les Etats; c'eſt une aſſez belle choſe. Je ne crois pas qu'il y ait une province raſſemblée qui ait un auſſi grand air que celle-ci; elle doit être bien pleine du moins, car il n'y en a pas un ſeul à la guerre ni à la

(1) Depuis chancelier de France.

cour;

cour; il n'y a que le petit Guidon (2), qui peut-être y revîendra un jour comme les autres. J'irai tantôt voir Madame de Rohan; il viendroit bien du monde ici, si je n'allois à Vitré : c'étoit une grande joie de me voir aux Etats, où je ne fus de ma vie; ; je n'ai pas voulu en voir l'ouverture, c'étoit trop matin. Les Etats ne doivent pas être longs; il n'y a qu'à demander ce que veut le Roi; on ne dit pas un mot; voilà qui eſt fait. Pour le gouverneur, il trouve, je ne ſais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent; une infinité de préſens, des penſions, des réparations de chemins & de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la ſemaine, une grande braverie : voilà les Etats. J'oublie trois ou quatre cens pipes de vin qu'on y boit : mais ſi je ne comptois pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, & c'eſt le premier. Voilà ce qui s'appelle des contes à dormir de bout; mais cela vient au bout de la plume quand on eſt en Bretagne, & qu'on n'a pas autre choſe à dire. J'ai mille complimens à vous faire de M.

(2) M. de Sévigné ſon fils, guidon des gendarmes Dauphins.

& de Madame de Chaulnes. J'attends le vendredi où je reçois vos lettres avec une impatience digne de l'extrême amitié que j'ai pour vous.

LETTRE LXXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 9 août 1671.

Vous n'êtes point sincere quand vous me louez tant aux dépens de ce que vous valez. Il me siéroit mal de faire votre panégyrique à vous-même, & vous ne voulez jamais que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre; mais enfin, ma fille, si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de ne voir pas en vous de bonnes qualités & le fond de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné; car pour moi je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez très-à-propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites au sujet des inquiétudes que nous avons si souvent & si naturellement sur l'avenir, & comme insensiblement notre inclination se change & s'accommode à la nécessité, est la plus juste matiere d'un livre, comme

celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : hé ! qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire ? Je n'en connois point ; vous avez un fond de raison & de courage que j'honore ; pour moi je n'en ai pas tant, sur-tout quand mon cœur prend le soin de m'affliger ; mes paroles sont assez bonnes, je les range comme ceux qui disent bien : mais la tendresse de mes sentimens me tue : par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous ; je les ai imaginées comme je les sens. Je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, *d'avoir la robe selon le froid* ; je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, & le tems passe toujours ; & ce fait particulier n'empêche pas la regle générale qui est toujours vraie & qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées & de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit. Vous voulez m'aimer, & pour vous, & pour votre enfant : hé ! ma chere fille, n'entreprenez point tant de choses. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, ce qui n'est pas une chose possible,

ni même dans l'ordre de Dieu, il faudroit toujours que ma petite fût par-dessus le marché; c'est le trop plein de la tendresse que j'ai pour vous.

J'allai dîner lundi chez M. de Chaulnes, qui fait tenir les Etats deux fois le jour, de peur qu'on ne vienne me voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces Etats; cela est ridicule : cependant je n'y ai point encore couché, & je ne puis quitter mes bois ni mes promenades, quelque priere que l'on m'en fasse. Il y a quatre jours que je suis ici; il fait un si beau tems que je ne puis me renfermer dans une petite ville. Mais, ma fille, qui vous accouchera, si vous accouchez à Grignan? Le secours viendra-t-il de loin? N'oubliez pas comme vous accouchâtes en dernier lieu, & n'oubliez pas ce qui vous arriva la premiere fois, ni le besoin que vous eûtes d'un homme habile & hardi. Vous êtes quelquefois en peine comment vous pourrez faire pour me témoigner votre amitié; voilà justement l'occasion où je vous en demande une preuve; voilà sur quoi je vous devrai du reste, si vous voulez bien, pour l'amour de moi, avoir beaucoup de soin de vous. Ah! mon enfant, qu'il vous sera toujours aisé de vous acquitter avec moi! Des tré-

ſors & tous les biens poſſibles pourroient-ils me donner autant de joie que votre amitié ? Comme auſſi, tournez la médaille, rien au monde n'eſt pis que le contraire.

Votre lettre à Madame de Villars eſt très-bonne : elle ne paroît pourtant pas d'un ſtyle auſſi aiſé que d'autres que j'ai vues de vous ; mais perſonne n'écrit mieux que vous ; & Madame de Villars ſera très-contente de cette lettre. Quand le Coadjuteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de vouloir bien faire réponſe à M. d'Agen ſur cette religieuſe, qui met tout ſon diocèſe ſans deſſus ſans deſſous : je prendrai cette lettre pour être à moi, & lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ſes allures, comme celles de M. de la R. F. elles ſont bien différentes de celles que l'on a, quand on travaille à les mériter : ceci n'eſt-il point un peu labyrinthe ? l'entendez-vous ? cela s'appelle des choſes fines. Mais qu'eſt-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche ? Votre petit garçon ſeroit-il devenu fille ? Ne vous en mettez pas en peine, je vous aiderai à l'expoſer ſur le Rhône dans un petit panier de jonc, & puis elle abordera dans quelque royaume, où ſa beauté ſera le ſujet d'un roman : me voilà comme

Dom Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans Cléopatre, mais il y en a de beaux, & la droite vertu eſt bien dans ſon trône. Nous avons achevé le Taſſe avec plaiſir & déplaiſir; nous ne ſavons plus où nous attacher; il faudra attendre que les Etats ſoient partis pour entreprendre quelque choſe. Etoit-ce à vous que je mandois l'autre jour qu'il ſembloit que tous les pavés de Vitré fuſſent métamorphoſés en gentilshommes? Je n'ai jamais vu tant de monde raſſemblé. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui ſe paſſe autour de vous. Hé, mon Dieu! que je ſuis bien en Provence, & que ce pays-là eſt bien devenu le mien! Falloit-il que ma vie fût rangée & marquée ſi loin de la vôtre?

A Monſieur DE GRIGNAN.

Il n'y avoit que vous, mon cher comte, qui puſſiez me réſoudre à donner ma fille à un Provençal: mais dans la vérité cela eſt ainſi, j'en prends à témoins Caderouſſe & Mérinville; car ſi j'avois trouvé en moi autant de facilité pour ce dernier que j'en ai trouvé pour vous, & que je n'euſſe pas été la reine des incidens, par la peur que j'avois de conclure, c'en étoit fait. Ne doutez jamais de la façon très-diſtin-

guée dont je penſe ſur votre ſujet; un moment de réflexion vous fera voir que je dis vrai. Je ne ſuis point ſurpriſe que ma fille ne vous parle point de moi; elle m'en faiſoit autant de vous l'année paſſée: croyez donc, ſans qu'elle vous le diſe, que je ne vous oublie jamais; la voilà qui gronde, & qui dit que vous prenez ce prétexte pour excuſer votre pareſſe: je laiſſe entre vous ce débat, & je vous aſſure que, quoique vous ſoyez l'homme du monde le plus heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été, ni ne le pouvez être de perſonne plus ſincérement que de moi. Je vous ſouhaite tous les jours dans mon mail: mais vous êtes glorieux; je vois bien que vous voulez que j'aille vous voir la premiere: vous êtes bien heureux que je ne ſois pas une vieille maman, & que je ſois ravie d'employer le reſte de ma ſanté à faire ce voyage. Notre abbé en a plus d'envie que moi; c'eſt quelque choſe. Adieu, mon cher Grignan; aimez-moi toujours bien; donnez-moi de votre vue, je vous donnerai de mes bois.

A Madame DE GRIGNAN.

Ma chere enfant, je reviens à vous pour vous dire que M. d'Andilli m'a envoyé

le recueil qu'il a fait des lettres de M. de Saint-Ciran ; c'eſt une des plus belles choſes du monde : ce ſont proprement des maximes & des ſentences chrétiennes, mais ſi bien tournées qu'on les retient par cœur comme celles de M. de la Rochefoucauld. Quand ce livre ſe débitera, priez Madame de la Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un exemplaire pour vous à M. d'Andilli ; il vous ſera très-obligé de cette confiance : ſi vous faites réflexion qu'il n'a jamais eu un ſou d'aucun de ſes livres, vous verrez bien que c'eſt l'obliger que d'en vouloir un de ſa main. Je défie M. Nicole de mieux dire que ce que vous avez écrit ſur le changement de nos paſſions ; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.

LETTRE LXXIX.

A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 12 août 1671.

ENFIN, ma chere fille, me voilà en pleins Etats ; ſans cela les Etats ſeroient en pleins Rochers. Dimanche dernier, auſſi-tôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carroſſes à ſix chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval,

cheval, pluſieurs chevaux de main, & pluſieurs pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, Meſſieurs de Coëtlogon, de Lomaria, les Barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, & huit ou dix que je ne connois point; j'oublie M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela : on dit & on répondit beaucoup de choſes. Après une promenade dont ils furent fort contents, une collation très-bonne & très-galante ſortit d'un des bouts du mail, ſur-tout du vin de Bourgogne, qui paſſa comme de l'eau de Forges; on fut perſuadé que cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria inſtamment d'aller à Vitré. J'y vins donc lundi au ſoir; Madame de Chaulnes me donna à ſouper, avec la comédie de *Tartuffe*, point trop mal jouée, & un bal où le paſſe pied & le menuet penſerent me faire pleurer : cela me fait ſouvenir de vous ſi vivement que je n'y puis réſiſter; il faut promptement que je me diſſipe. On me parle de vous très-ſouvent, & je ne cherche point longtems mes réponſes, car j'y penſe à l'inſtant même, & je crois toujours que c'eſt qu'on voit mes penſées au travers de mon

corps-de-jupe. Hier je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné; je fus encore à la comédie; c'étoit *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes: c'est assez pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, & puis le bal. Je voudrois que vous eussiez vu l'air de M. de Lomaria, & de quelle maniere il ôte & remet son chapeau; quelle légereté! quelle justesse! Il peut défier tous les courtisans, & les confondre sur ma parole; il a soixante mille livres de rente, & sort de l'académie; il ressemble à tout ce qu'il y a de plus joli, & voudroit bien vous épouser. Au reste, ne croyez pas que votre santé ne soit point bue ici; cette obligation n'est pas grande; mais telle qu'elle est, vous l'avez tous les jours à toute la Bretagne: on commence par moi, & puis Madame de Grignan vient tout naturellement. Les civilités qu'on me fait sont si ridicules, & les femmes de ce pays sont si sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a que moi dans la ville, quoiqu'elle soit toujours pleine. Il y a de votre connoissance Tonquedec, le comte des Chapelles, Pomenars, l'abbé de Montigni, qui est évêque de Saint-Paul de Léon, & mille autres; mais ceux-là me parlent de vous, & nous rions un peu de notre prochain,

Il eſt plaiſant ici le prochain, particuliérement quand on a dîné; je n'ai jamais vu tant de bonne chere. Madame de Coëtquen eſt ici avec la fievre; Cheſieres ſe porte mieux; on a député des Etats pour lui faire un compliment. Nous ſommes polis pour le moins autant que le poli Lavardin : on l'adore ici, c'eſt un gros mérite qui reſſemble au vin de Grave. Mon abbé bâtit, & ne veut pas venir s'établir à Vitré; il y vient dîner : pour moi j'y ſerai encore juſqu'à lundi, & puis j'irai paſſer huit jours dans ma pauvre ſolitude, après quoi je reviendrai dire adieu; car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre préſent eſt déja fait il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions; nous avons offert ſans chicaner deux millions cinq cens mille livres, & voilà qui eſt fait. Du reſte, M. le gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reſte des officiers à proportion; le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il paſſe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau ſous les ponts, puiſque c'eſt là-deſſus qu'on prend l'infinité d'argent qui ſe donne à tous les Etats. Vous voilà bien inſtruite, Dieu merci, de votre bon pays; mais je n'ai point de vos lettres, & par

conſéquent point de réponſe à vous faire ; ainſi je vous parle tout naturellement de ce que je vois & de ce que j'entends. Pomenars eſt divin : il n'y a point d'homme à qui je ſouhaite plus volontiers deux têtes ; jamais la ſienne n'ira juſqu'au bout. Pour moi, je voudrois déjà être au bout de la ſemaine, afin de quitter généreuſement tous les honneurs de ce monde, & de jouir de moi-même aux Rochers. Adieu, ma très-chere ; j'attends toujours vos lettres avec impatience ; votre ſanté eſt un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes perſuadée, & que ſans donner dans *la juſtice de croire*, je puis finir ma lettre, & dormir en repos ſur ce que vous penſez de mon amitié pour vous.

LETTRE LXXX.

A LA MÊME.

A Vitré, dimanche 16 août 1671.

Quoi ! ma chere fille, vous avez penſé brûler, & vous voulez que je ne m'en effraie pas ! Vous voulez accoucher à Grignan, & vous voulez que je ne m'en inquiete pas ! Priez-moi en même tems de ne vous aimer guere ; mais ſoyez aſſurée

que pendant que vous me ſerez ce que vous êtes à mon cœur, c'eſt-à-dire, pendant que je vivrai, je ne puis jamais voir tranquillement tous les maux qui peuvent vous arriver. Je prie Deville de faire tous les ſoirs une ronde pour éviter les accidens du feu. Si le haſard n'avoit fait lever M. de Grignan plus matin que le jour, voyez un peu où vous en étiez, & ce que vous deveniez avec votre château. Je crois que vous n'avez pas oublié de remercier Dieu : pour moi j'y ai trop d'intérêt pour ne l'avoir pas fait.

M. de Lavardin fait ici l'amoureux d'une petite Madame ; j'ai trouvé que c'eſt une contenance dont il a beſoin comme d'un éventail. J'ai dit à Madame de Chaulnes les complimens que vous lui faites ; elle les a reçus d'une maniere, & vous en rend de ſi bons, que je ſuis perſuadée qu'elle voudroit, au prix des Molac & des Lavardin (1), que vous fuſſiez ſa lieutenante-générale : il n'y a que ces charges de belles ; les lieutenans-de-roi ne ſont pas dignes de porter votre robe. Je ſuis encore ici ; M. & Madame de Chaulnes font de leur mieux pour m'y

(1) Lieutenans-généraux de la province de Bretagne.

retenir : ce ſont des diſtinctions qui me font admirer la bonté des Dames de ce pays ; vous croyez bien auſſi que ſans cela je ne demeurerois pas à Vitré où je n'ai que faire. Les comédiens nous ont amuſés, les paſſe-pieds nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Mais tout cela n'empêchera point que je n'aille demain aux Rochers, où je ſerai ravie de ne plus voir de feſtins, & d'être un peu à moi : je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, & je propoſois l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la tour de Sévigné pour minuit, en revenant de chez Madame de Chaulnes : enfin, ſoit beſoin ou dégoût, je meurs d'envie d'être dans mon mail ; j'y ſerai huit ou dix jours. Notre abbé, la Mouſſe & *Marphiſe* ont grand beſoin de ma préſence ; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois : il y eſt très-ſouvent queſtion de Madame la gouvernante de Provence ; c'eſt ainſi que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre ſanté. On contoit hier au ſoir à table qu'Arlequin l'autre jour à Paris portoit une groſſe pierre ſous ſon petit manteau ; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre ; il dit que c'étoit un échantillon

d'une maison qu'il vouloit vendre ; cela me fit rire ; je jurai que je vous le manderois : si vous croyez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir. Que dites-vous du mariage de MONSIEUR ? Ce sont des traits de la Palatine ; c'est sa niece (2) & celle de la princesse de Tarente. Vous comprenez bien la joie qu'aura MONSIEUR d'avoir à se marier en cérémonie : quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entende point le françois !

Madame de la Fayette m'a mandé qu'elle alloit vous écrire, mais que la migraine l'en empêche ; elle est fort à plaindre de ce mal : je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux n'avoir pas autant d'esprit que Pascal (3), que d'en avoir les incommodités. La date de votre lettre est admirable : voilà qui est donc bien, je n'ai que vingt ans ; puisqu'il est ainsi, vous n'avez pas sujet de craindre pour ma santé ; n'en soyez point en peine, songez seulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du

(2) La princesse Elisabeth-Charlotte, palatine du Rhin.

(3) Blaise Pascal, un des plus beaux génies de son siecle, avoit été sujet à de grands maux de tête ; il mourut dans la fleur de l'âge en 1662.

feu vous a donnée, me déplaît beaucoup : ce fut enſuite d'une émotion qu'arriva votre accouchement de Livri : tâchez donc, ma chere enfant, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui peut vous émouvoir. J'aime déjà ce chamarier (4) de Rochebonne ; c'eſt une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez ſon ame : c'eſt à M. de Grignan que j'adreſſe cette *gentilleſſe*, comme à celui qui m'y ſaura bien répondre. Je ſuis bien aiſe d'avoir encore une maiſon aſſurée à Lyon, outre celle de l'Intendant. Autant qu'un voyage en ce monde peut être sûr, celui de Provence l'eſt pour l'année qui vient. Mà chere enfant, gouvernez-vous bien entre ci & là, c'eſt mon unique ſoin, & la choſe du monde dont je vous ſerai le plus ſenſiblement obligée ; c'eſt là que vous pouvez me témoigner ſolidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me ſemble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan : ſi vous ſaviez auſſi la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'eſt pas imaginable. Vous me raviſſez quand vous me dites que vous aimez le Coadjuteur, & qu'il vous aime ;

(1) Dignité du chapitre de Saint Jean de Lyon.

j'ai cette union dans la tête; il me semble qu'elle est entiérement nécessaire à votre bonheur; conservez-là, & prenez de ses conseils pour vos affaires. Notre abbé vous adore toujours; la petite Mousse a une dent de moins, & ma petite enfant une dent de plus : ainsi va le monde. Je bénis Flachere de vous avoir sauvée du feu, & je vous embrasse mille fois plus tendrement que je ne puis vous dire. Chesieres est guéri au bruit du tric-trac de chez M. d'Harouïs.

LETTRE LXXXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 19 août 1671.

Vous me dites fort plaisamment l'état où vous met mon papier parfumé : ceux qui vous voient lire mes lettres croient que je vous apprends que je suis morte, & ne se figurent point que ce soit une moindre nouvelle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la maniere que vous l'avez imaginé; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous sera bon & qui dépendra de moi. J'avois déjà pensé que mon papier pourroit vous faire mal, mais ce n'étoit qu'au mois de novembre que

j'avois résolu d'en changer; je commence dès aujourd'hui, & vous n'avez plus à vous défendre que de la puanteur.

Vous avez une assez bonne quantité de Grignans; Dieu vous délivre de la tante (1), elle m'incommode d'ici. Les manches du Chevalier font un bel effet à table; quoiqu'elles entraînent tout, je doute qu'elles m'entraînent aussi; quelques foiblesses que j'aie pour les modes, j'ai une grande aversion pour cette saleté. Il y auroit de quoi en faire une belle provision à Vitré; je n'ai jamais vu une si grande chere; nulle table à la cour ne peut être comparée à la moindre des douze ou quinze qui y sont; aussi est-ce pour nourrir trois cens personnes qui n'ont que cette ressource pour manger. Je partis lundi de cette bonne ville, après avoir fait vos complimens à Madame de Chaulnes & à Mademoiselle de Murinais: on ne peut jamais ni mieux les recevoir, ni mieux les rendre. Toute la Bretagne étoit ivre ce jour-là; nous avions dîné à part. Quarante gentilshommes avoient dîné en bas, & avoient bu chacun quarante santés: celle du Roi avoit été la premiere, & en-

(1) Anne d'Ornano, comtesse d'Harcourt, tante de M. de Grignan.

ſuite tous les verres caſſés ; le prétexte étoit une joie & une reconnoiſſance extrême de cent mille écus que le Roi a donné à la province ſur le préſent qu'on lui a fait, voulant récompenſer, par cet effet de ſa libéralité, la bonne grace qu'on a eu à lui obéir. Ce n'eſt donc plus que deux millions deux cens mille livres, au lieu de cinq cens. Le Roi a écrit de ſa propre main des bontés infinies pour ſa bonne province de Bretagne : le gouverneur a lu la lettre aux Etats, & la copie en a été enregiſtrée ; il s'eſt élevé juſqu'au ciel un cri de *vive le Roi ;* & tout de ſuite on s'eſt mis à boire, mais boire, Dieu ſait. M. de Chaulnes n'a pas oublié la gouvernante de Provence ; & un Breton ayant voulu vous nommer, & ſachant mal votre nom, s'eſt levé & a dit tout haut, c'eſt donc à la ſanté de Madame *de Carignan :* cette ſottiſe a fait rire M. de Chaulnes juſqu'aux larmes : les Bretons ont continué, croyant bien dire ; & vous ne ſerez d'ici à plus de huit jours que Madame *de Carignan ;* quelques-uns diſent la comteſſe *de Carignan :* voilà en quel état j'ai laiſſé les choſes.

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui ; il en eſt ravi ; & en attendant je vous aſſure qu'il eſt ſi hardi & ſi

effronté que tous les jours du monde il fait quitter la place au premier préſident dont il eſt ennemi, auſſi bien que du procureur général. Madame de Coëtquen venoit de recevoir la nouvelle de la mort de ſa petite fille; elle s'étoit évanouie; elle en eſt très-affligée, & dit que jamais elle n'en aura une ſi jolie : mais ſon mari eſt inconſolable; il revient de Paris, après s'être accommodé avec le Bordage; c'étoit la plus grande affaire du monde, il a donné tous ſes reſſentimens à M. de Turenne : vous ne vous en ſouciez guere; mais cela ſe trouve au bout de ma plume. Il y avoit dimanche un bal qui fut joli : nous y vîmes une Baſſe-Brete qu'on nous avoit aſſuré qui levoit la paille; ma foi elle étoit ridicule, & faiſoit des hauts-le-corps qui nous faiſoient éclater de rire; mais il y avoit d'autres danſeuſes & des danſeurs qui nous raviſſoient. Si vous me demandez comment je me trouve des Rochers après tout ce bruit, je vous dirai que j'y ſuis tranſportée de joie; j'y ſerai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me faſſe pour me faire retourner : j'ai un beſoin de repos qui ne peut ſe dire, j'ai beſoin de dormir, j'ai beſoin de manger, car je meurs de faim à ces feſtins; j'ai beſoin de me rafraîchir, j'ai

besoin de me taire ; tout le monde m'attaquoit, & mon poumon étoit usé. Enfin, ma chere enfant, j'ai retrouvé mon abbé, ma Mousse, ma chienne, mon mail, Pilois, mes maçons ; tout cela m'est uniquement bon en l'état où je suis : quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'esprit dans cette immensité de Bretons, & il y en a qui sont dignes de me parler de vous.

J'ai été blessée, comme vous, de l'*enflure du cœur* (2) : ce mot d'*enflure* me déplaît ; & pour le reste, ne vous avois-je pas dit que c'étoit de la même étoffe que Pascal ? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours : jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces Messieurs-là. Si vous continuez à nous en mander votre avis, la Mousse vous répondra mieux que moi, car je n'en ai lu encore que vingt feuillets. Je suis au désespoir de mes paquets perdus : ces cheres, ces aimables lettres dont je suis entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que j'approuve, n'est-ce pas un grand déplaisir pour moi de savoir que vous m'en écri-

(2) Expression de M. Nicole dans ses *essais de morale.*

viez deux toutes les semaines, & de n'en avoir reçu qu'une plus de quatre semaines de suite? Si c'étoit pour vous soulager, je l'approuverois, & même je vous le conseillerois; mais vous les avez écrites, & je ne les ai pas. Si vous aviez le mémoire de vos dates, vous verriez bien les lettres qui vous manquent: vous l'aviez pour ce fripon de Grignan; faut-il que je l'embrasse après cette préférence? Parlez-moi de Madame de Rochebonne (3), & faites des amitiés à mon cher Coadjuteur & au bel air du Chevalier: je défends à ce dernier de monter à cheval devant vous. On me mande que *mes petites entrailles* (4) se portent bien; elles vont être habillées; cela est joli de *petites entrailles* avec une robe. Si Madame de Simiane vouloit savoir des nouvelles de son premier Sénéchal, vous pourriez lui dire qu'après elle il a épousé la femme d'un homme qui enfin la lui laissa; & que présentement il l'a laissée pour une autre toute mariée aussi, qu'il a enlevée de vive force, & qui est

(3) Thérese Adhémar de Monteil, femme de Charles-François de Châteauneuf, comte de Rochebonne, & sœur de M. de Grignan.

(4) C'est ainsi que Madame de Sévigné nommoit sa petite-fille (*Marie-Blanche*), qu'elle avoit laissée à Paris en nourrice.

une très-belle femme ; mais il a un cadet qui en a fait autant en Basse-Bretagne : on lui a envoyé des gardes pour l'amener ; il y a des gens dont l'étoile fait rire.

M. d'Harouïs est aussi étonné que vous de l'aventure de Madame de L . . . . Votre raisonnement est bon ; mais quoique le mari fût accoutumé à sa propre disgrace, il ne l'étoit pas à celle de son gendre, & c'est ce qui l'a fait éclater, car vous savez bien l'honnête métier de la mere. Vous avez fait des merveilles d'écrire à Madame de Lavardin ; je le souhaitois, vous avez prévenu mes désirs. Voilà tout présentement le laquais de l'abbé, qui se jouant comme un jeune chien avec l'aimable *Jaquine* (5), l'a jettée par terre, & lui a rompu le bras & démis le poignet ; les cris qu'elle fait sont épouventables, c'est comme si une furie s'étoit rompu le bras en enfer : on envoie quérir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidens viennent, & vous ne voulez pas que j'aie peur de verser ; c'est cela que je crains ; car si quelqu'un m'assuroit que je ne me ferois point,

(5) Une des filles de la basse-cour des Rochers.

de mal, je ne haïrois pas à rouler quelquefois cinq ou six tours dans un carrosse, cette nouveauté me divertiroit ; mais après ce que je viens de voir, un bras rompu me fera toujours peur. Adieu, ma très-belle ; vous savez comme je suis à vous, & que l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.

LETTRE LXXXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 23 août 1671.

Vous étiez donc avec votre présidente de Charmes, quand vous m'avez écrit? Son mari étoit intime ami de M. Fouquet, dis-je bien ? Enfin, ma fille, vous n'êtes point seule, & M. de Grignan avoit raison de vous faire quitter votre cabinet pour entretenir votre compagnie : ce qu'il auroit pu retrancher, c'est sa barbe de Capucin ; il est vrai qu'elle ne lui fait point de tort, puisqu'à Livri, avec *sa touffe ébouriffée* (1), vous ne pensiez pas qu'*Adonis* fût plus beau ; je redis quelquefois ces quatre vers avec admiration.

(1) Hémistiche d'un bout rimé rempli par Madame de Grignan.

Je

Je suis surprise comme le souvenir de certains tems fait de l'impression sur l'esprit, soit en bien, soit en mal; je me représente cette automne-là délicieuse, & puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes (2); & cependant il faut remercier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise sont admirables, elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail; car c'est-là où je rêve à plaisir. Le pauvre la Mousse a eu mal aux dents; de sorte que depuis long-tems je me promene toute seule jusqu'à la nuit, & Dieu sait à quoi je ne pense point. Ne craignez point pour moi l'ennui que peut me donner la solitude; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre lesquels je n'ai point de force, je ne suis à plaindre sur rien: mon humeur est heureuse, elle s'accommode & s'amuse de tout; & je me trouve mieux d'être ici toute seule que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis ici dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantable; j'ai bu de l'eau, je n'ai point parlé, je n'ai point soupé; & quoique je

(2) A cause d'une fausse couche que Madame de Grignan fit à Livri le 4 novembre 1669.

n'en aie point raccourci mes promenades, je me suis guérie. Madame de Chaulnes, Mademoiselle de Murinais, Madame Fourché, & une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici jeudi : Madame de Chaulnes entra, en me disant qu'elle ne pouvoit être plus long-tems sans me voir, que toute la Bretagne lui pesoit sur les épaules, & qu'enfin elle se mouroit. Là-dessus elle se jette sur mon lit, on se met autour d'elle, & en un moment la voilà endormie de pure fatigue : nous causons toujours ; elle se réveille enfin, trouvant plaisante & adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois ; pendant que les autres jouoient au mail, je lui faisois conter Rome, & par quelle aventure elle avoit épousé M. de Chaulnes : car je cherche toujours à ne point m'ennuyer ; cependant voilà une pluie traîtresse comme une fois à Livri, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de par-tout sur nos habits : les feuilles furent percées dans un moment, & nos habits percés dans un autre moment : nous voilà toutes à courir ; on crie, on tombe, on glisse, on fait grand feu ; on change de chemise, de jupe, je

fournis à tout; on se fait essuyer ses souliers; on pâme de rire : voilà comme fut traitée la gouvernante de Bretagne dans son propre gouvernement ; après cela on fit une jolie collation, & puis cette pauvre femme s'en retourna plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle alloit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, & d'aller demain lui aider à soutenir le reste des Etats, qui finiront dans huit jours. Je lui promis l'un & l'autre; je m'acquitte aujourd'hui de l'un, & demain je m'acquitterai de l'autre, ne trouvant pas que je puisse me dispenser de cette complaisance.

Madame de la Fayette vous aura mandé comme M. de la Rochefoucauld a fait duc le prince (*de Marsillac*) son fils, & de quelle façon le Roi a donné une nouvelle pension : enfin la maniere vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai ? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le prince Adhémar; dites-lui que j'ai reçu sa derniere lettre, & embrassez-le pour moi. Vous avez à mon compte cinq ou six Grignans; c'est un bonheur, comme vous dites, qu'ils soient tous aimables & d'une bonne société; sans cela

ils feroient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la douceur & le plaisir. On me mande qu'il y a de la rougeole à Sulli, & que ma tante va prendre *mes petites entrailles* pour les amener chez elle : cela fâchera bien la nourrice ; mais que faire ? C'est une nécessité. C'en sera une bien dure que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous Madame de Seneterre pour Paris : je voudrois bien, ma chere enfant, que vous eussiez assez d'amitié pour moi pour ne pas me faire le même tour quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrois qu'entre ci & là vous fissiez l'impossible pour vos affaires ; c'est ce qui fait que j'y pense & que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramene chez moi, qui est chez vous.

M. de Chesieres est ici ; il a trouvé mes arbres crûs ; il en est fort étonné, après les avoir vus *pas plus grands que cela*, comme disoit Monsieur de M.... de ses enfans. Je suis fort aise que la maladie du pauvre Grignan ait été si courte ; je l'embrasse & lui souhaite toutes sortes de biens & de bonheurs, aussi bien qu'à sa chere moitié que j'aime plus que moi-même ; je le sens du moins mille fois davantage. Notre abbé est à vous ; la

Mousse attend cette lettre que vous composez.

LETTRE LXXXIII.

A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 26 août 1671, dans le cabinet de Madame DE CHAULNES.

On me prie d'abord de vous faire mille amitiés pleines de tendresse & d'estime. Après un si heureux commencement, vous devriez espérer une lettre agréable : mais je doute fort que cela puisse être, car en vérité je ne sais rien. Si je vous entretenois de mes pensées, je vous parlerois de vous; & vous êtes trop près du sujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici dimanche au soir assez tard : M. de Chaulnes fit la plaisanterie de m'envoyer quérir par ses gardes, m'écrivant que j'étois nécessaire pour le service du Roi, & que Madame de Chaulnes m'attendoit à souper. J'y vins, & j'y trouvai beaucoup de monde d'augmentation, tant pis. Lundi, M. d'Harouïs donna un dîner à M. & à Madame de Chaulnes, à tous les magistrats & commissaires; j'y étois, l'abbé y vint : le prétexte étoit de voir les réparations que je demande qu'on fasse

à la tour de Sévigné ; on n'y regarda point. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je suis au monde : mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carrosse pour y aller, voilà une foiblesse qui prend à M. de Chaulnes avec le frisson, en un mot la fievre : Madame de Chaulnes toute affligée s'enferme avec lui, & Mademoiselle de Murinais & moi nous tenons leur place. M. d'Harouis fut mortifié, tout fut triste, on ne songea qu'à ce contre-tems. Le soir la fievre le quitta ; mais je crois qu'il l'a présentement, & c'est la tierce. Voilà comme les maux viennent ; conservez-vous : si vous étiez dans un autre état, je vous dirois de marcher ; mais je ne le dis pas. Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle. Pomenars vous fait dix mille complimens ; il conte qu'une femme l'autre jour à Rennes ayant ouï parler des *medianoche*, dit à quatre heures du soir qu'elle venoit de faire *nelianoche* chez la premiere présidente ; cela est bien d'une sotte bête qui veut être à la mode : voilà tout ce que je vous écrirai d'ici ; peut-être que tantôt je dirai encore quelque chose en fermant mon paquet. Je veux vous parler d'un bal qu'il y eut hier au soir : hormis les grands

bals que nous avons vus, on ne peut en faire un plus joli. Plusieurs beautés de Basse-Bretagne y brilloient, & Mademoiselle de L** sur-tout, qui est une très-belle fille, & qui danse très-bien : elle a un amant qu'elle va épouser; il étoit derriere elle : mais M. de Rohan, qui la trouve belle dès l'année passée, s'est pendu à son oreille d'une si étrange façon, & elle s'est fichée dans ses cheveux pour lui répondre d'une si extraordinaire maniere, que l'amant a quitté la place. La Demoiselle ne s'en est pas émue; sa mere lui faisoit des yeux; point de nouvelles; enfin elle a donné dans la seigneurie à bride abattue : cela nous a fort réjouis. Mais sera-t-il possible que M. de Grignan ne me donne jamais le plaisir de vous voir danser un moment? Quoi! je ne reverrai jamais cette danse & cette grace parfaite qui m'alloient droit au cœur? J'en vois ici des morceaux séparés, mais je voudrois bien revoir le tout ensemble. Je meurs quelquefois d'envie de pleurer au bal, & quelquefois j'en passe mon envie, sans que personne s'en apperçoive; certains airs, certaines danses font cet effet très-ordinairement. Mon petit Lorraria a toujours un air charmant : il fut un peu hier au soir tout auprès de la cadence; je ne

sais s'il n'étoit point ivre ; cela se dit ici sans qu'on s'en offense.

LETTRE LXXXIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 30 août 1671.

VRAIMENT, ma fille, il n'en faut pas douter, je perds toutes les semaines une de vos lettres, ou du moins très-souvent : vous feriez dix jours sans m'écrire, quand je n'en reçois qu'une, je suis assurée que cela n'est pas ; & que, par exemple, j'en ai perdu une très-bonne cet ordinaire ; je n'ai reçu que celle que vous m'écriviez dans l'accablement de vos Provençaux. Je suis triste de ce mal-entendu ; & vous verriez aisément ce désordre, si vous écriviez vos dates : un chagrin que cela me donne encore, c'est que je commence toutes mes lettres par ce sot chapitre ; c'est un beau début, & bien agréable.

Parlons un peu de votre sang, que vous dites qui n'est point échauffé : j'en suis bien-aise pour une raison, & j'en suis fâchée pour une autre ; c'est qu'il y a moins de remede ; & comme c'est l'air, & qu'il faudroit faire changer de place aux brouillards,

brouillards, & mettre au-dessus de votre tête ce qui est au-dessous de vos pieds (1), je ne vois pas trop bien ce qu'on pourroit opposer à cet inconvénient : j'y sais pourtant un remede, dont j'espere que vous vous servirez quand j'irai en Provence. C'est un grand déplaisir que votre beau teint ne puisse pas soutenir l'air de Provence ; autrefois l'air de Nantes, un peu mêlé de celui de la mer, me perdoit tout le mien : mais, ma chere enfant, c'est un bon air, que celui de l'Isle de France ; l'air de Vitré tue tout le monde ; le serin du parc est une chose que je ne soutiens pas, moi qui soutenois sans trembler tout celui de Livri. M. de Chaulnes se porte bien mieux : ils partiront tous avant qu'il soit six jours : la compagnie est belle & bonne ; mais c'est avec une grande joie qu'on se sépare. Je revins ici vendredi voir un peu mon abbé, ma Mousse & mes bois. Aujourd'hui j'attends M. de Rennes & trois autres évêques à dîner : je leur donnerai une piece de bœuf salé. Après le dîné, Madame de Chaulnes vient me reprendre pour me mener à Vitré dire adieu à la seigneurie. M. Boucherat, M.

(1) A cause de la situation de Grignan, dont le château est fort élevé.

le premier président & la voiture complette des magistrats doivent venir aussi : comme ils m'emmeneront, & que je n'aurai plus le tems de fermer mes lettres, je vais les cacheter dès ce matin. Le contrat de notre province avec le Roi fut signé vendredi ; mais auparavant on donna deux mille louis d'or à Madame de Ghaulnes, & beaucoup d'autres présens : ce n'est pas que nous soyons riches, mais c'est que nous avons du courage, c'est que nous sommes honnêtes, & qu'entre midi & une heure nous ne savons point refuser nos amis ; c'est l'heure du berger : les vapeurs de vos fleurs d'oranges ne font pas de si bons effets. J'ignore comment vous vous portez ; mais votre santé est bue tous les jours par plus de cent gentilshommes qui ne vous ont jamais vue & qui ne vous verront jamais ; ceux qui vous ont vue ne sont pas ceux qui célebrent le mieux votre santé. Lavardin & des Chapelles ont rempli des bouts-rimés que je leur ai donnés ; ils sont jolis, je vous les enverrai : vous serez bien-aise aussi de savoir que l'autre jour M. de *Bruquenvert* dansa très-bien le passe-pied avec Mademoiselle *Kerikinili* : voilà de ces choses que vous ne devez pas ignorer ; ne m'attaquez pas sur les noms, j'y suis forte présentement. Les

grandeurs de province ſont ici dans leur luſtre : de ſorte que l'autre jour la beauté de la charge de M. de Grignan fut admirée & enviée : être ſeul eſt une choſe qui charme fort M. de Molac, qui eſt accablé par M. de Lavardin ; M. de Lavardin par M. de Chaulnes, & les lieutenans-de-roi par les lieutenans-généraux. On vouloit auſſi, dans l'humeur de faire des préſens, propoſer aux Etats de donner dix mille écus à M. & à Madame de Grignan. M. de Chaulnes ſoutenoit qu'ils écouteroient la propoſition ; d'autres, qu'ils feroient le préſent ; enfin nous en demeurâmes à l'envie d'en faire courir le bruit ſourdement, faire murmurer quelques Bas-Bretons, & puis les radoucir à table, & leur faire promettre de le propoſer. Mais que dites-vous de M. de Coulanges qui s'en va vous voir ? Le joli homme ! qu'il eſt heureux ! Je crois, ma fille, que vous ſerez fort aiſe de le voir *tourner* dans votre château ; ſa gaieté vous en donnera, il vous dira comme votre fille eſt jolie. Tout ce que je deſire, & qui eſt bien aſſez pour moi, c'eſt que vous vous portiez bien, & que pour l'amour de moi vous ayiez de l'application à votre ſanté & à votre conſervation.

Je trouve votre eſprit dans une philo-

ſophie & dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-deſſus des brouillards & des groſſieres vapeurs, que le château de Grignan. C'eſt tout de bon que les nuages ſont ſous vos pieds ; vous êtes élevée dans la moyenne région, & vous ne m'empêcherez pas de croire que ces beaux noms que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles ſont un effet de votre raiſon & de la force de votre eſprit. Dieu vous le conſerve ſi droit, il ne vous ſera pas inutile : mais il faut un peu agir, afin que votre philoſophie ne ſe tourne pas en pareſſe, & que vous puiſſiez être en état de revoir un pays où les nues ſeront au-deſſus de vous. Il me ſemble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impoſſibilité ; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour votre repos, & non pas aſſez pour vous ôter l'action & le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes ; vous ſavez comme je les hais. Vos ſtatues d'hommes ſur des piedeſtaux ſont bien ennuyeuſes ; vous me ferez aimer l'amuſement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux : mais où ſont donc ces eſprits ſi vifs, ſi brillans, ces têtes ſi près du bonnet, & ces imaginations échauffées par un ſi beau ſoleil ? Au moins vous

devriez avoir des fous, & dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui pourroit vous divertir. Je ne comprends pas bien votre Provence ni vos Provençaux : ah ! que je comprends bien mieux mes Bretons ! Si je vous disois tous ceux qui vous font des complimens, il faudroit un volume : M. & Madame de Chaulnes, M. de Lavardin, le comte des Chapelles, Tonquedec, l'abbé de Montigni, évêque de Léon, d'Harouis, Fouché, Chesieres, &c. sans compter mon abbé, qui n'a point reçu votre derniere lettre, & notre Mousse qui attend celle que vous composez. Pour moi, ma fille, sans en faire à deux fois, je vous conjure d'embrasser tous vos aimables Grignans. J'ai vu des manches comme celles du chevalier ; ah ! qu'elles sont belles dans le potage & sur des salades ! Adieu, ma très-belle & très-infiniment chere ; je ne vous dis rien de mon amitié, c'est que je ne vous aime pas.

LETTRE LXXXV.

A LA MÊME.

A Vitré, mercredi 2 septembre 1671.

Voici une lettre qui m'est venue droit de Paris, sans passer par les mains de du Bois (1); & de plus, je l'ai reçue selon votre date, cinq jours après qu'elle a été écrite; de sorte que toute cette lettre est miraculeuse : il n'est pas besoin de tant de merveilles pour me rendre vos lettres bien chères. Votre souvenir est au-dessus des distractions; c'est lui qui les fait aux autres : nos Etats ont beau crier, danser, boire, votre idée fait toujours se faire place. Il y a ici de grandes fronderies, mais cela s'appaise en vingt-quatre heures, & j'espere que dans trois jours tout sera fini; je le souhaite beaucoup. Je n'ose plus aller aux Rochers, on en a trouvé le chemin; il y avoit dimanche cinq carrosses à six chevaux. Je meurs d'envie d'être retournée dans ma solitude; on l'a trouvée belle; Combourg n'est pas si

(1) Commis de la poste, qui prenoit soin des lettres de Madame de Sévigné, pour les lui faire tenir plus promptement en Bretagne.

beau. Il ne faut pas que vous croyiez que nos maisons de Bretagne soient comme Grignan, il s'en faut beaucoup. Pour M. de Lomaria, sans tourner autour du pot, il a tout l'air de Termes, sa danse, sa révérence, mettre & ôter son chapeau, sa taille, sa tête; voyez si ce petit vilain-là n'est pas assez joli. La *Murinette* beauté voudroit bien l'épouser; mais il n'est pas de même pour elle. Le comte des Chapelles est ravi de ce que vous avez mis de lui dans ma lettre. Pomenars vous mande que sa hardiesse est encore augmentée, & qu'il ne pour jamais être pendu, puisqu'il ne l'a point été. L'abbé vient quelquefois dîner ici avec la Mousse, qui n'est nullement embarrassé de tout ceci: je l'ai si bien fait valoir par-tout, & chez Madame de Chaulnes, & chez M. Boucherat, & chez l'évêque de Léon, qu'il y est comme chez moi. Il parle des petites parties avec cet évêque, qui est Cartésien à brûler; mais dans le même feu, il soutient aussi que les bêtes pensent: voilà mon homme, il est très-savant là-dessus; il a été aussi loin qu'on peut aller dans cette philosophie, & M. le Prince en est demeuré à son avis. Leurs disputes me réjouissent fort. On me mande que notre petite est fort jolie; elle

me divertira bien cet hiver chez moi. Adieu, ma très-chere, je vous embraſſe; mais quelle extrême joie quand j'entendrai le ſon de votre voix! J'eſpere que ce jour arrivera comme tant d'autres qu'on ne ſouhaite point.

LETTRE LXXXVI.

A LA MÊME.

A Vitré, dimanche 6 ſeptembre 1671.

Ah! ma fille, que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous, & qui vous fait des frayeurs à toute heure? Pour vous dire le vrai, je doute que cela ne vous faſſe point de mal; ſouvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le chevalier à cheval. Je voudrois que du moins cela vous ſervît à faire redoubler le ſoin de tous vos gens, pour empêcher que le malheur du feu n'arrive chez vous: j'exhorte Deville, par l'affection qu'il a pour vous, à faire ſa ronde plus exactement que jamais. Au reſte, vous croyez qu'un rhume n'eſt rien en l'état où vous êtes, je vous avertis que c'eſt beaucoup, & que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande auſſi la ſageſſe dans votre ſeptieme; on porte

quelquefois les filles heureuſement, & les garçons ont des fantaiſies de venir plutôt, & en prennent le chemin au ſept : faites réflexion ſur ce diſcours ; je défie Madame du Pui-du-Fou de mieux dire. Après cette leçon de *matrone*, je vous ferai mille complimens de la part de Chéfieres. Vous vous êtes ſouvenue très-à-propos du vers de M. de Grignan ; vous aurez vu, par une de mes lettres, que je ſuis bien loin d'oublier ce tems-là. Vous avez une tribu de Grignans, mais ils ſont tous ſi aimables qu'on doit ſe réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je ſuis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chate : il eſt vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigni ; il me paroiſſoit fort honnête homme, je lui trouvois une reſſemblance en détrempe qui ne le brouilloit pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigni, il vous dira que j'eus le derriere fort écorché d'avoir couru un cerf avec Madame de Sulli, qui eſt préſentement Madame de Verneuil. Vous croyez ne me rien dire en m'aſſurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi ; c'eſt une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout à l'heure, & vous embraſſer de tout mon cœur. Il y a encore des marques

d'averſion qui font bien mourir : je ſuis trop habile ſur ce chapitre ; mais il faut avouer auſſi que je ne l'ai pas appris ſans mettre beaucoup au jeu. Que dites-vous de Marſillac qui eſt duc ? J'approuve fort ce qu'a fait ſon pere, c'étoit le ſeul moyen de le faire jouir de cette dignité ſans une extrême douleur ; c'eût été un honneur bien empoiſonné que de l'avoir en perdant un tel pere : il me ſemble auſſi que le nom de M. de la Rochefoucauld, joint à ſon mérite, eſt une dignité fort au-deſſus de celle qu'il a donnée. La Marans vouloit aller l'autre jour à Livri avec Madame de la Fayette ; on la renvoya ſans autre forme de procès. Elle contoit qu'elle avoit eu tout le jour M. le Prince chez elle, & on ne fit pas ſemblant de l'écouter. Oh ! ma fille, cela eſt bon, & fait bien enrager les folles qui ſe vantent. En fermant ma lettre, je vous parlerai des Etats, & de mon heureux retour aux Rochers.

Il n'eſt ſi bonne compagnie qui ne ſe ſépare, dit M. de Chaulnes aux Bretons, en les renvoyant chez eux. Les Etats finirent à minuit ; j'y fus avec Madame de Chaulnes & d'autres femmes ; c'eſt une très-belle, très-grande & très-magnifique aſſemblée. M. de Chaulnes a parlé à *cuer*

quanti avec beaucoup de dignité & en termes fort convenables à ce qu'il avoit à dire. Après dîner, chacun s'en va de son côté. Je suis ravie de retourner à mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes; j'ai fait un député, un pensionnaire; j'ai parlé pour des misérables, & de *Caron pas un mot*, c'est-à-dire, rien pour moi; car je ne sais point demander sans raison. Voici ce que je fis l'autre jour: vous savez comme je suis sujette à me tromper; je vis avant dîner chez M. de Chaulnes un homme au bout de la chambre, que je crus être le maître-d'hôtel; j'allai à lui, & lui dis: « Mon pauvre » Monsieur, faites-nous dîner, il est » une heure, je meurs de faim ». Cet homme me regarde, & me dit: « Ma- » dame, je voudrois être assez heureux » pour vous donner à dîner chez moi; je » me nomme Pécaudiere, ma maison » n'est qu'à deux lieues de Landernau ». Mon enfant, c'est un gentilhomme de Basse-Bretagne: ce que je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire; je ris encore en vous l'écrivant. Voilà une piece que M. de Chaulnes vous envoie; je la crois de Pélisson, d'autres disent de Despréaux; mandez-m'en votre avis: pour moi, je vous avoue que je la trouve par-

faite ; liſez-là avez attention, & voyez combien il y a d'eſprit. J'ai mille complimens à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratification, deux mille piſtoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Boucherat, au premier préſident, au Lieutenant-de-roi, &c. deux mille écus au comte des Chapelles, autant au petit Coëtlogon; enfin des magnificences. Voilà une province.

Madame de la Fayette eſt à Livri, d'où elle m'écrit des gaillardiſes malgré tous ſes maux; M. de la R. F. m'écrit auſſi; ils me diſent qu'ils me ſouhaitent : mais c'eſt moi qui ſouhaite bien de vous y revoir; cette eſpérance me ſoutient la vie. Au reſte, j'ai ſupputé, vous aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrarque à un ſonnet par mois; cet ouvrage eſt digne de vous; ce ne ſera pas un impromptu. Adieu, ma chere enfant, je m'en vais aux Rochers ſi contente d'être hors d'ici, que je ſuis honteuſe d'être ſi aiſe en votre abſence. Quand je relis mes lettres je ſuis toujours tentée de les brûler, en voyant les bagatelles que je mande; mais dites, ne vous fatiguent-elles point? car je pourrois fort bien les retrancher, ſans vous aimer moins pour cela.

LETTRE LXXXVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 septembre 1671.

ENFIN, me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente dans ma solitude; j'ai eu tantôt encore un petit reste des Etats. M. de Lavardin (1) est demeuré à Vitré pour faire son entrée à Rennes; il est présentement le gouverneur depuis le départ de M. de Chaulnes, & il n'est plus suffoqué par sa présence, de sorte que les trompettes, les gardes, tout est étalé. Il est venu me voir en cet équipage avec vingt gentilshommes de cortege; le tout ensemble faisoit un véritable escadron: dans ce nombre étoient des Lomaria, des Coëtlogon, des abbés de Feuquieres, & plusieurs qui ne s'estiment pas moins que les autres. On s'est promené, on a mangé légérement, & le comte des Chapelles, que j'ai amené de Vitré, m'a aidé à faire les honneurs. Le voilà encore qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous parlons de vous, & combien toutes

(1) Lieutenant-général au gouvernement de la haute & basse Bretagne.

choſes nous en font ſouvenir. Nous ſentons plus que jamais que la mémoire eſt dans le cœur; car quand elle ne nous vient pas de cet endroit, nous n'en avons pas plus que les lievres. Nous avons trouvé un petit bois où, entre pluſieurs belles choſes que vous avez écrites, nous avons vu : *Dieu! que j'aime la tigrerie!* C'eſt le métier des beaux eſprits; nous vous prions de nous mander ſi cette vertu n'eſt point un peu endormie en vous par le peu d'occupation que vous lui donnez : nous ne voyons pas bien ſur qui vous pourriez l'exercer, & cela fait eſpérer que vous en perdrez l'habitude.

Monſieur DES CHAPELLES.

Il ſeroit difficile, Madame la Comteſſe, que cette vertu eût moins d'occupation où vous êtes que quand vous écrivîtes cette belle ſentence. Il me ſouvient, hélas! que j'étois jaune & mourant, & que vous étiez belle & de bon goût, & qu'ainſi vous n'aviez nulle occaſion de vous entretenir dans cet exercice. Il vaut bien mieux que je vous parle d'une autre deviſe que j'ai retrouvée auprès de celle-là, & qui eſt écrite du même tems : *meglio morir in preſenza, che viver in aſſenza.* Celle-ci me plaît encore à tel point que

je crois que je la rendrai véritable, & que je ne sortirai pas deux fois en ma vie des Rochers sans en mourir de regret : peut-être que mourir pour mourir, c'eût été mieux faite de mourir dès la premiere fois ; car toute belle & charmante que vous êtes, personne n'est encore mort en votre honneur ; & si j'avois eu cet esprit-là, c'étoit de quoi nous illustrer tous deux : mais, comme vous savez, ce qui ne se fait pas une fois se fait une autre ; & je trouve même, pourvu qu'on ôte à notre Marquise la part qu'elle y prétend, qu'il sera encore plus extraordinaire de mourir dans cette derniere occasion ; ensorte qu'on pourra dire que la mémoire est dans le cœur, ou que le cœur est dans la mémoire ; choisissez : mais je crains bien que vous ne sentiez guere ni l'un ni l'autre pour moi ; puisque vous ne prenez pas la peine de me faire réponse ; j'en suis plus affligé qu'offensé, car je me faisois un grand plaisir de revoir une écriture pour laquelle je conserve un goût infini, quoiqu'elle n'ait jamais servi à me marquer la moindre apparence d'amitié ; mais des reproches à une *tigresse*, c'est des marguerites devant des pourceaux. Au reste, M. de Lavardin vient d'honorer les Rochers de sa présence, accompagné de

beaucoup de nobleſſe : il a été reçu avec toute la politeſſe imaginable & une collation très-propre & très-galante qu'on a fait trouver dans le bois ; après quoi nous l'avons vu partir entouré de quantité de gardes : ainſi finit l'hiſtoire & la lettre en même tems, ſi vous l'avez agréable ; auſſi bien ne puis-je ſortir de l'humeur triſte & ſérieuſe où me jette le ſouvenir de vous avoir vu dans ce même lieu.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je lui ôte la plume, car il ne finiroit jamais : il s'eſt tellement attendri par la penſée de vous avoir vue ici, que M. de Lavardin nous en a trouvé l'un & l'autre tout triſtes, & même cela nous donnoit un air coupable : il ſembloit que la compagnie nous embarraſsât ; & il étoit vrai, nous avions affaire en Provence quand ils ſont arrivés, ou, pour mieux dire, nous avions affaire ici ; car c'étoit en ſe ſouvenant de vous y avoir vue qu'on ſe plaignoit de ne plus vous y voir. Pour moi, je ne m'accoutume point qu'on m'ait ôté ma fille, qu'on me l'ait enlevée & emmenée ſi loin ; & je crois que je ſuccomberois à tout moment à cette penſée ſans l'eſtime & ſans l'amitié que j'ai pour M. de Grignan & pour tous les Grignans, & j'ajoute,

j'ajoute ; ſans la perſuaſion où je ſuis de la tendreſſe qu'ils ont pour vous.

LETTRE LXXXVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 13 ſeptembre 1671.

LA peur que vous avez eue, ma fille, & qui vous oblige à garder le lit, m'en fait bien plus qu'à vous : je ſuis perſuadée que rien ne vous eſt ſi contraire que ces ſortes d'émotions ; ce fut l'unique ſujet du malheur qui vous arriva à Livri (1) ; & ſi c'étoit encore le même chevalier ſur le même cheval, il ne mourroit que de ma main. Vous deviez bien me mander ce qui vous avoit effrayée ; ſongez qu'il faut que je ſois huit jours ſans ſavoir ce qu'aura produit votre ſageſſe. Notre Coadjuteur m'a écrit des merveilles ; mais je ne ſuis pas d'aſſez bonne humeur pour lui faire réponſe ; la main droite eſt plus embarraſſée par le chagrin de l'eſprit, que par la goutte de la main gauche : quoiqu'il m'explique fort nettement la relation qu'il y a de l'une

(1) Cette fauſſe couche dont il eſt parlé ci-devant dans une note de la lettre du 23 août. *Voyez la page 305.*

à l'autre, j'ai été ravie, au bout de son raisonnement, de dire comme le *Médecin malgré lui*, (2) après un discours à peu près de la même force : *& voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.* Des Comédiens de campagne ont joué parfaitement bien cette piece à Vitré ; on pensa en pâmer de rire. Ce que vous dites de la *Murinette* est extrêmement vrai ; son humeur est aimable, quoiqu'elle ait quelque chose de brusque & de sec ; mais cela est ajusté avec de si bons sentimens, qu'il est impossible que cela déplaise. Je m'en vais envoyer à Nantes vos deux lettres à d'Harrouis & au comte des Chapelles ; ce dernier ne respiroit que cette réponse : pour d'Harrouis (3), vous saurez qu'il s'embarquoit aux Etats à payer cent mille francs plus qu'il n'avoit de fonds, & trouvoit que cela ne valoit pas la peine de le dire : un de ses amis s'en apperçut ; il est vrai que ce ne fut qu'un cri de toute la Bretagne, jusqu'à ce qu'on lui eût fait justice ; il est adoré par-tout, & c'est avec raison. Un beau matin nos Etats donnerent des gratifications pour cent mille écus ; un Bas-Breton me dit qu'il avoit pensé que les

(2) Comédie de Molière.
(3) Il étoit trésorier des Etats de Bretagne.

Etats alloient mourir, de les voir ainsi faire leur testament, & donner leur bien à tout le monde : plût à Dieu qu'à proportion on fût aussi libéral dans votre Provence ! J'aime nos Bretons ; ils sentent un peu le vin ; mais votre fleur d'orange ne cache pas de si bons cœurs. J'en excepte les Grignans, un, deux, trois, quatre, cinq, six, que j'aime, que j'estime, & que j'honore sous au prorata de leurs dignités. Vous avez des fruits que je dévore déja par avance ; j'en mangerai l'année qui vient, si je ne meurs entre-ci & là. Quelle joie, ma fille ! & que j'aime le tems, quelque mal qu'il puisse me faire d'ailleurs, quand je songe au bien qu'il m'apporte tous les jours ! Conservez votre santé, votre beauté, votre amitié, afin que rien ne manque à ma joie. Que dites-vous de celle de M. d'Andilli, de voir M. de Pomponne, ministre & secrétaire d'Etat (4) ? En vérité, il faut louer le Roi d'un si beau choix : il étoit en Suéde ; le Roi pense à lui, & lui donne cette charge de M. de Lionne, avec toutes les facilités nécessaires pour faire qu'il puisse la payer. Quelles mer-

(4) M. de Pomponne étoit ambassadeur en Suede, lorsqu'il fut fait secretaire d'état des affaires étrangeres.

veilles ne fera-t-il point dans cette place ; & quelle joie ſes amis n'en doivent-ils point avoir ? Vous ſavez la part que j'y dois prendre ; c'eſt ſur un choix comme celui là que je ferois fort bien une ode à la louange de S. M. Un petit mot de réjouiſſance au pere & au fils, ne feroit-il point de bonne grace à vous, qui êtes ſi aimée de toute la famille ! Mais il faut vous bien porter, & que cette peur ne vous ait rien gâté. Il me ſemble que vous êtes dans votre ſeptieme, cela me fait trembler, & d'autant plus que c'eſt un garçon ; vous me le promettez au moins ; n'allez pas, par votre négligence, le laiſſer devenir fille. Je vous avoue que j'ouvrirai vos lettres de vendredi avec une grande impatience & une grande émotion : mais elles ne ſont pas d'importance mes émotions, & un verre d'eau en fait le remede. Vous prenez goût à Nicole ; je ne ſais où je prendrai un autre livre de morale pour vous ſoutenir le cœur ; je vous renverrai à nos anciens amis. On dit que M. de Condom en a fait un (5), où il aſſure que pourvu que l'on croie les myſteres, c'eſt aſſez, & improuve fort toute les chicanes ſur le ſaint Sacrement, qui ne ſont que des

(5) L'expoſition de la foi.

héréſies ; j'entends dire qu'il n'y a rien de plus beau ; voilà votre fait. La Mouſſe prépare déja ſa réponſe à cette belle piece que vous compoſez. Je crois que vous vous moquez quand vous me parlez de mes libéralités préſentes ; c'eſt pour me faire honte : ah ! ma fille, quelle pouſſiere au prix de ce que je voudrois faire ! Je me réjouis de M. de Pomponne, quand je ſonge que je pourrai peut-être vous ſervir par lui : mais vous n'avez beſoin que de M. de Grignan & de vous. Enfin, nous ne pouvions pas ſouhaiter à cette place un homme qui fût plus de nos amis. M. de Coulanges qui va vous voir, vous dira de quelle grace le Roi a fait cette action.

LETTRE LXXXIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 16 ſeptembre 1671.

Je ſuis méchante aujourd'hui, ma fille ; je ſuis comme quand vous diſiez, *vous êtes méchante.* Je ſuis triſte, je n'ai point de vos nouvelles ; *la grande amitié n'eſt jamais tranquille.* MAXIME. Il pleut, nous ſommes ſeuls ; en un mot, je vous ſouhaite plus de joie que je n'en ai aujourd'hui. Ce qui embarraſſe fort mon Abbé, la Mouſſe

& mes gens, c'eſt qu'il n'y a point de remede à mon chagrin : je voudrois qu'il fût vendredi pour avoir une de vos lettres, & il n'eſt que mercredi : voilà ſur quoi on ne ſait que me faire ; toute leur habileté eſt à bout ; & ſi par l'excès de leur amitié, ils m'aſſuroient, pour me faire plaiſir, qu'il eſt vendredi, ce ſeroit encore pis ; car ſi je n'avois point de vos lettres ce jour-là, il n'y auroit pas un brin de raiſon avec moi ; de ſorte que je ſuis contrainte d'avoir patience, quoique la patience ſoit une vertu, comme vous ſavez, qui n'eſt gueres à mon uſage : enfin, je ſerai ſatisfaite avant qu'il ſoit trois jours. J'ai une extrême envie de ſavoir comment vous vous portez de cette frayeur : c'eſt mon averſion que les frayeurs ; car quoique je ne ſois point groſſe, elles me le font devenir, c'eſt-à-dire, elles me mettent dans un état qui renverſe entiérement ma ſanté : mon inquiétude préſente ne va point juſques-là ; je ſuis perſuadée que la ſageſſe que vous avez eue de garder le lit, vous aura entiérement remiſe. Ne venez point me dire que vous ne me manderez plus rien de votre ſanté, vous me mettriez au déſeſpoir ; & n'ayant plus de confiance à ce que vous me diriez, je ſerois toujours comme je ſuis préſentement. Il faut

avouer que nous sommes à une belle distance l'une de l'autre, & que si l'on avoit quelque chose sur le cœur dont on attendît du soulagement, on auroit un beau loisir pour se pendre.

Je voulus hier prendre une petite dose de *morale*, je m'en trouvai assez bien : mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaisante & fort ingénieuse ; c'est de l'Auteur (1) des *Sylphides*, des *Gnomes* & des *Salamandres* : il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, & même qui sont d'un homme qui ne sait pas le monde ; cela fait quelque peine ; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut point s'en offenser : je regarde tout le reste, & le tour qu'il donne à cette critique, & je vous assure que cela est joli. Comme je crus que cette bagatelle vous auroit divertie, je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, sauf à vous en retourner dans votre beau château, quand vous auriez achevé cette lecture. Je vous avoue pourtant que j'aurois quelque peine à vous laisser partir si tôt ; c'est une chose

(1) L'abbé de Villars, auteur du comte de Gabalis.

bien dure pour moi que de vous dire adieu ; je sais ce que m'a coûté le dernier : il seroit bien de l'humeur où je suis d'en parler ; mais je n'y pense encore qu'en tremblant ; ainsi vous êtes à couvert de ce chapitre. J'espere que cette lettre vous trouvera gaie : si cela est, je vous prie de la brûler tout à l'heure ; ce seroit une chose bien extraordinaire qu'elle fût agréable avec le chien d'esprit que je me sens. Le Coadjuteur est bien heureux que je ne lui fasse pas réponse aujourd'hui. J'ai envie de vous faire vingt-cinq ou trente questions pour finir dignement cet ouvrage. Avez-vous des muscats ? vous ne me parlez que des figues ; avez-vous bien chaud ? vous ne m'en dites rien ; avez-vous de ces aimables bêtes que nous avions à Paris ? avez-vous eu long-tems votre tante d'Harcourt ? Vous jugez bien qu'après avoir perdu tant de vos lettres, je suis dans une assez grande ignorance, & que j'ai perdu la suite de votre discours. Ah ! que je voudrois bien battre quelqu'un ! & que je serois obligée à quelque Breton qui viendroit me faire une sotte proposition qui me mît en colere ! Vous me disiez l'autre jour que vous étiez bien-aise que je fusse dans ma solitude, & que j'y penserois à vous : c'est bien rencontré ; c'est que je n'y pense pas

pas assez dans tous les autres lieux. Adieu, ma fille, voici le bel endroit de ma lettre; je finis, parce que je trouve que ceci s'extravague un peu; encore a-t-on son honneur à garder.

LETTRE XC.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 20 septembre 1671.

Ce n'est pas sans raison, ma chere fille, que vous fûtes troublée du mal du pauvre chevalier de Buous; il est étrange: c'est un garçon qui me plaisoit dès Paris; je n'ai pas de peine à croire tout le bien que vous m'en dites; ce qui est de plus extraordinaire, c'est cette crainte de la mort; c'est un beau sujet de faire des réflexions, que l'état où vous le dépeignez. Il est certain qu'en ce tems-là nous aurons de la foi de reste; elle fera tous nos désespoirs & tous nos troubles; & ce tems que nous voulons qui coule présentement, nous manquera; & nous donnerions toutes choses, pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'insensibilité: voilà de quoi je m'entretiens dans ce mail que vous connoissez. La morale chrétienne est excel-

lente à tous les maux ; mais je la veux chrétienne ; elle eſt trop creuſe & trop inutile autrement. Ma Mouſſe me trouve quelquefois aſſez raiſonnable là-deſſus ; & puis, un ſouffle, un rayon de ſoleil emporte toutes les réflexions du ſoir. Nous parlons quelquefois de l'opinion d'Origene & de la nôtre : vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de ſupplices dans la tête, à moins que la ſoumiſſion n'arrive au ſecours.

Je ſuis fort aiſe que vous ayiez trouvé cette requête (1) jolie ; ſans être auſſi habile que vous, je l'ai entendue *per diſtrezione*, elle m'a paru admirable. La Mouſſe eſt fort glorieux d'avoir fait en vous une ſi merveilleuſe écoliere. Je vous plains de quitter Grignan, vous y êtes en bonne compagnie ; c'eſt une belle maiſon, une belle vue, un bel air : vous allez dans une petite ville étouffée (2), où peut-être il y aura des maladies & du mauvais air ; & ce pauvre Coulanges qui ne vous trouvera point, il me fait pitié. Enfin, ſa deſtinée n'eſt pas de vous voir à Grignan ; peut-être

(1) Requête de la philoſophie d'Ariſtote contre la raiſon, *Voyez le Ménagiana, tome IV, page 271, édition de Paris, 1715.*

(2) Lambeſc, petite ville de Provence, où ſe tient l'aſſemblée des Etats de la province.

le menerez-vous à vos Etats : mais c'eſt une grande différence, & vous devez bien ſentir le déſagrément de ce voyage, dans l'état où vous êtes & dans la ſaiſon où nous ſommes. Vous y verrez l'effet des proteſtations de M. de Marſeille ; je les trouve bien ſophiſtiquées & avec de grandes reſtrictions. Les aſſurances que je lui donne de mon amitié, ſont à-peu près dans le même ſtyle : il vous aſſure de ſon ſervice ſous condition ; & moi, je l'aſſure de mon amitié ſous condition auſſi, & lui diſant que je ne doute point du tout que vous n'ayiez toujours de nouveaux ſujets de lui être obligée.

M. de Lavardin vint tout droit de Rennes ici jeudi au ſoir, & me conta les magnificences de la réception qu'on lui a faite. Il prêta le ſerment au Parlement, & fit une très-agréable harangue. Je le remenai le lendemain à Vitré, pour reprendre ſon équipage & gagner Paris.

L'évêque de Léon a été à la derniere extrêmité [illegible]ré, avec un tranſport au cerveau, qui le rendoit bien pareil à *Marphiſe* (3) ; il eſt hors d'affaire. Je ſerai ici

(3) C'eſt-à-dire, à la petite chienne de Madame de Sévigné, qui, ſelon Deſcartes, n'étoit qu'une machine.

jusqu'à la fin de novembre, & puis j'irai embrasser & mener chez moi mes *petites entrailles*; & au printemps, la Provence, si Dieu nous donne la vie: notre Abbé la souhaite pour vous aller voir avec moi, & vous ramener; il y aura bien long-tems que vous serez en Provence. Il est vrai qu'il ne faudroit s'attacher à rien, & qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes & les petites choses; mais le moyen? Il faut donc toujours avoir cette *morale* dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. Je vous avoue, ma fille, que mon cœur me fait bien souffrir; j'ai bien meilleur marché de mon esprit & de mon humeur.

Je vous trouve admirable de faire des portraits de moi, dont la beauté vous étonne vous-même; savez-vous bien que vous vous jouez à me trouver médiocre de la derniere médiocrité, quand vous me comparerez à votre idée pleine d'exagération? Voici qui ressemble un peu à *détruire par sa présence*; ma[illegible] est vrai, il faut que cela passe. J'ai [illegible]de ce *Carpentras* (4) que vous enfermez pendant que vous avez affaire, en l'assurant qu'il veut faire *la siesta*. Vos Dames sont bien dé-

(4) Evêque de Carpentras, fort ennuyeux.

peintes avec leurs habits d'oripeau : mais quels chiens de visages ! je ne les ai vus nulle part. Que le vôtre que je vois avec ce petit habit uni, est agréable & beau ! & que je voudrois bien le voir & le baiser de tout mon cœur ! Au nom de Dieu, mon enfant, conservez-vous, évitez les occasions d'être effrayée. Je n'approuve guere d'avoir voyagé dans votre septieme : je prie Dieu qu'il guérisse ce pauvre chevalier (*de Buous*) ; j'embrasse les Vauriens. Vous ne pouviez pas me donner une plus petite idée de la place que j'ai dans le cœur de M. de Grignan, qu'en me disant que c'est le reste de ce que vous n'y occupez pas : il faut être bien aisée à contenter pour en être satisfaite. Savez-vous que le Roi a reçu M. d'Andilli comme nous aurions pu faire ? Vivons, & laissons M. de Pomponne s'établir dans une si belle place.

LETTRE XCI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 23 septembre 1671.

Nous voilà, ma chere enfant, retombés dans le plus épouvantable tems qu'on puisse imaginer : il y a quatre jours qu'il

fait un orage continuel ; toutes nos allées ſont noyées, on ne s'y promene plus. Nos maçons, nos charpentiers gardent la chambre ; enfin, j'en hais ce pays, & je ſouhaite votre ſoleil à tout moment ; peut-être que vous ſouhaitez ma pluie ; nous faiſons bien toutes deux.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit abbé de Montigni, évêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que celui-ci. Enfin, après avoir été ballotté cinq ou ſix fois de la mort à la vie, les redoublemens de la fievre ont décidé en faveur de la mort : il ne s'en ſoucie guere, car ſon cerveau eſt embarraſſé ; mais ſon frere l'avocat-général (1) s'en ſoucie beaucoup, & pleure très-ſouvent avec moi ; car je vais le voir, & ſuis ſon unique conſolation ; c'eſt dans ces occaſions qu'il faut faire des merveilles. Du reſte, je ſuis dans ma chambre à lire, ſans oſer mettre le nez dehors. Mon cœur eſt content, parce que je crois que vous vous portez bien ; cela me fait ſupporter les tempêtes, car ce ſont des tempêtes continuelles : ſans le repos que me donne mon cœur, je ne ſouffrirois pas impunément l'affront que me fait le

(1) Au parlement de Rennes.

mois de septembre ; c'est une trahison dans la saison où nous sommes, au milieu de vingt ouvriers ; je ferois un beau bruit, *Quos ego!*

Je poursuis cette *morale* de Nicole, que je trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends ; car j'y trouve tout, & la conformité à la volonté de Dieu pourroit me suffire, si je ne voulois un remede spécifique. Enfin, je trouve ce livre admirable ; personne n'a encore écrit comme ces Messieurs ; car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. On aime tant à entendre parler de soi & de ses sentimens, que quoique ce soit en mal, on en est charmé. J'ai même pardonné *l'enflure* du cœur en faveur du reste, & je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité & l'orgueil, qui sont proprement du vent ; cherchez un autre mot : j'acheverai cette lecture avec plaisir. Nous lisons aussi l'histoire de France depuis le roi Jean ; je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'histoire Romaine, où je n'ai ni parens, ni amis ; encore trouve-t-on ici des noms de connoissance : enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas ; vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne suis point désagréable

à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilli vous enverra, & que vous trouverez admirable. Voilà, mon enfant, tout ce que peut vous dire une vraie solitaire.

On me mande que Madame de Verneuil est très-malade. Le Roi causa une heure avec le bon homme d'Andilli, aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible : il étoit aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, & d'attirer sa juste admiration ; il témoigna qu'il étoit plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne, qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit soin de ses affaires, sachant qu'il n'étoit pas riche. Il dit au bon homme qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Joseph qu'il avoit quatre-vingts ans, que c'étoit un péché : enfin, on rioit, on avoit de l'esprit. Le Roi ajouta qu'il ne falloit pas croire qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverroit querir, qu'il vouloit le voir comme un homme illustre par toutes sortes de raisons : comme le bon homme l'assuroit de sa fidélité, le Roi dit qu'il n'en doutoit point, & que quand on servoit bien Dieu, on servoit bien son Roi. Enfin, ce furent des merveilles ; il eut

ſoin de l'envoyer dîner, & de le faire promener dans une caleche; il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilli, il eſt tranſporté, & dit de moment en moment, ſentant qu'il en a beſoin, il faut s'humilier. Vous pouvez penſer la joie que cela me cauſe, & la part que j'y prends. Je voudrois bien que mes lettres vous donnaſſent autant de plaiſir que les vôtres m'en donnent.

LETTRE XCII.

À LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 27 ſeptembre 1671.

Je le veux, ma chere fille, ne parlons plus de la perte de nos lettres, cela ennuie de toute façon : je n'ai pas trop de peine à m'en taire préſentement; car, dieu merci, je les reçois depuis un mois, comme je puis le ſouhaiter, & vous pouvez m'écrire un peu plus franchement qu'à celui qui les avoit priſes, & que vous croyez toujours entretenir quand vous m'écrivez : cependant vous voulez fort bien qu'il ſache que vous m'aimez, vous ne lui celez rien là-deſſus, & vous en parlez, ce me ſemble, ſans crainte d'être entendue. Ce que vous me dites ſur ce ſujet, me remplit le cœur;

je vous avoue que je vous crois, & que cette confiance fait l'unique douceur de ma vie & le but de tous mes desirs; elle est accompagnée de plusieurs amertumes; mais enfin ce sont des suites nécessaires; & quand on ne souffre que par la tendresse, on trouve de la patience. Je finis toujours ce chapitre le plutôt que je puis; je ne le finirois point, si je n'avois un soin extrême de finir.

Je suis ravie que vous ayiez une belle-sœur aimable, & qui puisse vous servir de compagnie & de consolation; c'est une chose que je vous souhaite à tout moment; personne n'a plus de besoin que vous d'une société agréable; sans cela vous vous creusez l'esprit d'une si étrange maniere, que vous vous détruisez vous-même: vous ne vous amusez point à des bagatelles; vous rêvez noir, si vous n'avez de la conversation. On ne peut être plus contente que je le suis de l'approbation que vous donnez à cette aimable belle-sœur; je compte que c'est Madame de Rochebonne, qui a de l'air du Coadjuteur, & son esprit, & son humeur, & sa plaisanterie. Si vous voulez lui faire mes complimens par avance, vous me ferez beaucoup de plaisir.

Voilà M. de Pomponne en état d'être

envié. Vous me parlez sur cela bien agréablement. Je m'en vais en écrire au bon homme (1); je vous ai dit tout ce que je savois là-dessus : il m'a écrit deux fois depuis sa faveur, & moi aussi deux fois; il n'a rien de plus sensible que mon amitié, à ce qu'il me mande, & de voir que mes approbations ont vingt ans d'avance sur toutes celles qu'on va donner à son fils, & vingt ans dont il y a eu des années difficiles à soutenir. Enfin, voici un changement extraordinaire; c'est un plaisir que d'être spectateur. En voici encore un du comte de Guiche qui revient; mais je fais la charge de d'Hacqueville, qui est depuis vingt jours au chevet du maréchal (*de Gramont*) (2) malade, & qui sans doute vous aura mandé toutes choses, & la visite que le Roi lui fit, il y a cinq ou six jours. Je crois que Vardes ne sera pas long-tems à recevoir la même grace que le comte de Guiche; il me semble que leurs malheurs figurent ensemble (3); c'est à vous à nous mander ce qu'on en espere en votre pays.

(1) M. d'Andilli, pere de M. de Pomponne.
(2) Pere du comte de Guiche.
(3) Le comte de Guiche & le marquis de Vardes avoient été exilés presque en même tems; mais l'exil de ce dernier ne finit qu'en 1682.

Voilà une lettre que j'écris à votre Evêque; lisez-là, vous verrez mieux que moi si elle est à propos ou non; d'ici je ne la crois pas mal; mais ce n'est pas d'ici qu'il en faut juger. Vous savez que je n'ai qu'un trait de plume, ainsi mes lettres sont fort négligées; mais c'est mon style, & peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajusté: si j'étois à portée d'en recevoir votre avis, vous savez combien je l'estime, & combien de fois il m'a réformée; mais nous sommes aux deux bouts de la France, en sorte qu'il n'y a qu'une chose à faire, qui est de juger si ma lettre convient ou non, & sur cela de la donner ou de la brûler. Pour vos dates, ma chere enfant, je suis de votre avis; c'est une légereté que de changer tous les jours: quand on se trouve bien du 26, ou du 16 par exemple, pourquoi changer? c'est même une chose désobligeante pour ceux qui vous l'ont dit. Un homme d'honneur, un honnête homme vous dit une chose bonnement & comme elle est, & vous ne le croyez qu'un jour; le lendemain qu'un autre vous dise autrement, vous le croyez; vous êtes toujours pour le dernier qui parle; c'est le moyen de faire autant d'ennemis qu'il y a de jours en l'an. Ne prenez point cette conduite, tenez-vous au

16 ou au 16, quand vous vous en trouverez bien; ne suivez point mon exemple, ni celui du monde corrompu, qui suit le tems, & change comme lui : soyez constante, & croyez qu'au lieu de vouloir vous soumettre à mon calendrier, c'est moi qui approuve le vôtre; je fais juge M. le Coadjuteur ou Madame de Rochebonne, si je ne dis pas bien. J'ai grande envie de savoir si vous aurez vu ce pauvre Coulanges; cela est bien cruel qu'il ait pris la peine de faire tant de chemin pour vous voir un moment, & peut-être point du tout. Le pauvre Léon a toujours été à l'agonie depuis que je vous ai mandé qu'il se mouroit; il y est plus que jamais, & il saura bientôt mieux que vous si la matiere raisonne. C'est un dommage extrême que la perte de ce petit évêque; c'étoit, comme disent nos amis, un esprit *lumineux* sur la philosophie. Le vôtre l'est aussi; vos lettres sont ma vie; je ne vous dis pas la moitié ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous.

LETTRE XCIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 30 septembre 1671.

Je crois qu'à présent l'opinion *Léonique* est la plus assurée; il voit de quoi il est question, & si la matiere raisonne ou ne raisonne pas, & quelle sorte de petite intelligence Dieu a donnée aux bêtes, & tout le reste. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel, *o che spero :* il mourut lundi matin (1); je fus à Vitré, je le vis, & je voudrois ne l'avois point vu. Son frere l'avocat-général me parut inconsolable; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois : il me dit qu'il étoit trop affligé pour chercher cette consolation. Ce pauvre petit évêque avoit trente-cinq ans; il étoit établi; il avoit un des

(1) La date de cette lettre est certainement du mercredi 30 septembre, ensorte qu'on ne peut douter que l'évêque de Léon ne soit mort le 28 septembre, qui étoit le lundi dont parle Madame de Sévigné, & non le 26 du même mois, comme on l'a prétendu selon d'autres mémoires, puisque Madame de Sévigné assure avoir été ce lundi-là à Vitré, & d'avoir vu M. de Léon.

plus beaux esprits du monde pour les sciences ; c'est ce qui l'a tué comme Pascal, il s'est épuisé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail, mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par-là ; & puis il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde, & que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enleve ; sur-tout je suis charmée du troisieme traité des moyens de conserver la paix avec les hommes : lisez-le, je vous prie, avec attention, & voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, & comme chacun s'y trouve, & philosophes, & Jansénistes, & Molinistes, & tout le monde enfin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne ; c'est ce qu'il fait ; il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, & que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la sincérité d'avouer ; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces Messieurs-là. Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement ; il pleut sans cesse ; il ne vous en faut pas dire davantage pour vous faire juger de notre tristesse. Mais vous qui avez un soleil que j'envie, je vous plains d'avoir quitté votre Grignan ;

il y fait beau, vous y étiez en liberté avec une bonne compagnie, & au milieu de l'automne; vous le quittez pour vous enfermer dans une petite ville, cela me bleſſe l'imagination. M. de Grignan ne pouvoit-il point différer ſon aſſemblée? N'en eſt-il point le maître? Et ce pauvre M. de Coulanges qu'eſt-il devenu? Notre ſolitude nous fait la tête ſi creuſe, que nous nous faiſons des affaires de tout: les lettres & les réponſes ſont de l'occupation; mais il y a toujours du tems de reſte. Notre abbé eſt trop glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez; je ſuis contente de lui ſur votre ſujet. Pour la Mouſſe, il fait des catéchiſmes les fêtes & les dimanches, il veut aller en paradis; je lui dis que c'eſt par curioſité, & afin d'être aſſuré une bonne fois ſi le ſoleil eſt un amas de pouſſiere qui ſe meut avec violence, ou ſi c'eſt un globe de feu. L'autre jour il interrogeoit les petits enfans; & après pluſieurs queſtions, ils confondirent le tout enſemble; de ſorte que venant à leur demander qui étoit la vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre que c'étoit le créateur du ciel & de la terre: il ne fut point ébranlé par les petits enfans; mais voyant que des hommes, des femmes, & même des vieillards diſoient

la

me chose, il en fut persuadé, & se it à l'opinion commune. Enfin il ne t plus où il en étoit; & si je ne fusse ée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré : nouvelle opinion eût bien fait un : désordre que le mouvement des es parties. Adieu, ma très-chere en- ; vous voyez bien que ce qui s'appelle natouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons.

LETTRE XCIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 4 octob e 1671.

Vous voilà donc à votre assemblée : je vous ai mandé combien je trouvois mauvais que M. de Grignan l'eût mise en ce tems pour vous ôter tout l'agrément de votre séjour de campagne, & tout le plaisir de votre bonne compagnie. Vous avez perdu aussi le pauvre Coulanges, qui m'écrit de Lyon tous ses déplaisirs, & ne songe plus qu'à s'en retourner à Paris, c'est-à-dire, à Autri, d'où il ne seroit pas sorti sans l'espérance de vous voir : toute sa consolation, c'est de parler de vous avec ce chamarier de Rochebonne, qui ne peut se taire de vos perfections. Si

je n'avois point trouvé ridicule de vous envoyer toutes mes lettres, je vous aurois envoyé celle-là avec celle du comte des Chapelles : mais voilà sa réponse qui suffira avec deux autres lettres que je veux que vous ayiez, celle de M. le Camus & celle de M. d'Harouis. Je pense que pour vous donner le tems de lire tout ce que je vous envoie, la civilité m'obligeroit à finir ici ma lettre ; mais je veux savoir auparavant si vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce gentilhomme de Basse-Bretagne de nous faire vîtement dîner. Je crus que cela vous feroit souvenir de cet homme à la Merci, que je voulois qui raccommodât mes manches, & qui étoit le clerc d'un secretaire du Roi. Mais ce que vous me dites du soleil & de la lune, de M. de Chaulnes & de M. de Lavardin, est très-bien dit, & que pour vous vous êtes toujours sur l'horizon. Cela est vrai, ma fille, vous ne vous reposez jamais, vous êtes toujours dans le mouvement ; & je tremble quand je pense à votre état & à votre courage, qui assurément passe de beaucoup vos forces. Je conclus comme vous que quand vous voudrez vous reposer il ne sera plus tems, & qu'il n'y aura aucune ressource à vos fatigues passées. Cette

penſée m'occupe & m'afflige beaucoup ; car enfin, ce ne ſont plus ici les premiers pas, ce ſont les derniers, ce ſont des breches ſur d'autres breches, & des abymes ſur des abymes. Nous en parlons ſouvent, notre abbé & moi, quoique peu inſtruits ; mais à vue de pays on juge bien où tout ceci peut aller : cet endroit eſt bien digne de votre attention, car il n'y va pas d'une chûte médiocre. On va bien loin, dit-on, quand on eſt las ; mais quand on a les jambes rompues on ne va plus du tout. Je crois que vous êtes aſſez habile pour appuyer ſur ces conſidérations & pour en parler avec notre Coadjuteur, qui a tout ce qui eſt néceſſaire pour vous bien conſeiller, car il a un grand ſens, un bon eſprit, un courage digne du nom qu'il porte : il faut tout cela pour décider dans une occaſion comme celle-ci. Notre abbé s'eſtime bienheureux que vous comptiez ſon avis pour quelque choſe ; il ne ſouhaite la vie & la ſanté que pour vous aller donner ſes conſeils, & prendre le jetton dont vous ſavez qu'il s'aide parfaitement bien. Voici, ma chere enfant, une lettre qui n'eſt pas délicieuſe ; mais encore faut-il parler quelquefois des choſes importantes qui tiennent au cœur : vous ſavez d'ailleurs, & je vous l'ai dit en chanſon,

qu'*on ne rit pas toujours*. Non, assurément, il s'en faut de beaucoup; cependant soyez en garde pour ne pas faire de la bile noire : songez uniquement à votre santé, si vous aimez la mienne, & croyez qu'aussi-tôt que je serai délogée à pâques, je ne penserai plus qu'à vous aller voir, & à vous donner toutes les facilités possibles pour revenir avec moi. Que dit Adhémar du retour du comte de Guiche?

LETTRE XCV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 7 octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de bons livres. Celui dont il s'agit présentement c'est cette *morale* de Nicole; il y a un traité sur les moyens d'entretenir la paix entre les hommes, qui me ravit; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit & de lumiere : si vous ne l'avez pas lu, lisez-le; & si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention : je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention; j'espere aussi d'en profi-

ter, j'y ferai mes efforts. Vous ſavez que je ne puis ſouffrir que les vieilles gens diſent : je ſuis trop vieux pour me corriger ; je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de dire : je ſuis trop jeune. La jeuneſſe eſt ſi aimable qu'il faudroit l'adorer ſi l'ame & l'eſprit étoient auſſi parfaits que le corps : mais quand on n'eſt plus jeune, c'eſt alors qu'il faut ſe perfectionner, & tâcher de regagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a long-tems que j'ai fait ces réflexions, & par cette raiſon je veux tous les jours travailler à mon eſprit, à mon ame, à mon cœur, à mes ſentimens. Voilà de quoi je ſuis pleine & de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres ſujets.

Je vous crois à Lambeſc, mais je ne vous vois pas bien d'ici ; il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étois fait le château de Grignan, je voyois votre appartement, je me promenois ſur votre terraſſe, j'allois à la meſſe dans votre belle égliſe ; mais je ne ſais plus où j'en ſuis : j'attends avec impatience des nouvelles de ce lieu-là. Je ne veux point vous écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loiſir ſoit grand ; je n'ai que des riens à vous man-

der, c'eſt abuſer d'une lieutenante-générale qui tient les Etats dans une ville, & qui n'eſt pas ſans affaires; cela eſt bon quand vous êtes dans votre palais d'Apollidon. Notre abbé, notre Mouſſe ſont toujours tout à vous; & pour moi, ma fille, ai-je beſoin de vous dire ce que je vous ſuis & ce que vous m'êtes?

Le comte de Guiche eſt à la cour tout ſeul de ſon air & de ſa maniere, un héros de roman, qui ne reſſemble point au reſte des hommes: voilà ce qu'on me mande.

LETTRE XCVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 11 octobre 1671.

Vous avez été fachée de quitter Grignan; vous avez eu raiſon; j'en ai été quaſi auſſi triſte que vous, &, j'ai ſenti votre éloignement de vingt lieues comme je ſentirois un changement de climat. Rien ne me conſole que la ſûreté où vous ſerez à Aix pour votre ſanté; vous accoucherez au bout de l'an tout juſte. J'emploie tous mes jours à ſonger à ceux de l'année derniere que je paſſois avec vous;

il est vrai qu'on ne peut pas avoir moins perdu de tems que vous avez fait : mais si après cette couche-ci, M. de Grignan ne vous donne quelque repos, comme on fait à une bonne terre, bien loin d'être persuadée de son amitié, je croirai qu'il veut se défaire de vous ; & le moyen de résister à ces continuelles fatigues ? Il n'y a ni jeunesse, ni santé qui n'en soient détruites. Enfin je lui demande pour vous cette marque de sa tendresse & de sa complaisance : je ne veux point vous trouver grosse, je veux que vous veniez vous promener avec moi dans ces prés que vous me promettez, & que nous mangions de ce divin muscat sans crainte de la colique. Nous ne pensons qu'à notre voyage ; & si notre abbé peut vous être bon à quelque chose, il sera au comble de ses desirs : vous nous souhaitez, il n'en faut pas tant pour nous faire voler vers vous. Nous quitterons les Rochers à la fin du mois qui vient ; il me semble que ce sont les premiers pas, & j'en sens de la joie : j'en aurai beaucoup si vous arrivez à Aix en bonne santé. Je ne trouve pas bien prudent d'avoir fait ce voyage de Lambesc au milieu de votre sept. Mais quelle folie de s'appeller *Monsieur & Madame de*

Grignan, & le chevalier de Grignan (1); & venir vous faire la révérence ? Qu'est-ce que ces Grignans-là ? Pourquoi n'êtes-vous pas uniques en votre espece ? Celle de vos scorpions me fait grand'peur ; vous savez bien au moins que leur piquure est mortelle : je suis persuadée que puisque vous avez des bâtimens pour vous garantir du chaud, vous n'êtes point aussi sans de l'huile de scorpion pour vous servir de contre-poison. Je ne connoissois la Provence que par les grenadiers, les orangers & les jasmins : voilà comme on nous la dépeint. Pour nous, ce sont des châtaignes qui font notre ornement ; j'en avois l'autre jour trois ou quatre paniers autour de moi ; j'en fis bouillir, j'en fis rôtir, j'en mis dans ma poche : on en sert dans les plats, on marche dessus ; c'est la Bretagne dans son triomphe.

M. d'Usez est à son abbaye près d'Angers : il m'a envoyé un exprès ; il dit qu'il viendra me voir, mais je n'en crois rien ; il dit que vous êtes adorable, & adorée de tous les Grignans, je le crois : vous l'êtes ici au moins autant, sans offenser

(1) Ils étoient d'une maison ancienne établie à Salon, & dont le nom étoit *Grignan*.

personne.

perſonne. Mon oncle eſt, comme je le ſouhaite, ſur votre ſujet; Dieu nous le conſerve. La Mouſſe approuve fort que vous laiſſiez repoſer votre lettre; on ne juge jamais bien d'abord de ces ſortes d'ouvrages; il vous conſeille même de la faire voir à quelqu'un de vos amis, ils en jugent mieux que nous-mêmes; en attendant, il eſt tout à vous. Que dirai-je à nos Grignans? Vous êtes bien méchante de leur faire voir toutes mes folies: pour vous qui les connoiſſez, il n'eſt pas poſſible de vous les cacher; mais eux avec qui j'ai mon honneur à garder..... Adieu, ma chere enfant, je vous recommande ma vie; vous ſavez ce que vous avez à faire pour la conſerver.

LETTRE XCVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 14 octobre 1671.

Je vais vous mander un petit ſecret; n'en parlez pas, je vous prie, ſi perſonne ne vous l'a mandé. Vous ſaurez que notre pauvre d'Hacqueville (1) a tant fait, &

(1) C'eſt de lui qu'on diſoit *les d'Hacquevilles*, parce qu'il étoit d'un caractere ſi officieux,

s'eſt ſi fort tourmenté autour de ſes amis, qu'il en eſt tombé malade; on prend même plaiſir à dire que c'eſt de la petite vérole, & qu'il a vu tous les jours M. de Chevreuſe qui l'a; je ne le crois point; mais voici ce qui eſt. On lui a écrit une lettre d'une main inconnue, par laquelle on lui demande une heure du lendemain pour une conſultation qui doit ſe faire chez le cardinal de Retz. On marque enſuite toutes les heures du jour, comme il a accoutumé de les employer; on le prie de venir voir donner un remede à cinq heures à M. le maréchal de Gramont, & d'aller quérir dans ſon carroſſe M. Brayer pour le petit de Monaco; on l'avertit d'envoyer ſavoir des nouvelles de tous les malades dont on lui fait la liſte; on le conjure de ne pas manquer de ſe trouver le ſoir chez Mademoiſelle de Cliſſon, qui a de grands maux de mere; on parle du commerce de Provence & de tous les pays de l'Europe, & l'on finit par *dormez, dormez, vous ne ſauriez mieux faire.* Enfin il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente ſa fievre. Ne me citez jamais ſur

---

qu'il ſe reproduiſoit en quelque ſorte pour le ſervice de ſes amis.

la vie ; on vous le mandera peut-être d'ailleurs. Je sais que M. de Coulanges a eu le courage de vous aller chercher à Lambesc. Ma fille, que je l'aime d'avoir pris cette peine ! qu'il a bien fait ! qu'il est aimable ! que je l'embrasserai de bon cœur ! & que vous méritez bien qu'on en fasse davantage pour vous ! Mais tout le monde n'est pas digne de le comprendre, & c'est un mérite que d'être entré, comme il a fait, dans cette vérité. Aussi vous lui avez écrit des merveilles, & je vous en loue & vous en remercie, car vous savez comme je l'aime. Adhémar sera trop aise de revenir avec lui.

L'abbé Têtu est retourné en Touraine, n'ayant pu durer à Paris ; & pour varier un peu la phrase, il a mené à ce second voyage toute la case de Richelieu. Si vous pouviez croire que ce fût pour vous que Paris lui fût insupportable, vous seriez bien glorieuse ; mais vous seriez seule de votre sentiment. Il y a de la division dans la maison de Gramont entre les deux freres (1) ; notre ami d'Hacqueville est fort mêlé là-dedans. Louvigni n'a pas assez d'argent pour acheter la charge (3) ;

(2) Le comte de Guiche & le comte de Louvigni, depuis duc de Gramont.

(3) De colonel des gardes françoises.

je ne sais si l'on vous mande ce détail. J'étois hier dans une petite allée à main gauche du mail, très-obscure, je la trouvai belle ; je fis écrire sur un arbre : *e' di mezzo l'orrore, esce' il diletto,* Si M. de Coulanges est encore avec vous, embrassez-le pour moi, en l'assurant que je suis fort contente de lui. Et ces pauvres Grignans n'auront-ils rien ? Et vous, ma chere petite, quoi ! pas un mot d'amitié ?

LETTRE XCVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 18 octobre 1671.

L'ENVIE que vous avez d'envoyer ma premiere lettre à quelqu'un, afin qu'elle ne soit pas perdue, m'a fait rire, & souvenir d'une Bretonne, qui vouloit avoir un *factum* qui m'avoit fait gagner un procès, comme un sûr moyen de gagner le sien.

Vous voilà donc à Lambesc, ma fille ; mais vous êtes grosse jusqu'au menton. La mode de Provence me fait peur. Quoi ! ce n'est donc rien que de ne faire qu'un enfant ; une fille n'oseroit s'en plaindre, & les femmes en font ordinairement deux ou trois. Je n'aime point cette gros-

ſeur exceſſive ; tout au moins cela vous donne de cruelles incommodités.

Ecoutez, Monſieur le Comte, c'eſt à vous que je parle, vous n'aurez que des rudeſſes de moi pour toutes vos douceurs; vous vous plaiſez dans vos œuvres ; au lieu d'avoir pitié de ma fille, vous ne faites qu'en rire ; il paroît bien que vous ne ſavez ce que c'eſt que d'accoucher. Mais écoutez, voici une nouvelle que j'ai à vous dire : c'eſt que ſi, après ce garçonci, vous ne lui donnez quelque repos, je croirai que vous ne l'aimez point, & que vous ne m'aimez point auſſi, & je n'irai point en Provence : vos hirondelles auront beau m'appeller, point de nouvelles ; & de plus j'oublioís ceci, c'eſt que je vous ôterai votre femme : penſez-vous que je vous l'aie donnée pour la tuer, pour détruire ſa ſanté, ſa beauté, ſa jeuneſſe ? Il n'y a point de raillerie, je vous demanderai cette grace à genoux en tems & lieu ; en attendant, admirez ma confiance de vous faire une menace de ne point aller en Provence. Vous voyez par-là que vous ne perdez ni votre amitié, ni vos paroles ; nous ſommes perſuadés, notre abbé & moi, que vous ſerez fort aiſe de nous voir. Nous vous menerons la Mouſſe, qui vous rend graces de votre

ſouvenir : & pourvu que je ne trouve point une femme groſſe, & toujours groſſe, & encore groſſe, vous verrez ſi nous ne ſommes pas des gens de parole : en attendant, ayez-en un ſoin extrême, prenez garde qu'elle n'accouche à Lambeſc. Adieu, mon cher Comte.

Je reviens à vous, ma belle, & vous dis donc que je vous plains fort ; ſongez à ne point accoucher à Lambeſc ; quand vous aurez paſſé le huitieme, il n'y a plus d'heure. Vous avez préſentement M. de Coulanges ; qu'il eſt heureux de vous voir ! qu'il a bien fait d'avoir pris courage, & vous de l'avoir preſſé ! embraſſez-le pour moi, & tous vos Grignans, car on ne ſauroit s'empêcher de les aimer. Ma tante me mande que votre enfant pince tout comme vous ; elle eſt méchante : je meurs d'envie de la voir ; hélas ! j'aurois grand beſoin de cet homme noir pour me faire prendre un chemin dans l'air ; celui de terre devient ſi épouvantable que je crains quelquefois que nous ne ſoyons aſſiégés ici par les eaux. Il eſt vrai qu'après vous avoir vu partir pour la Provence au milieu des abymes, il faut croire qu'il n'y a rien d'impoſſible. Je reviens à votre hiſtoire ; je m'étois moquée de celle de la Mouſſe, mais je ne me moque pas de

celle-ci : vous me l'avez très-bien contée, & si bien que j'en frissonnois en la lisant, le cœur m'en battoit ; en vérité c'est la plus étrange chose du monde. Cet *Auger* enfin, c'est un garçon que j'ai vu, à qui je parlerai, & qui conte cela tout naïvement ; je crois que rien ne peut être plus positif, c'est un sylphe assurément. Après la promesse que vous faites, je ne doute pas qu'il n'y ait presse à qui vous apportera ici ; la récompense est digne d'être bien disputée ; & si je ne vous vois arriver, je croirai que cela vient de la guerre que cette préférence aura émue entre eux : cette guerre sera bien fondée, & si les sylphes pouvoient périr, ils ne pourroient le faire dans une plus belle occasion. Enfin, ma fille, je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté cette histoire d'original, c'est la premiere de cette nature dont je voudrois répondre.

Je trouve plaisans les miracles de votre solitaire ; mais s'il les croit, j'en doute fort, & M. de Grignan a grande raison de l'aller prêcher de tems en tems : sa vanité pourroit bien le conduire du milieu de son désert dans le milieu de l'enfer ; ce feroit un beau chemin ; il n'eût pas été besoin de prendre tant de peines : s'il ne va que là, on y va fort bien de par-tout.

Je craindrai donc pour ſon ſalut, juſqu'à ce que vous m'en aſſuriez : je vous crois, & je ſais que vous êtes tout comme il faut pour n'être perſuadée qu'à bonnes enſeignes. Dieu eſt tout-puiſſant, qui eſt-ce qui en doute ? Mais nous ne méritons guere qu'il nous montre ſa puiſſance.

Je ſuis fort aiſe que M. de Grignan ait bien harangué, cela eſt agréable pour ſoi ; on ne ſe ſoucie pas des autres. M. de Chaulnes parla bien auſſi, un peu peſamment, mais cela n'étoit pas mal à un gouverneur. Pour M. de Lavardin, il a la langue fort bien pendue. J'ai mandé à Corbinelli qu'aſſurément ſon paquet avoit été perdu avec tant d'autres lettres que je regrette tous les jours. Adieu, ma chere enfant, je vous aime ſi paſſionnément que j'en cache une partie de peur de vous accabler. Je vous remercie de vos ſoins, de votre amitié, de vos lettres ; ma vie tient à toutes ces choſes-là.

LETTRE XCIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 21 octobre 1671.

QUE votre ventre me peſe, ma chere petite! Songez que vous n'êtes pas ſeule à étouffer, & que le grand intérêt que je prends à votre ſanté me feroit devenir habile ſi j'étois auprès de vous. Les avis que je donne à la Deville feroient croire à Madame Moreau que j'aurois eu des enfans : en vérité j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. J'avoue que d'abord l'honnêteté & la *préciosité* d'un long veuvage m'avoient laiſſée dans une profonde ignorance ; mais je deviens *matrone* à vue d'œil.

Vous avez préſentement M. de Coulanges ; il vous aura bien réjoui le cœur ; mais quand vous recevrez cette lettre, vous ne l'aurez plus ; je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu d'aller vous trouver juſqu'à Lambeſc. J'ai fort envie de ſavoir des nouvelles de ce pays-là, je ſuis accablée de celles de Paris ; ſur-tout la répétition du mariage de MONSIEUR me fait ſécher ſur pied ; je ſuis en bute à

tout le monde, & tel qui ne m'a point écrit, se réveille pour mon malheur afin de me l'apprendre. Je viens d'écrire à l'abbé de Pontcarré, « que je le conjure » de ne m'en plus rompre la tête, ni de » la Palatine qui va quérir la princesse (1), » ni du maréchal du Plessis qui va l'épou- » ser à Metz, ni de Monsieur qui va » consommer à Châlons, ni du Roi qui » les va voir à Villers-Cotterets; qu'en » un mot, je n'en veux plus entendre par- » ler qu'ils n'aient couché & recouché en- » semble; que je voudrois être à Paris » pour n'entendre plus parler de nou- » velles; que du moins si je pouvois me » venger sur les Bretons de la cruauté de » mes amis, je prendrois patience; mais » qu'ils sont six mois à tourner sans en- » nui sur une nouvelle de la cour, & à la » regarder de tous les côtés; que pour » moi j'ai encore un petit reste de bel air » qui me rend précieuse, & qui fait que » je me lasse aisément ». En effet, je me détourne des lettres où je crois qu'on va me parler encore de nouvelles, & je me jette avidement sur les lettres d'affaires. Je lus hier avec un plaisir extrême une

(1) Elisabeth-Charlotte de Bavière, fille de Charles-Louis, électeur Palatin.

lettre du bon homme la Maiſon, que j'étois bien aſſurée qui ne me diroit pas un mot de ce mariage, mais qui ſalue toujours fort humblement Madame la Comteſſe, comme ſi elle étoit encore à mes côtés. Hélas! il ne me faudroit guere prier pour me faire pleurer préſentement; un tour de mail ſur le ſoir en feroit l'office. A propos, il y a des loups dans mon bois; j'ai deux ou trois gardes qui me ſuivent les ſoirs le fuſil ſur l'épaule; *Beaulieu* eſt le capitaine. Nous avons honoré depuis deux jours le clair de la lune de notre préſence entre onze heures & minuit. Avant-hier nous vîmes d'abord un homme noir; je ſongeai à celui d'*Auger*, & je me préparois déjà à refuſer ſa jarretiere. Il s'approcha, & nous trouvâmes que c'étoit M. de la Mouſſe. Un peu plus loin nous vîmes un corps blanc tout étendu, nous approchâmes de celui-là, c'étoit un arbre que j'avois fait abattre la ſemaine paſſée. Voilà des aventures bien extraordinaires, je crains que vous n'en ſoyez effrayée en l'état où vous êtes; buvez un verre d'eau, ma fille. Si nous avions des ſylphes à notre commandement, nous pourrions vous conter quelque hiſtoire digne de vous divertir; mais il n'appartient qu'à vous de voir une telle

diablerie ſans pouvoir en douter. Quand ce ne ſeroit que pour parler à *Auger*, il faut que j'aille en Provence : cette hiſtoire m'a bien occupée & bien divertie ; j'en ai envoyé la copie à ma tante, croyant que vous n'auriez pas eu le courage de l'écrire deux fois ſi bien & ſi exactement. Dieu ſait quel goût je trouve à ces ſortes de choſes en comparaiſon des *Renaudots* (2), qui égaient leur plume à mes dépens. Adieu, ma chere belle, je vous vois & je penſe à vous ſans ceſſe. Mille amitiés aux Grignans à proportion de ce que vous croyez qu'ils m'aiment ; cette regle eſt bonne, je m'en fie à vous.

LETTRE C.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 25 octobre 1671.

Me revoilà dans mes lamentations de Jérémie ; je n'ai reçu qu'un paquet cette ſemaine, & je dois croire l'autre perdu : vous n'avez point été ſept jours ſans m'écrire ; c'eſt aſſurément un démon qui dérobe vos lettres, & qui s'en joue, c'eſt

(2) C'eſt-à-dire, des faiſeurs de gazettes. L'invention des gazettes eſt due aux *Renaudots*.

le sylphe d'*Auger :* quoi qu'il en soit, j'en suis inconsolable. Voilà une lettre pour votre évêque ; vous avez très-bien fait d'ouvrir la sienne, elle est toute farcie de tendresse : je le prends par ses paroles, & je compte là-dessus plus qu'il ne voudroit ; c'est très-bien fait, pourquoi s'embarque-t-il dans de si extrêmes protestations ? Je crois que ma réponse n'est point mal : la fin est bien méchante & bien commune j'ai quasi donné dans la *justice de croire ;* mais voilà justement où je ne m'en soucie pas. On me mande que le Roi a donné un régiment au chevalier de Grignan ; je crois que c'est Adhémar ; si c'est quelque chose de bon, j'en suis ravie. Mais que dirons-nous de Coulanges ? N'est-ce point le plus joli homme du monde ? J'ai lu sa lettre, tout comme vous l'avez imaginé, c'est-à-dire en pâmant de rire : toute sa lettre est excellente, & ses chapitres ; mon Dieu ! que j'ai envie de le voir, de l'embrasser, de parler de vous avec lui ! Il est ravi de tout ce que vous faites, & en vérité il a raison ; on ne peut assez vous admirer, je ne saurois faire les honneurs de vous ; j'en suis touchée comme les autres, & j'en demeure d'accord avec mes bons amis, sans faire comme la présidente Janin : vous souvient-il de ce petit conte ?

Enfin, ma fille, que vous manque-t-il ? Vous le renviez sur M. de Pomponne. Au milieu de mon rire, je me suis senti des serremens de cœur qui ne paroissoient point devoir y tenir une place, & que je trouvois fort bien le moyen d'y mettre ; tous chemins vont à Rome, c'est-à-dire, tout me va droit au cœur. M. de Coulanges écrit tout cela bien plaisamment, & nous en avons ri, comme vous l'avez prévu, & assurément aux mêmes endroits. J'examinerai bien cet hiver avec lui tous les chapitres, & sur-tout celui de la coëffure ; il me paroît assez comme celui d'Aristote dans son chapitre des chapeaux. Mais le chocolat, qu'en dirons-nous ? N'avez-vous point peur de vous brûler le sang ? Tous ces effets si miraculeux ne nous cacheront-ils point quelqu'embrasement ? Dans l'état où vous êtes, ma chere enfant, rassurez-moi, car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat, comme vous savez, mais il me semble qu'il m'a brûlée, & de plus j'en ai bien entendu dire du mal ; mais vous dépeignez & vous dites si bien les merveilles qu'il fait en vous, que je ne sais plus qu'en penser. Cet endroit de la lettre de Coulanges est très-plaisant, mais tout, je vous assure qu'elle est plaisante. Adieu,

ma très-chere & très-aimable, je prendrai grand plaisir à lire dans le chapitre de la tendresse que vous avez pour moi; je vous promets de demeurer fixée dans l'opinion que j'en ai; mais pour plus grande sûreté, soyez fixée aussi à m'en donner des marques, comme vous faites. Il est vrai que les lettres de notre petit ami ne sont nullement agréables, il y a trop de paroles; il fait bien d'être honnête homme d'ailleurs.

LETTRE CI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 28 octobre 1671.

Des scorpions, ma fille! il me semble que c'étoit-là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles sur la glace & sur le chocolat est une matiere que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, & vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées, & si elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéristases* (1);

(1) Terme de philosophie, qui vient du grec,

voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder avec le chocolat ; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, & j'en pris hier pour me nourrir, afin de jeûner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulois ; voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit selon l'intention. Je ne sais pas ce que vous avez fait ce matin, pour moi je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambe pour prendre des alignemens ; je fais des allées de retour tout au tour de mon parc, qui feront d'une grande beauté ; si mon fils aime les bois & la promenade, il bénira bien ma mémoire ; je crois qu'il est à Paris, votre petit frere ; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici ; il fait bien. Mais que dites-vous de mon mari, l'abbé d'Effiat ? Je suis bien malheureuse en maris ; il épouse une jeune nymphe de quinze ans (1), fille de M. & de Madame de la Baziniere, façonniere & coquette en perfection ; le

& signifie l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de la vigueur & de l'activité à l'autre.

(2) Marie-Anne Bertrand de la Baziniere n'épousa point l'abbé d'Effiat, comme le bruit en couroit alors ; elle épousa depuis le comte de Nancré.

mariage

mariage se fait en Touraine ; il a quitté quarante mille livres de rente de bénéfices pour . . . Dieu veuille qu'il soit content ; tout le monde en doute, & trouve qu'il auroit bien mieux fait de s'en tenir à moi.

M. d'Harouïs m'écrit ceci : « mandez » à Madame DE CARIGNAN (3) que je » l'adore ; elle est à ses petits Etats ; ce ne » sont pas gens comme nous, qui don- » nons des cent mille écus ; mais au moins « qu'ils lui donnent autant qu'à Madame » de Chaulnes pour sa bien-venue ». Il aura beau souhaiter, & moi aussi ; vos esprits sont secs, & leur cœur s'en ressent ; le soleil boit toute leur humidité, & c'est ce qui fait la bonté & la tendresse. Je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la semaine passée : la Provence est devenue mon vrai pays ; c'est de-là que viennent tous mes biens & tous mes maux. J'attends toujours les vendredis avec impatience, c'est le jour

(3) Plaisanterie au sujet de la mépriſe d'un gentilhomme Breton, qui buvant la ſanté de Madame DE GRIGNAN, pendant les Etats, diſoit *Madame* DE CARIGNAN ; ce qui fut ſuivi de pluſieurs autres Bretons. *Voyez la page 299.*

de vos lettres. Saint-Pavin (4) fit autrefois une épigramme sur les vendredis, qui étoient les jours qu'il me voyoit chez l'abbé : il parloit aux dieux, & finissoit :

Multipliez les vendredis,
Je vous quitte de tout le reste.

A l'applicazione, Signora. M. d'Angers (5) m'écrit des merveilles de vous ; il a fort vu M. d'Uzez (6), qui ne peut se taire de vos perfections ; vous lui êtes très-obligée de son amitié, il en est plein, & la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon abbé vous aime très-parfaitement, la Mousse vous honore, & moi je vous quitte ; ah, marâtre ! un mot aux chers Grignans.

---

(4) C'étoit un Sanguin, abbé, & le même dont Despréaux a dit : *& Saint-Pavin dévot.*

(5) Henri Arnauld, évêque d'Angers.

(6) Jacques Adhémar de Monteil, évêque d'Uzès.

LETTRE CII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche premier novembre 1671.

Si cette premiere lettre de Coulanges que j'ai perdue, étoit comme les trois autres, il en faut pleurer; car tout de bon, on ne peut écrire plus agréablement: vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire; chacun y dit son mot très-plaisamment. Pour vous, ma fille, je vous reconnois bien à consentir que Coulanges s'en aille demain, plutôt qu'à demeurer avec vous toute sa vie; cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litiere avec quelqu'un; je ne veux point vous dire la seule personne du monde avec qui j'y voudrois aller. Je suis fort aise de connoître *Jacquemart* & *Marguerite* (1); il me semble que je suis avec vous tous, & il me semble que je vous vois & M. de Coulanges. Il faut avouer que vous êtes une honnête femme de vous

(1) C'est ainsi qu'on nomme à Lambesc les deux figures qui frappent les heures à l'horloge du Beffroi de cette ville, où se trouvoit alors Madame de Grignan pendant la tenue de l'assemblée des Etats de Provence.

ajuſter, comme vous faites en Provence avec votre mari, & d'avoir paſſé neuf mois avec nous à Paris, comme une vraie Demoiſelle de Lorraine; vous ſouvient-il de ce manteau noir, dont vous nous honoriez tous les jours? J'eſpere que je renouvellerai tous vos ajuſtemens, quand j'arriverai à Grignan: mais point de groſſeſſe, mon cher Grignan, je vous en conjure tendrement; ayez pitié de votre aimable femme, laiſſez-là repoſer comme une bonne terre; ſi vous me le promettez, je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille, la crainte que vous avez de perdre votre premier Préſident; votre imagination va vîte, car il n'eſt point en danger: voilà les tours que me fait la mienne à tout moment; il me ſemble toujours que tout ce que j'aime, que tout ce qui m'eſt bon, va m'échapper; & cela donne de telles détreſſes à mon cœur, que ſi elles étoient continuelles, comme elles ſont vives, je n'y pourrois pas réſiſter; ſur cela il faut faire des actes de réſignation à l'ordre & à la volonté de Dieu. M. Nicole n'eſt-il pas encore admirable là-deſſus? J'en ſuis charmée, je n'ai rien vu de pareil. Il eſt vrai que c'eſt une perfection un peu au-deſſus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'eſtime

ou l'improbation du monde; je suis moins capable que personne de la comprendre; mais quoique dans l'exécution on se trouve foible, c'est pourtant un plaisir que de méditer avec lui, & de faire réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse que nous recevons d'une telle fumée; & à force de trouver son raisonnement vrai, il ne seroit pas impossible qu'on s'en servît dans certaines occasions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoique nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des foiblesses de notre cœur. M. d'Andilli est aussi content que nous de ce beau livre.

M. de Coulanges vous a gagné votre argent; mais vous avez bien ri en récompense: rien ne peut égaler ce qu'il a écrit à sa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hiver, tant je ferai ravie de parler de vous avec un homme qui vous a vue & admirée de si près. Pour Adhémar, puisqu'il est méchant, je le chasserai; il est vrai qu'il a un régiment, & qu'il entrera par force. On me mande que ce régiment est une distinction agréable, mais n'est-ce point aussi une ruine? Ce que je trouve de bon, c'est que le Roi se soit souvenu d'Adhémar en absence; plût à Dieu qu'il se souvînt aussi de son aîné, puisqu'il va bien

jusqu'en Suede chercher de fideles serviteurs (2)!

J'aime le Coadjuteur de m'aimer encore. Adhémar, chevalier, approchez-vous, que je vous embrasse; je suis attachée à ces Grignans. Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole ne fasse en moi de si beaux effets qu'en M. de Grignan; j'ai des liens de tous côtés; mais sur-tout j'en ai un qui est dans la moële de mes os; & que fera là-dessus M. Nicole? Mon Dieu, que je sais bien l'admirer; mais que je suis loin de cette bienheureuse indifférence qu'il veut nous inspirer! Adieu, ma très-chere petite, ne me plaignez-vous point de ce que je m'en vais souffrir présentement que vous êtes dans votre neuf? Conservez-vous, si vous m'aimez. Je sens de la tristesse de voir tous vos visages de Paris vous quitter l'un après l'autre; il est vrai que vous avez votre mari qui est aussi un visage de Paris. Ma fille, il ne faut point se laisser oublier dans ce pays-là, il faut que je vous ramene, je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'abbé d'Effiat n'est point fait, comme on me l'avoit mandé; il de-

(2) Voyez la note qui regarde M. de Pomponne, pag. 334.

mande du tems pour y penser, & je crois cette affaire rompue.

LETTRE CIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 4 novembre 1671.

Ah! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scene à Livri (1), & que mon cœur fut dans une terrible presse: mais il faut passer légérement sur de tels souvenirs. Parlons un peu de M. Nicole, il y a long-tems que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne & fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayions pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grace, & que la philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix & l'union avec le prochain, & nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. Devinez ce que je fais, je recom-

(1) Il s'agit encore ici de la fausse-couche de Madame de Grignan, arrivée à Livri le 4 novembre 1669. *Voyez la page* 305.

mence ce traité; je voudrois bien en faire un bouillon, & l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil & de l'amour propre, qui se trouvent dans toutes les disputes, & que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin, ce traité est fait pour bien du monde; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence & la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées; cette expression m'a paru belle & nouvelle; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan; si j'étois votre garde pendant votre couche, ce seroit notre fait: mais que puis-je vous faire de si loin? Je fais dire tous les jours la messe pour vous, voilà mon emploi, & d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élevent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité; & l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes, qui pour douze sols veuillent bien

bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. « O trop heureux » ceux qui plantent des choux ! quand ils » ont un pied à terre, l'autre n'en eſt » pas loin ». Je tiens ceci d'un bon Auteur (2). Nous avons auſſi des planteurs qui font des allées nouvelles, & dont je tiens moi-même les arbres, quand il ne pleut pas à verſe ; mais le tems nous déſole, & fait qu'on ſouhaiteroit un ſylphe pour nous porter à Paris. Madame de la Fayette me mande que puiſque vous me contez ſérieuſement l'hiſtoire d'*Auger*, elle eſt perſuadée que rien n'eſt plus vrai, & que vous ne vous moquez point de moi. Elle croyoit d'abord que ce fût une folie de Coulanges, & cela ſe pouvoit très-bien penſer ; ſi vous lui en écrivez, que ce ſoit ſur ce ton.

M. de Louvigni, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la charge (3) de ſon pere. Voilà M. de la Feuillade (4)

(2) Panurge.

(3) De colonel des gardes françoiſes, dont le maréchal de Gramont & le comte de Guiche ſon fils, reçu en ſurvivance, firent agréer au Roi leurs démiſſions en ce tems-là.

(4) François d'Aubuſſon, duc de la Feuillade, depuis maréchal de France, ſuccéda au maréchal de Gramont, & fut inſtallé par le

bien établi ; je ne croyois pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fievre qui m'a fait peur. Votre petite fille a mal aux dents, & pince comme vous, cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus ? Songez que je suis dans un désert. La Troche que j'attendois, est malade. Nous sommes donc seuls, nous lisons beaucoup ; & l'on trouve le soir & le lendemain comme ailleurs.

LETTRE CIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 novembre 1671.

PLUT à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses & les inquiétudes possibles, vous pût être bon à quelque chose ! Il me semble que l'état où je suis ne devroit point vous être entiérement inutile : cependant il ne vous sert de rien ; & de quoi pourroit-il vous servir à deux cens lieues de vous ? Je crois que l'on songe à tout où vous êtes, qu'on a toutes les prévoyances,

Roi, le 4 janvier 1672, dans la charge de colonel des gardes françoises.

qu'on a pris le bon parti entre aller à Aix ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne heure une sage-femme pour vous y accoutumer un peu, & vous épargner au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire, le chagrin & l'impatience que donne un visage entiérement inconnu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous secourent en cette occasion; elles se souviennent de tout le manege de Madame *Moreau*; & vous, ma fille, vous aurez soin de garder le silence, & vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort bon marché d'acheter le plaisir de parler par un grand accès de fievre. Que vous dirai-je enfin, & que puis-je vous dire que des choses à peu près de cet agrément? J'ai la tête pleine de tout ceci, je vous en parle, cela est naturel; si cela vous ennuie, cela est naturel aussi: je ne suis point blessée de toutes les choses qui sont à leur place; il faudroit donc ne point vous écrire, jusqu'à ce que je susse que vous êtes accouchée, & ce seroit une étrange chose; il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre esprit à souffrir les pensées justes & naturelles, dont on est rempli dans certaines occasions: peut-être que vous serez accouchée quand vous recevrez cette lettre; mais qu'importe, pourvu

qu'elle vous trouve en bonne santé. J'attends vendredi avec de grandes impatiences; voilà comme je suis à toujours pousser le tems avec l'épaule, & c'est ce que je n'aimois point à faire, & que je n'avois fait de ma vie, trouvant toujours que le tems marche assez, sans qu'on le hâte d'aller. Madame de la Fayette me mande qu'elle va vous écrire; je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que la M..., entra l'autre jour chez la Reine à la comédie Espagnole, tout effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas; elle prit la place de Madame du Frénoi; on se moqua d'elle, comme d'une folle très-mal-apprise.

L'autre jour Pomenars passa par ici; il venoit de Laval, où il trouva une grande assemblée de peuple, il demanda ce que c'étoit. C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le comte de Créance; *cet homme-là, Sire, c'étoit lui-même.* Il approcha, il trouva que le peintre l'avoit mal habillé; il s'en plaignit, il alla souper & coucher chez le Juge qui l'avoit condamné; le lendemain il vint ici pâmant de rire; il en partit cependant dès le grand matin le jour d'après.

Pour des devises, hélas, ma fille! ma

pauvre tête n'eſt guere en état de ſonger, ni d'imaginer : cependant comme il y a douze heures au jour, & plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire *une fuſée pouſſée fort haut* avec ces mots : *Che pera, pur che s'innalzi.* Plût à Dieu que je l'euſſe inventée ! je la trouve toute faite pour Adhémar, qu'*elle périſſe, pourvu qu'elle s'élevé ;* je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles ; je ne m'en ſouviens pourtant pas préciſément ; mais je la trouve ſi jolie, que je ne crois point qu'elle vienne de moi. Je me ſouviens d'avoir vu dans un livre, au ſujet d'un amant qui avoit été aſſez hardi pour ſe déclarer, *une fuſée en l'air*, avec ces mots, *da l'ardore l'ardire* : (1) elle eſt belle, mais ce n'eſt pas cela. Je ne ſais même ſi celle que je voudrois avoir faite, eſt dans la juſteſſe des deviſes ; je n'ai aucune lumiere là-deſſus ; mais en gros elle m'a plu ; & ſi elle étoit bonne, & qu'elle ſe trouvât dans les quadrilles, ou dans un cachet, ce ne ſeroit pas un grand mal ; il eſt difficile d'en faire de toutes nouvelles. Vous m'avez entendue mille fois ravauder ſur ce demi-vers du Taſſe que je voulois employer à toute force, *l'alte non temo* : j'ai tant fait, que le comte des Cha-

(1) *Ma hardieſſe vient de mon ardeur.*

pelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du soleil, *l'aise non temo* (2); il est joli. Ma pauvre enfant, peut-être que tout cela ne vaut rien, & je ne m'en soucierai guere, pourvu que vous vous portiez bien.

LETTRE CV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 15 novembre 1671.

QUAND je vous ai demandé si vous n'aviez point jetté mes dernieres lettres, c'étoit un air; car, de bonne foi, quoiqu'elles ne méritent pas tout l'honneur que vous leur faites, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écrivois, quand vous faisiez des poupées, vous garderez encore celles-ci : mais il n'y a plus de cassettes capables de les contenir; hélas! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaisant que ce que vous dites du nom d'*Adhemar*. Enfin, la seule rature de ses lettres, c'est à la signature. Je suis bien empêchée pour le nom du régiment; je vous en ai mandé mon avis. Vous savez comme

(2) *Je ne crains pas de m'élever.*

je ſuis pour *Adhémar*, & que je voudrois le maintenir au péril de ma vie (1), mais je crains que nous ne ſoyons pas les plus forts. Pour la deviſe (2) elle eſt jolie.

Che peri, pur che m' innalzi.

Voilà le vrai diſcours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit maréchal de France. J'ai bien envie d'en ſavoir votre avis, & où je l'ai pêchée, car je ne crois pas l'avoir faite (3). Pour M. de Grignan, ah, je le crois! je ſuis aſſurée qu'il aime mieux une *grive* que vous; & ſur ce pied-là j'aime mieux un *hibou* que lui: qu'il s'examine, je l'aime comme il vous aime à proportion; je ſais bien toujours qu'il y a une choſe qui m'en fera juger. Mais, mon enfant,

(1) Le régiment dont il s'agit étoit un de ceux qu'on nomme dans la cavalerie *Régimens de Gentilshommes*, & qui portent le nom des colonels. Celui-ci s'appella *Grignan*, & ne quitta ce nom qu'à la mort du marquis de Grignan, arrivée en 1704.

(2) Le corps de cette deviſe étoit une fuſée volante.

(3) Le pere Bouhours, dans ſon entretien ſur les deviſes, cite celle du comte d'Iliers, dont le corps eſt le même, & le mot eſt: *poco duri, pur che m' innalzi.*

n'admirez-vous point les erreurs & les contre-tems que fait l'éloignement ? Je ſuis en peine de vous quand vous êtes en bonne ſanté ; & quand vous ſerez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie ; mais cette joie ne peut être longue, car enfin il faut accoucher, & c'eſt cela qui me trouble avec raiſon juſqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc réſolue d'accoucher à Lambeſc ? Avez-vous votre chirurgien ? La petite Deville me mande que vous le connoiſſez, c'eſt beaucoup ; je crains qu'il ne ſoit jeune puiſqu'il vous ſaigne, & les jeunes gens n'ont guere d'expérience. Enfin je ne ſais ce que je dis, mais ayez ſoin de vous par-deſſus toutes choſes : le paſſé doit vous avoir rendue ſage ; pour moi je ſuis d'une capacité qui me ſurprend.

Vous ai-je dit que je faiſois planter la plus jolie place du monde ? Je me plante moi-même au milieu de la place, où perſonne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mouſſe fait vingt tours pour s'échauffer ; l'abbé va & vient pour nos affaires ; & moi je ſuis là fichée avec ma caſaque à penſer à la Provence ; car cette penſée ne me quitte jamais. Je voudrois bien apprendre ici les nouvelles de

votre accouchement : la fatigue d
mins & ma violente inquiétude
paroiſſent pas deux choſes qu'o
ſupporter à la fois. Mandez-moi qu
choiſira Adhémar; je le trouve em
M. de Grignan défend *Grignan*, &
ſon; Rouville (4) défend l'autre;
dra ſe réduire *au petit glorieux* (5

Vous voulez ſavoir ſi nous av
core des feuilles vertes; oui, bea
elles ſont mêlées d'aurore & de
mortes, cela fait une étoffe adr
Voilà deux bonnes veuves, Mad
Senneterre & Madame de Leuvill
eſt plus riche que l'autre, mais l'a
plus jolie que l'une. Vous ne m
rien de votre aſſemblée, elle di
que nos États. Parlez-moi au m
votre ſanté, & pour ce que vous
des fadaiſes, je ne trouve que
bon : hélas ! ſi vous les haïſſiez, v
riez qu'à brûler mes lettres ſans
Adieu, ma très-chere & très-aim
vous recommande ma vie.

(4) François, comte de Rouville,
extraordinaire pour l'autorité qu'il avo
de dire hautement la vérité.

(5) M. de Guilleragues diſoit, que
Grignans étoient glorieux. On lui di
ADHÉMAR l'eſt-il ? Il répondit : GLO
& depuis on l'appella *le petit glorieux*

LETTRE CVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 18 novembre 1671.

Hé, mon Dieu ! ma chere enfant, en quel état vous trouvera cette lettre ! Il sera le 28 du mois, vous serez accouchée, je l'espere, & très-heureusement : j'ai besoin de me dire souvent ces paroles pour me soutenir le cœur, qui est quelquefois tellement pressé que je ne sais qu'en faire ; mais il est bien naturel d'être comme je suis, dans une occasion comme celle-ci. J'attends mes vendredis, & je supplie ceux qui se sont divertis à prendre vos lettres, de finir ce jeu jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut aussi aux miennes ; j'en suis au désespoir ; car vous savez qu'encore que je ne fasse pas grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à qui je les écris, les reçoivent : ce n'est jamais pour d'autres, ni pour être perdues que je les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas : quelle vision d'en vouloir à mes lettres ! Il me semble que nous sommes à un degré de parenté qui ne donne point de curiosité ; voilà qui est insupportable,

n'en parlons plus. D'Hacqueville me mande qu'il avoit laissé Madame de Montausier à l'agonie, & je la crois morte : s'il faut écrire à M. de Montausier & à Madame de Crussol (1), me voilà plus empêchée que quand Adhémar écrivit au Roi & aux ministres. Je ne saurois plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous ; me voilà demeurée tout court. Je songe quelquefois que pendant que je me creuse la tête, on tire peut-être le canon, on est aise, on se réjouit pour votre accouchement ; mais je ne le sais pas encore, & on languit en attendant. Il gele à pierres fendre : je suis tout le jour à trotter dans ces bois ; il feroit très-beau s'en aller, & quand nous partirons la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions ; quand on n'a pas autre chose à dire, il vaut tout autant finir.

(1) Fille de Madame de Montausier.

LETTRE CVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 22 novembre 1671.

MADAME de Louvigni (1) est accouchée d'un fils : vous voyez bien, ma chere enfant, que vous en aurez un aussi ; vous vous y attendez d'une telle sorte que, comme vous dites, *la Signora qui mit au monde une fille* ne fut pas plus attrapée que vous le seriez, si ce malheur vous arrivoit. Je fais prier Dieu sans cesse pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puisse me résoudre à quitter ce lieu avant que d'en savoir des nouvelles : cette sorte d'inquiétude ne peut se porter sur des chemins où je ne recevrois point de lettres ; c'est donc vous, ma fille, qui m'arrêtez.

Je suis très-affligée de l'état où vous me représentez votre premier président (2) : c'est une perte considérable pour vous ; il

(1) Marie-Charlotte de Castelnau, femme d'Antoine-Charles, comte de Louvigni, depuis duc de Gramont.

(2) Henri de Forbin d'Oppede.

faut que votre malheur ſoit bien fort pour tuer un homme de cet âge, & ſi bien fait, & d'une ſi belle phyſionomie. Si Dieu vous le rend, ce ſera un miracle : je n'euſſe jamais cru prendre un ſi grand intérêt à un premier préſident de Provence ; mais la Provence eſt mon pays depuis que vous y êtes.

Enfin, voilà Madame de Richelieu à la place de Madame de Montauſier ; quelle joie pour bien des gens ! quel chagrin pour d'autres ! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée dans cette maiſon ; pour moi, je prends peu d'intérêt à tout cela, & ne conſerve mes amis de la cour que dans la vue de vous être quelquefois bonne en votre abſence. J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne, toute pleine d'une vraie & ſincere amitié : il eſt bien content du Roi ſon maître : il ne trompera perſonne dans la bonne opinion qu'on a de lui.

Je ne doute nullement de l'hiſtoire d'*Auger*, & n'en ai jamais douté : c'eſt une viſion de Madame de la Fayette, fondée ſur la folie de M. de Coulanges ; préſentement elle la croit comme moi. L'hiver eſt ici dans toute ſon horreur ; je ſuis dans les jardins, ou au coin de mon feu : on ne peut s'amuſer à rien ; quand on eſt loin de ſes tiſons il faut courir,

Je passerai encore deux vendredis aux Rochers, où j'espere que j'apprendrai votre heureux accouchement. M. de Grignan est obligé d'avoir soin de moi, comme j'ai eu soin de lui en pareille occasion (3).

LETTRE CVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 25 novembre 1671.

J'AI appris par mes lettres de Paris la mort de votre premier président : je ne puis vous dire combien j'en suis affligée ; il étoit fort honnête homme & fort aimable de sa personne ; mais ce qui me le rendoit très-considérable, c'est l'amitié qui étoit entre vous ; c'est de penser à ce que vous étoit une si bonne liaison ; & quand je me suis bien creusée sur ce sujet, je me retourne, & je trouve dans mon cœur l'inquiétude de votre santé & la pensée de votre accouchement. Je ne sais comment je n'ai pas eu l'esprit de vous conseiller ce que vous avez fait, moi qui craignois également de vous

(3) Voyez la lettre du 19 novembre 1670.

voir affronter la petite vérole à Aix, ou retourner sur vos pas à Grignan : il n'y avoit qu'à ne bouger d'où vous êtes; vous avez pris le bon parti. Je crois que vous aurez été saignée; je crois que vous aurez été prévoyante; je crois enfin, & j'espere que tout ira bien. Madame de Louvigni vous a donné un très-bon exemple; mais dans l'attente de cette nouvelle on souffre beaucoup; je voudrois bien la recevoir ici. J'attends vendredi de vos lettres avec mon impatience ordinaire; je crois que vous me parlerez bien aussi de la mort de ce pauvre homme; je crains qu'elle ne vous ait émue, & ne vous ait fait beaucoup de mal en l'état où vous êtes; je ne puis, ma très-chere, vous en dire davantage dans celui où je suis; ce n'est pourtant pas manque de loisir, je vous en assure; ce n'est pas manque aussi d'amitié pour vous; au contraire, c'est ce qui me rend trop sensible à toutes les pensées de Provence, & qui fait que ne pouvant vous dire que des choses tristes, & trouvant que vous n'en avez pas besoin, je vous quitte après vous avoir tendrement embrassée.

*

LETTRE CIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 29 novembre 1671.

Il m'est impossible, très-impossible de vous dire, ma chere fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me suis doutée que vous étiez accouchée; mais de ne point voir de ces aimables dessus de lettres de votre main, c'étoit une étrange affaire. Il y en avoit pourtant une de vous du 15; mais je la regardois sans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troubloit la tête. Enfin je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, & j'ai trouvé tout ce que je pouvois souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie? Demandez au Coadjuteur; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le cœur se serre, & l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher; c'est ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaisir: ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien,

pas

pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les raisons de tous ces effets ; pour moi je les sens, & je m'en vais faire dire autant de messes pour remercier Dieu de cette grace, que j'en faisois dire pour la lui demander. Si l'état où je suis duroit long-tems, la vie seroit trop agréable ; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez-tôt. La jolie chose d'accoucher d'un garçon, & de l'avoir fait nommer par la Provence (1) ! voilà qui est à souhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites ; elles m'ont donné l'achevement d'une extrême joie. Mon abbé est transporté comme moi, & notre Mousse est ravi. Adieu, mon ange ; j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

(1) Il fut tenu sur les fonts par les procureurs du pays de Provence, & nommé *Louis Provence.*

LETTRE CX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 2 décembre 1671.

ENFIN, ma fille, après les premiers transports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me falloit encore vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entiere satisfaction. Il arrive tant d'accidens aux femmes en couche, & vous avez la langue si bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne santé pour me faire partir joyeusement. J'aurai donc mes lettres de vendredi, & puis je partirai, & je recevrai celles de l'autre vendredi à Malicorne. Je suis toute étonnée de ne plus trouver sur mon cœur, ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous m'y aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve si heureuse que je ne cesse d'en remercier Dieu; je n'espérois point en être si-tôt quitte. J'ai reçu des complimens sans compte & sans nombre, & du côté de Paris par mille lettres, & de celui de la Bretagne, on a bu à la santé du petit Bambin à plus d'une lieue à la ronde; j'ai donné de quoi boire, j'ai donné à souper

à mes gens ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de *Pilois*, qui vint le matin avec sa pelle sur le dos, & me dit : « Madame, je viens me réjouir » pas moins, parce qu'on m'a dit que » Madame la Comtesse étoit accouchée » d'un petit gars ». Cela vaut mieux que toutes les phrases du monde. M. de Montmoron (1) est couru ici ; entre plusieurs propos on a parlé de devises ; il est très-habile là-dessus : il assure qu'il n'a vu en nul lieu celle que je conseille à Adhémar. Il connoît une fusée avec ces mots : *da l' ardore l' ardire* (2) ; mais ce n'est pas cela : l'autre est plus parfaite, à ce qu'il dit.

Che peri, par che m' innalzi.

Soit qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la trouve admirable. Mais que dites-vous de M. de Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisoit il y a un an ? Qui nous eût dit : dans un an il sera prisonnier, l'eussions-nous cru ? *Vanité des vanités, & tout est vanité.* On

(1) Il étoit Sévigné.

(2) C'étoit la devise du maréchal de Bassompierre.

dit que la nouvelle MADAME est toute étonnée de sa grandeur ; on vous mandera comme elle est faite. Quand on lui présenta son médecin, elle dit qu'elle n'en avoit que faire, qu'elle n'avoit jamais été ni saignée, ni purgée, & que quand elle se trouvoit mal, elle faisoit deux lieues à pied, & qu'elle étoit guérie : *lasciamo la andar, che fara bon viaggio.* Vous voyez bien que je vous écris comme à une femme qui sera dans son vingt-deuxieme ou vingt-troisieme jour de couche. Au reste, M. de Grignan n'ignore pas tout ce que vous avez souffert ; & ne seroit-il point au désespoir, s'il vous aime, d'être cause que tous les ans vous fussiez dans le même cas ? Ne craint-il point à la fin de vous perdre ? Après toutes ces bonnes raisons je n'ai plus rien à lui dire, sinon que par ma foi je n'irai pas en Provence si vous êtes grosse ; je souhaite que ce lui soit une menace : pour moi, j'en ferois désespérée ; mais je soutiendrois la gageure ; ce ne seroit pas la premiere que j'aurois soutenue. Adieu, divine Comtesse ; je baise le petit enfant, je l'aime tendrement ; mais j'aime bien mieux Madame sa mere, & de long-tems ce degré ne lui passera par dessus la tête. J'ai fort envie de savoir de vos nouvelles, de celles

de l'assemblée, & du baptême de votre fils. Avec un peu de patience j'apprendrai tout; mais vous savez que c'est une vertu qui n'est guere à mon usage.

LETTRE CXL.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 6 décembre 1671.

Ces dernieres lettres ne m'étoient pas moins nécessaires pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours: ce fut une joie si parfaite pour moi, que celle de votre heureux accouchement, que ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentois des accidens qui arrivent quelquefois après. Il me fallait donc ces secondes lettres, & les voilà telles que je pouvois les souhaiter. Vous avez eu la colique; vous avez eu la fievre de votre lait; mais vous voilà quitte de tout: votre fils a été trois heures sans pisser, à ce que me dit le Coadjuteur; vous étiez déja toute épouvantée; ah! vraiment vous voilà bien plaisante avec votre amour maternel, quelle folie! est-ce qu'on aime cela? il est blond, c'est ce qui vous charme; vous aimez les blondins, voilà qui est bien honnête. M. de Grignan fait fort bien d'en être jaloux; vous le quit-

tez, dit-il, pour le premier venu, c'eſt pour le dernier venu qu'il veut dire : enfin, ce garçon-là fera bien des jaloux. Le Coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. *Chais* ou de Madame *Robinet* : il me ſemble que vous jouez aux petits ſoufflets avec le Coadjuteur, n'eſt-il point vrai ? Je ſouhaite que ma préſence ne vous redonne pas ſon amitié ; c'eſt un bonheur que je ſerai bien-aiſe de trouver tout établi. Pour vous, M. le Secrétaire (1), approchez ; vous riez de ma deviſe, vous dites qu'elle eſt dans tous les livres, je le crois : un habile homme pourtant ſur cette matiere ne l'a point trouvée ; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite, je conviens que d'autres l'ont imaginée : mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer ſans avoir envie de vous faire plaiſir. Et vous, mon cher Comte, je vous plains, je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit blondin ; voilà qui remettra la balance dans votre maiſon, qui par malheur s'en étoit un peu éloignée : mais cependant je vous demande pardon de la comparaiſon du *hibou*, il eſt vrai qu'elle eſt choquante ; c'eſt que j'étois outrée de la préférence que vous faiſiez hautement d'une *grive* à ma

(1) M. d'Adhémar.

fille : ſi vous vous en repentez, je me repentirai auſſi. J'ai bien envie de ſavoir des nouvelles de votre aſſemblée ; il ſeroit fâcheux qu'elle ſe ſéparât ſans rien conclure. M. de Marſeille m'accable de ſon amitié, & me rend compte de ſon démêlé avec le Coadjuteur, & de la ſanté de ma fille : il a couru à Paris ce démêlé ; on me le mande, comme ſi je n'avois aucun commerce en Provence ; hélas ! c'eſt mon vrai pays. Adieu, mon très-cher, & vous, brave Adhémar, & vous, ma très-chere & très-aimable accouchée, il faut que je vous diſe, comme Barillon me diſoit un jour, ceux qui vous aiment plus que moi, vous aiment trop. Quand on eſt ſi loin, on ne fait quaſi rien, on ne dit quaſi rien, qui ne ſoit hors de ſa place ; on pleure quand il faut rire, on rit quand on doit pleurer ; on craint pour les jeunes Chirurgiens de ſoixante-quatre ans : enfin, ma fille, ce ſont les contretems de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence que je ne connois point ; vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'eſt que vous connoiſſez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, & d'aller enſuite en Provence, afin de m'inſtruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude ſur votre compte, je pars

dans trois jours, je ne recevrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. Je ne puis assez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignans.

Madame de Richelieu est assez bien placée; si Madame Scaron y a contribué, elle est digne d'envie: sa joie est la plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.

LETTRE CXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 décembre 1671.

Je pars tout présentement, ma fille, & je quitte avec regret cette solitude, quand je songe que je ne vous trouverai pas à Paris: je doute même que j'y fusse retournée cet hiver, si le dessein que j'ai de faire le voyage de Provence, ne me faisoit prendre cette avance, n'étant pas possible d'y aller d'ici, ni de passer à Paris comme on passe à Orléans. Me voilà donc partie; je m'en vais coucher chez Madame de Loresse votre parente, pour éviter le pavé de Laval; j'y serai demain, & vendredi j'enverrai querir mes lettres à Laval, où l'on doit me les adresser, & on viendra me trouver

trouver à Mêlé où je coucherai ; après cela je n'en eſpere plus qu'à Paris. Si pendant cette marche vous étiez auſſi quelque tems ſans recevoir de mes nouvelles, vous n'en ſerez point en peine, je ne ſuis ni groſſe, ni accouchée, ni téméraire en carroſſe ; je n'ai point de pont d'Avignon à paſſer ; le tems eſt très-beau, mon voyage ira ſon train ; & comme je ne ſuis plus en peine de vous, il n'y a plus rien à craindre pour moi. Je ſuis accablée de complimens pour la naiſſance de mon joli petit-fils ; je ſerai fort aiſe de ſavoir encore de ſes nouvelles vendredi, & des vôtres encore davantage. Le pauvre M. de Lauzun eſt à Pignerol ; M. d'Harouïs en eſt très-affligé ; mais il me mande que la joie de votre accouchement, & le nom & la naiſſance de votre fils, ſe ſont fait un paſſage au travers de ſa triſteſſe ; & je l'aſſure auſſi en récompenſe, que ſa triſteſſe s'eſt fait un paſſage au travers de ma joie. Adieu, ma très-belle, il faut partir ; je ſuis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez à mon indifférence pour Paris ; vous ne ſavez que trop combien vous m'êtes chere.

LETTRE CXIII.

A LA MÊME,

A Malicorne, dimanche 13 décembre 1671.

ENFIN, ma fille, me voilà par voie & par chemin; il fait le plus beau tems du monde, en ſorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme MADAME. Pour la Mouſſe, il court comme un perdu; il eſt un peu embarraſſé de ne pas bien dormir, car il ne ſait point n'être pas à ſon aiſe. Je partis donc mercredi, comme je vous l'avois mandé; je vins à Loreſſe, où l'on me donna deux chevaux, je conſentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque caleche; cela va comme le vent. Vendredi j'arrive à Laval, j'arrête à la poſte; je vois arriver juſtement cet honnête homme, cet homme ſi obligeant, crotté juſqu'au cul, qui m'apportoit votre lettre; je penſai l'embraſſer. Vous jugez bien, à m'entendre parler ainſi, que je ne ſuis point en colere contre la poſte: en effet, ce n'eſt point elle qui a eu tort; c'eſt aſſurément, comme vous avez dit, des ennemis du pe-

tit du Bois (1), qui le voyant ſe vanter de notre commerce, & ſe panader dans les occupations qu'il lui donnoit, ont pris plaiſir à lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en ſuis pas apperçue, parce que je croyois que vous ne m'écriviez qu'une fois la ſemaine; mais quand j'ai ſu que vous m'écriviez deux, il ſeroit mal-aiſé de vous exprimer les regrets & les douleurs que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce poſtillon: je vis défaire la petite malle devant moi; & en même-tems, *fraſt*, *fraſt*, je démêle le mien, & je trouve enfin que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar; & puis, vous m'écrivez de votre chef au coin de votre feu le ſeizieme de votre couche: rien n'eſt pareil à la joie ſenſible que me donna cette aſſurance de votre ſanté. Je vous conjure de n'en point abuſer; ne m'écrivez point de grandes lettres, reſtaurez-vous, & craignez de vous épuiſer. Hélas, mon enfant! vous avez été cruellement malade; je ſerois morte de voir un ſi long travail. On vous ſaigna enfin, on commençoit d'avoir peur: quand je ſonge à

(1) Commis de la poſte à Paris.

cet état, j'en ſuis troublée & j'en tremble; & je ne puis encore me rendormir ſur cette penſée, tant elle m'effraie l'imagination. J'ai mandé à Madame de la Fayette & à M. d'Hacqueville ce que vous me mandez; j'eus la même penſée, & je trouvois que la Mar..... devoit être contente, ou plutôt mal-contente, puiſqu'elle n'avoit pas ſujet d'exercer ſes obligeantes & modeſtes penſées; je trouve plaiſant que vous ayez ſongé à elle. Mais la poſte m'attend, comme ſi j'étois gouvernante du Maine, & je prends plaiſir de la faire attendre par grandeur. Je veux parler de mon petit garçon: ah! qu'il eſt joli; ſes grands yeux ſont bien une marque de votre honnêteté; mais c'eſt aſſez, je vous prie que le nez ne demeure pas long-tems entre la crainte & l'eſpérance; que cela eſt plaiſamment dit! cette incertitude eſt étrange, jamais un petit nez n'eut tant à craindre ni à eſpérer: il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choiſir; puiſqu'il a de grands yeux, qu'il ſonge à vous contenter; vous n'auriez que la bouche, puiſqu'elle eſt petite, ce ne ſeroit pas aſſez. Ma fille, vous l'aimez follement; mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conſerve. D'où vient qu'il eſt ſi foible? N'eſt-ce point ce qui

l'empêchoit de s'aider pendant votre travail ? Car j'ai ouï dire aux femmes qui ont eu des enfans, que c'eſt cette foibleſſe qui fait qu'on eſt bien malade. Enfin, conſervez bien ce cher enfant ; mais donnez-le à Dieu ; ſi vous voulez qu'il vous le donne ; cette répétition eſt d'une grand'mere chrétienne : Madame *Pernelle* en diroit autant, & diroit bien. Adieu, ma chere Comteſſe ; la patience échappe à mon ami le poſtillon, je ne veux pas abuſer de ſon honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris ; je ſerai ravie d'embraſſer ma pauvre petite ; vous ne la regardez pas ; & moi je veux l'aimer par excès de généroſité.

LETTRE CXIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 18 décembre 1671.

J'ARRIVE dans ce moment, ma chere fille ; je ſuis chez ma tante, entourée, embraſſée, queſtionnée de toute ma famille & de la ſienne ; mais je quitte tout pour vous dire bonjour, auſſi bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener chez lui, où il veut que je loge, parce qu'un fils de Madame de

Bonneuil a la petite vérole. Elle avoit deſſein très-obligeamment d'en faire un ſecret ; mais on a découvert le myſtere ; on a mené ma petite chez M. de Coulanges ; je l'attends ici pour retourner avec elle, parce que ma tante veut voir notre entrevue. C'eût été une choſe fâcheuſe pour moi que d'expoſer cette enfant, & d'être bannie, ſix ſemaines durant, de chez mes amis, à cauſe que le fils de Madame de Bonneuil a la petite vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges que j'adore, parce qu'il me parle de vous : mais ſavez-vous ce qui m'arrive ? C'eſt que je pleure ; & mon cœur ſe preſſe ſi étrangement que je lui fais ſigne de la main de ſe taire, & il ſe taît. Il me conte que vous fermiez les yeux, que vous étiez dans ma chambre, & que vraiment oui vous étiez à Paris, parce que voilà M. de Coulanges. Il m'a joué cela très-plaiſamment, & je ſuis ravie que vous ſoyez encore un peu folle ; je mourois de peur que vous ne fuſſiez toujours Madame la gouvernante. Mon Dieu que je m'en vais cauſer avec M. de Coulanges ! Je vous conjure de vous conſerver vous-même, c'eſt-à-dire, d'être vous-même le plus que vous pourrez, & que je ne vous trouve point changée. Songez auſſi à votre beauté, engraiſſez-

vous, réſtaurez-vous, ſouvenez-vous de vos bonnes réſolutions ; & ſi M. de Grignan vous aime, qu'il vous donne du tems pour vous remettre ; autrement c'en eſt fait pour jamais, vous ſerez toujours maigre comme Madame de Saint-Hérem. Je ſuis ravie de vous donner cette idée ; rien ne doit vous faire plus de peur que cette reſſemblance ; évitez-la donc. Pour votre petit garçon, l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi ; je ſuis perſuadée qu'il a été brûlé, & c'eſt un grand bonheur qu'il ſoit humecté & qu'il ſe porte bien : le voilà ſauvé, je m'en réjouis avec vous.

Monſieur DE COULANGES.

Je ferme les yeux, & quand je les ouvre, je vois cette mere-beauté qui fait vos délices & les miennes, & cela me fait voir que je ſuis à Paris. Je m'en vais bien l'entretenir de toutes vos perfections. Savez-vous bien que je ſuis plus entêté de vous que jamais, & que j'appréhende de prendre la place du chevalier de Breteuil ? Je ſais que cette place ne plaît point à M. de Grignan, & c'eſt la ſeule choſe qui me donne de la peine dans une ſi grande entrepriſe. Tout de bon, Madame la Comteſſe, vous êtes un chef-

d'œuvre, & c'eſt de ce mot que je me ſers pour parler de vous. Je fus hier chez M. de la Rochefoucauld; je me trouvai en tiers avec lui & M. de Longueville; il ne fut queſtion que de Provence, & du bel aſtre qui y brille. Adieu, ma belle Comteſſe, je vois cet homme à la tapiſſerie, qui ouvre ſa poitrine; croyez que ſi vous voyiez la mienne à l'heure qu'il eſt, vous verriez mon cœur comme vous voyez le ſien: il eſt à vous, il languit pour vous ce cœur; mais ne le dites pas à M. de Grignan. Votre fille eſt une petite beauté brune fort jolie: la voilà, elle me baiſe & me bave, mais elle ne crie jamais; je l'aime aſſurément moins que vous. Il n'y a plus moyen de parler de vous à cette mere-beauté, les groſſes larmes lui tombent des yeux: bon Dieu, quelle mere!

LETTRE CXV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 décembre 1671.

JE vous écris un peu de proviſion, parce que je veux cauſer avec vous. Un moment après que j'eus envoyé mon paquet le jour de mon arrivée, le petit du Bois m'ap-

porta celui que je croyois égaré : vous pouvez penſer avec quelle joie je le reçus. Je n'y pus faire réponſe, parce que Madame de la Fayette, Madame de Saint-Géran, Madame de Villars me vinrent embraſſer. Vous avez tous les étonnemens que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun ; toutes vos réflexions ſont juſtes & naturelles ; tous ceux qui ont de l'eſprit les ont faites, mais on commence à n'y plus penſer : voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a ſu qu'il avoit fait ſon voyage dans un ſi grand déſeſpoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment. On voulut le faire deſcendre de carroſſe à un endroit dangereux, il répondit : *ces malheurs-là ne ſont pas faits pour moi.* Il dit qu'il eſt innocent à l'égard du Roi, mais que ſon crime eſt d'avoir des ennemis trop puiſſans. Le Roi n'a rien dit, & ce ſilence déclare aſſez la qualité de ſon crime. Il crut qu'on le laiſſeroit à Pierre-Enciſe, & il commençoit à Lyon à faire ſes complimens à M. d'Artagnan ; mais quand il ſut qu'on le menoit à Pignerol, il ſoupira, & dit : *je ſuis perdu.* On avoit grande pitié de ſa diſgrace dans les villes où il paſſoit : il faut avouer auſſi qu'elle eſt extrême.

Le lendemain de ſon départ, le Roi

envoya querir M. de Marſillac, & lui dit: « Je vous donne le gouvernement de » Berri qu'avoit Lauzun ». Marſillac répondit : « Sire, que Votre Majeſté, qui » ſait mieux les regles de l'honneur que » perſonne du monde, ſe ſouvienne, s'il » lui plaît, que je n'étois pas ami de Lauzun; qu'elle ait la bonté de ſe mettre » un moment à ma place, & qu'elle juge » ſi je dois accepter la grace qu'elle me » fait. Vous êtes, *dit le Roi*, trop ſcrupuleux; j'en ſais autant qu'un autre là-» deſſus, mais vous n'en devez faire aucune difficulté. Sire, puiſque Votre Majeſté l'approuve, je me jette à ſes pieds » pour la remercier. Mais, *dit le Roi*, je » vous ai donné une penſion de douze » mille francs, en attendant que vous euſſiez quelque choſe de mieux. Oui, Sire, » je la remets entre vos mains. Et moi, » *dit le Roi*, je vous la donne une ſeconde » fois, & je m'en vais vous faire honneur » de vos beaux ſentimens ». En diſant cela, il ſe tourne vers ſes miniſtres, leur conte les ſcrupules de M. de Marſillac, & dit: « J'admire la différence; jamais Lauzun n'avoit daigné me remercier du » gouvernement de Berri; il n'en avoit pas » pris les proviſions; & voilà un homme » pénétré de reconnoiſſance ». Tout ceci

eſt extrêmement vrai ; M. de la Rochefoucauld vient de me le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails ; ſi je me trompois, mandez-le-moi. Ce pauvre homme eſt très-mal de ſa goutte, & bien pis que les autres années : il m'a bien parlé de vous ; il vous aime toujours comme ſa fille. M. de Marſillac eſt venu me voir, & l'on me parle toujours de ma chere enfant. J'ai enfin pris courage ; j'ai cauſé douze heures avec M. de Coulanges, je ne le puis quitter ; c'eſt un grand bonheur que le haſard m'ait fait loger chez lui. Je ne ſais ſi vous aurez appris que Villarceaux, en parlant au Roi d'une charge pour ſon fils, prit habilement l'occaſion de lui dire, qu'il y avoit des gens qui ſe mêloient de dire à ſa niece (1), que Sa Majeſté avoit quelque deſſein pour elle ; que ſi cela étoit, il le ſupplioit de ſe ſervir de lui ; que l'affaire ſeroit mieux entre ſes mains que dans celles des autres, & qu'il s'y emploieroit avec ſuccès. Le Roi ſe mit à rire, & dit : *Villarceaux, nous*

(1) Louiſe-Eliſabeth Rouxel, connue depuis ſous le nom de *Madame de Grancei*, lorſqu'elle fut Dame-d'atour de Marie-Louiſe d'Orléans, Reine d'Eſpagne. Elle étoit ſœur cadette de Marie-Louiſe Rouxel, comteſſe de Marei. On les appelloit *les Anges*.

sommes trop vieux, vous & moi, pour attaquer des Demoiſelles de quinze ans; &, comme un galant homme, ſe moqua de lui, & conta ce diſcours chez les Dames. *Les Anges* ſont enragées, & ne veulent plus voir leur oncle, qui de ſon côté eſt un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci; mais je trouve que le Roi fait partout un ſi bon perſonnage, qu'il n'eſt nul beſoin de tant de myſtere.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les caſſettes de M. de Lauzun; des portraits ſans compte & ſans nombre, des nudités, une ſans tête, une autre les yeux crevés; c'eſt *votre voiſine;* des cheveux grands & petits, des étiquettes pour éviter la confuſion, & mille autres gentilleſſes: mais je n'en voudrois pas jurer; vous ſavez comme on invente dans ces occaſions.

J'ai vu M. de Mêmes, qui enfin a perdu ſa chere femme; il a pleuré & ſanglotté en me voyant; & moi je n'ai jamais pu retenir mes larmes. Toute la France a viſité cette maiſon; je vous conſeille de lui faire vos complimens; vous le devez par le ſouvenir de Livri que vous aimez encore.

Eſt-il poſſible que mes lettres vous ſoient agréables au point que vous me le dites?

Je ne les sens point telles en sortant de mes mains ; je crois qu'elles le deviennent quand elles ont passé par les vôtres : enfin c'est un grand bonheur que vous les aimiez ; vous en êtes accablée de maniere que vous seriez fort à plaindre si cela étoit autrement. M. de Coulanges est bien en peine de savoir laquelle de vos Madames y prend goût : nous trouvons que c'est un bon signe pour elle, car mon style est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel & du monde pour pouvoir s'en accommoder.

L'abbé Têtu a du tems de reste, à cause de l'hôtel de Richelieu qu'il n'a plus, de sorte que nous en profitons. Madame de Soubise est grosse de quatre enfans, à voir son ventre. Au reste, le Roi part le cinq janvier pour Châlons, & doit faire plusieurs autres tours, quelques revues chemin faisant ; le voyage sera de douze jours ; mais les officiers & les troupes iront plus loin ; pour moi, je soupçonne encore quelque expédition comme celle de la Franche Comté. Vous savez que le Roi *est un héros de toutes les saisons* (2). Les pauvres courtisans sont dé-

(2) C'est la pensée d'un madrigal de Mademoiselle de Scuderi.

folés, ils n'ont pas un sou. Brancas me demanda hier de bonne foi si je ne voudrois point prêter sur gages, & m'assura qu'il n'en parleroit point, & qu'il aimeroit mieux avoir affaire à moi qu'à un autre. La Trousse me prie de lui apprendre quelques-uns des secrets de Pomenars pour subsister honnêtement; enfin il sont abymés. Voilà Châtillon que j'exhorte à vous faire un impromptu; il me demande huit jours, & je l'assure déjà qu'il ne sera que réchauffé, & qu'il le tirera du fond de cette gibeciere que vous connoissez. Adieu, belle Comtesse, il y a raison par-tout; cette lettre est devenue un juste volume. J'embrasse le laborieux Grignan, le seigneur *Corbeau* (3), le présomptueux Adhémar, & le fortuné *Louis Provence*, sur qui tous les astrologues disent que les fées ont soufflé. *E con queste mi raccommando.*

(3) Le Coadjuteur d'Arles.

LETTRE CXVI.

A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, vendredi 1671.

Le lendemain que j'eus reçu votre lettre, M. le Camus vint me voir : je l'entretins de ce qu'il avoit à dire sur les soins, le zele & l'application de M. de Grignan pour faire réussir l'affaire de Sa Majesté. M. de Lavardin qui vint aussi, m'assura qu'il en rendroit compte en bon lieu avant la fin du jour. Je ne pouvois trouver deux hommes plus propres à mon dessein, c'est la basse & le dessus. Le soir, j'allai chez M. d'Usez, qui est encore dans sa chambre; nous parlâmes fort de vos affaires. Nous avions appris les mêmes choses, & le dessein qu'on avoit d'envoyer un ordre pour séparer l'assemblée, & de faire sentir en quelque autre occasion ce que c'est de ne pas obéir.

Au reste, ma fille, j'ai le cœur serré & très-serré de ne point vous avoir ici; je serois bien plus heureuse s'il y avoit quelqu'un que j'aimasse autant que vous, je serois consolée de votre absence; mais je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni

rien qui en approche : mille choſes imprévues me font ſouvenir de vous par-deſſus le ſouvenir ordinaire, & me mettent en déroute. Je ſuis en peine de ſavoir où vous irez après votre aſſemblée. Aix & Arles ſont empeſtés de la petite vérole, Grignan eſt bien froid, Salon eſt bien ſeul ; venez dans ma chambre, vous y ſerez très-bien reçue. Adieu, vous en voilà quitte pour cette fois ; ce ne ſera point ici un ſecond tome, je ne ſais plus rien : ſi vous vouliez me faire des queſtions, on vous répondroit. J'ai été cette nuit aux Minimes : je m'en vais en Bourdaloue ; on dit qu'il s'eſt mis à dépeindre les gens, & que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville ; il n'y manquoit que le nom, mais il n'en étoit pas beſoin : avec tout cela on dit qu'il paſſe toutes les merveilles paſſées, & que perſonne n'a prêché juſqu'ici. Mille complimens aux Grignans.

LETTRE

LETTRE CXVII.

A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du soir, 1671.

Je vous ai écrit ce matin, mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Ripert; c'eſt M. d'Uſez qui me l'envoie. Vous me rendez un très-bon compte des affaires de Provence; Dieu veuille que le Roi ſe contente de ce que les Provençaux ont réſolu : la peinture de leur tête & du procédé qu'il faut tenir avec eux eſt admirable, & le radouciſſement de l'évêque eſt naturel. Voilà Madame Scaron qui a ſoupé avec nous : elle dit que de tous les millions de lettres que Madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan étoit la meilleure; qu'elle l'a eue long-tems dans ſa poche, qu'elle l'a montrée; qu'on ne ſauroit mieux écrire, ni plus galamment, ni plus noblement, ni plus tendrement pour feue Madame de Montauſier (1); enfin elle en a été ravie : j'ai

(1) Madame de Richelieu ſuccédoit à Madame de Montauſier dans la place de Dame d'honneur de la Reine.

juré que je vous le manderois. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville & à M. le Camus. Je ne songe qu'à la Provence : je me trouve présentement votre voisine,

Et de Paris je ne voi
Tout au plus que vingt semaines
Entre ma Philis & moi.

J'attendois votre frere ; on le renvoie de la moitié du chemin à cause du voyage. J'ai été au sermon, mon cœur n'en a point été ému ; ce Bourdaloue

Tant de fois éprouvé,
L'a laissé comme il l'a trouvé.

C'est peut-être ma faute. Adieu, mon enfant.

LETTRE CXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 décembre 1671.

UNE belle & sûre marque de la légere disposition que j'ai à ne vous pas haïr, c'est que je voudrois pouvoir vous écrire douze fois le jour. Cette pensée, ma fille, ne vous fait-elle point comme l'offre que vous faisoit M. de Coulanges de passer sa

vie avec vous ? En vérité, vous n'auriez pas peu d'affaires, car je vous écris auſſi prolixement que j'écris laconiquement aux autres. J'ai fort interrogé Ripert ſur votre ſanté : je ne ſuis point contente de vous, il faut que je vous gronde : vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un colonel ſuiſſe ; vous ne prenez point aſſez de bouillons ; vous avez caqueté dès le troiſieme jour ; vous vous êtes levée dès le dixieme, & vous vous étonnez après cela ſi vous êtes maigre. J'eſpérois que vous vous amuſeriez à vous conſerver, à vous reſtaurer, à vous rengraiſſer. Où avez-vous pris la fantaiſie d'imiter Madame de Craſſol ? Je tâche toujours de vous corriger par les exemples ; cette conduite ne la change point, mais elle vous changera : enfin c'eſt me fâcher & m'offenſer que de défigurer votre beau viſage ; vous ſavez comme je l'aime ; ne devriez-vous pas le conſerver pour l'amour de moi ?

Vous dites bien quand vous dites que la Provence eſt ma demeure fixe, puiſque c'eſt la vôtre. Paris me ſuffoque, & je voudrois déjà être partie pour Grignan. Mais, ma fille, quelle ſolitude ſi vous allez dans votre château ! vous ſerez comme Pſyché ſur ſa montagne. Je ne puis être

contente où vous n'êtes pas, c'eſt une vérité que je ſens à toute heure : vous me manquez par-tout, & tout ce qui me fait ſouvenir de vous me traverſe le cœur. Le voyage du Roi devient incertain, quoique les troupes marchent. Le pauvre la Trouſſe s'en va, & Sévigné s'achemine déjà ; ils vont à Cologne, cette équipée les déſeſpere. Adieu, mon ange : je me trouve très-bien chez M. de Coulanges, & je pouſſerai l'air de la petite vérole fort loin : cette grande maiſon où je ne trouve que Madame de Bonneuil au lieu de vous, ne me donne nulle envie d'y retourner. M. de Coulanges m'eſt délicieux ; nous parlons ſans ceſſe de vous. Je donnerai votre lettre à M. de la Rochefoucauld ; je ſuis aſſurée qu'il la trouvera très-bonne. Je hais le deſſus de vos lettres où il y a : *à Madame la marquiſe de Sévigné ;* appellez-moi *Pierrot.* Les autres ſont aimables, & donnent une diſpoſition tendre à lire le reſte.

LETTRE CXIX.

A LA MÊME.

A Paris, le premier jour de l'an 1672.

J'ÉTOIS hier au soir chez M. d'Usez : nous résolûmes de vous envoyer un courier. Il m'avoit promis de me faire savoir aujourd'hui le succès de son audience chez M. le Tellier, & même s'il vouloit que j'y menasse Madame de Coulanges (1) ; mais comme il est dix heures du soir, & que je n'ai point de ses nouvelles, je vous écris tout simplement : M. d'Usez aura soin de vous instruire de ce qu'il a fait. Il faut tâcher d'adoucir les ordres rigoureux, en faisant voir que ce seroit ôter à M. de Grignan le moyen de servir le Roi, que de le rendre odieux à la province ; & quand on seroit obligé d'envoyer les ordres, il y a des gens sages qui disent qu'il en faudroit suspendre l'exécution jusqu'à la réponse de Sa Majesté, à laquelle M. de Grignan écriroit une lettre d'un homme qui est sur les lieux, & qui voit que pour

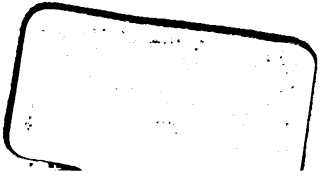
(1) Madame de Coulanges étoit niece de la femme de M. le Tellier, ministre d'état, & depuis chancelier de France.

le bien de ſon ſervice il faut tâcher d'obtenir un pardon de ſa bonté pour cette fois. Si vous ſaviez comme certaines gens blâment M. de Grignan pour avoir trop peu conſidéré ſon pays en comparaiſon de l'obéiſſance qu'il vouloit établir, vous verriez bien qu'il eſt difficile de contenter tout le monde; & s'il avoit fait autrement ce ſeroit encore pis. Ceux qui admirent la beauté de la place où il eſt, n'en ſavent pas les difficultés. Par exemple, n'êtes-vous pas à plaindre préſentement? Le voyage du Roi eſt entiérement rompu, mais les troupes marchent toujours à Metz. Sévigné y eſt déjà; la Trouſſe s'en va; tous deux plus chargés de bonnes intentions que d'argent comptant. Voilà l'archevêque de Reims (2) qui commence par vous faire mille complimens très-ſinceres: il dit que M. d'Uſez n'a point vu ſon pere aujourd'hui: il m'aſſure encore que le Roi eſt très-content de votre mari; qu'il reçoit le préſent de votre province; mais que pour n'avoir pas été obéi ponctuellement, il envoie des lettres de cachet pour exiler des conſuls: on ne peut en dire davantage par la poſte. Ce qu'il faut faire en général, c'eſt d'être toujours très-paſſionné

(2) Charles-Maurice le Tellier.

pour le service de Sa Majesté ; mais il faut tâcher aussi de ménager un peu les cœurs des Provençaux, afin d'être plus en état de faire obéir au Roi dans ce pays-là.

M. de la Rochefoucauld vous mande, & moi avec lui, que si la lettre que vous lui avez écrite ne vous paroît pas bonne, c'est que vous ne vous y connoissez pas : il a raison, cette lettre est très-agréable & très-spirituelle ; en voilà la réponse. Adieu, ma chere Comtesse ; je pense à vous jour & nuit. Donnez-moi des moyens de vous servir pour amuser ma tendresse.

Fin du tome premier.

560802